

HORACE VAN OFFEL

LE CHEVALIER DE BATAVIA



PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

TEXTE INTÉGRAL.

250

+

ML

A

9792



THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

HORACE VAN OFFEL

LE CHEVALIER
DE BATAVIA



PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Copyright by LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1928.
Tous droits de traduction, reproduction, adaptation et représentation réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

PRINTED IN BELGIUM.

LE CHEVALIER DE BATAVIA

PREMIERE PARTIE

I

LE CHEVALIER ARDENT

La journée de Rocroy, si glorieuse pour la France et pour le duc d'Enghien, faillit ruiner à jamais l'avenir du chevalier Ardent de Senneterre, lequel faisait alors ses débuts dans la vie et dans le métier des armes.

Le 18 mai de l'an 1643, l'armée française avait quitté ses cantonnements d'Albert, à la pointe du jour, en laissant ses convois à Aubenton. Sentant l'ennemi proche, les troupes traversaient en silence une contrée difficile, coupée de ravins et de grands bois. Déjà les Croates du maréchal de Gassion harcelaient les éclaireurs espagnols. On entendait le tonnerre des canons et des coups de mine attaquant la place assiégée.

Derrière l'avant-garde, à la tête de ses fantassins, venait le baron de Sirot en compagnie de son ami le marquis de Senneterre. Bien qu'à cette heure matinale le soleil ne répandit encore que de pâles rayons, le gros de Senneterre suait dans sa cuirasse et s'épongeait le front à chaque instant. Il suivait des yeux un cavalier qui courait tout seul le long de la colonne.

Ce cavalier, un tout jeune homme, presque un enfant, semblait dévoré d'impatience. Il avait

le feu au visage et fatiguait visiblement sa monture dont le poitrail se couvrait d'écume. Chaque fois qu'augmentait le vacarme de l'artillerie, il éperonnait son cheval et exécutait des prouesses équestres aussi dangereuses qu'inutiles. Dans la foule des piétons, courbés sous la masse des arquebuses et des piques, quelques soldats se mirent à plaisanter. Alors le marquis de Senneterre n'y tint plus.

— Lance! cria-t-il, en s'adressant à un de ses serviteurs, rejoins le chevalier et dis lui de se tenir tranquille. S'il n'obéit pas, je le fais fouetter et je le renvoie en nourrice. Ma parole, on croirait qu'il a peur!

— Ah! monsieur, protesta Lance, plût au ciel... Mais ce n'est point là que le bât nous blesse.

Le baron de Sirot intervint :

— Un peu de patience, Senneterre. La poudre humée pour la première fois porte à la tête. Ardent est ivre. Laissez aller.

— Pour qu'il me fasse quelque belle sottise, grommela le marquis. Vous ne le connaissez pas, baron. Il n'a que dix-huit ans et me donne plus de soucis que toute une cornette d'estradiots albanais et voleurs. Au demeurant, le plus beau fils du monde! C'est de sa mère défunte qu'il a hérité cette chevelure d'archange blond, ces yeux bleus pleins de flammes. Il monte à cheval mieux que moi, Ferté-Senneterre, dit le Balafré. Son adresse aux armes tient du prodige. C'est ce gigantesque coquin de Lance qui l'a dressé, à un jeu presque trop habile pour un gentilhomme. Avec cela, du goût pour les arts, les lettres, la science des ingénieurs, de la bonté naturelle, très noble...

De ses deux mains, gantées de buffle, le baron donna un coup à plat sur ses cuissards damasquinés. Son rire fit retentir la forêt voisine.

— Peste! s'écria-t-il, ce n'est pas Ardent qu'il fallait nommer le chevalier, mais *Phœnix* de Senneterre! Vous convoquâtes donc à son baptême toutes les fées de la Bourgogne? De quoi vous plaignez-vous?

— Il se pourrait, soupira le marquis, que j'eusse oublié d'inviter quelque méchante ogresse à la fête. Les dons précieux du chevalier sont gâtés par trois vices auxquels je ne vois aucun remède. Il est bavard, toujours prêt à se livrer au premier venu...

— Il deviendra prudent avec l'âge.

— Violent, irritable, querelleur...

— Halte! il me paraît que vous nommez *vices* les simples travers de la jeunesse?

— Attendez. Il est présomptueux, sans obéissance, voulant être le premier partout; et, en plus, grand liseur de philosophes. Il renierait Dieu que je n'en serais point surpris!

Vous comprenez fort bien, je raillais, tout à l'heure, en le menaçant comme on menace un petit garçon. Avec des caractères pareils on ne sait pas où l'on va. C'est tout bon, tout mauvais. Ardent peut prétendre à une belle destinée. Si j'étais aveugle j'oserais espérer pour lui le bâton de maréchal ou de connétable, mais je redoute plutôt qu'il finisse comme Cinq-Mars, M. de Thou ou comme l'hérétique Urbain Grandier. Qu'il s'imagine un jour être méconnu et le voilà dans la première cabale venue. Regardez-le donc, campé sur son cheval rétif, la plus méchante bête de mes écuries. Il domine l'armée, prétend la mener, la conduire! Je parie qu'en ce moment il jalouse le duc, voudrait être à sa place et se moque de nous par surcroît. Ah! je le ferai fouetter, vous dis-je.

— S'il en est ainsi, conseilla le baron de Sirot, il y aurait avantage à expédier Ardent à l'étran-

ger. En ma jeunesse, j'ai appris à modérer mes emportements au service de Wallenstein et de Maurice de Nassau. J'ai dans mes fontes, précisément, une lettre du colonel Van Hoorn, de Flessingue. Le colonel assemble des troupes pour Batavia vers la mi-juin. Il me demande de jeunes officiers instruits, versés dans les fortifications. Voilà, peut-être, une occasion trouvée. En Hollande, où les esprits forts courent les rues, le chevalier pourra trancher du libertin sans danger et autant qu'il lui plaira.

Mais comme le marquis de Senneterre ne parut point goûter la proposition, Sirot conclut en haussant les épaules :

— Du reste, il s'agit d'autre chose pour le quart d'heure. L'ennemi est à un pas de nous, le duc veut combattre. Vivra demain qui pourra.

L'armée venait de déboucher et de s'arrêter dans une vaste clairière. Seuls les cavaliers de Gassion continuaient de se déployer et d'avancer sous les arbres, le pistolet au poing.

Tout à coup, les officiers saluèrent du chapeau et les hommes redressèrent leurs pertuisanes. C'était le duc d'Enghien qui longeait les rangs, escorté de pages, de gentilshommes volontaires et de sergents de bataille.

Louis de Bourbon montait une jument isabelle. La bête avait le sabot lourd, une croupe épaisse et une petite tête noire, aux naseaux brûlants et à l'œil féroce. Lui, il portait haut son profil busqué; et ses longs cheveux se répandaient en boucles blondes sur les dorures de son halecret, dont les épaulières mobiles se gonflaient dans le dos comme deux ailerons de fer.

Depuis huit jours, il courait à l'ennemi, rassemblant sur sa route toutes les troupes disponibles de la Champagne et de la Picardie. Ainsi,

il avait pu réunir 16.000 fantassins et 7.000 cavaliers.

Son adversaire, Francisco de Méla, méditait l'invasion de la France. Après une feinte sur Landrecies, il s'était rapproché de Rocroy, qu'il pensait enlever à l'improviste, pour marcher ensuite vers Paris. Son armée comprenait les plus vieilles bandes d'Espagne et des Flandres, commandées par d'Albuquerque, Bucquoi, d'Issembourg et le comte de Fontaines dit Fuentès.

Le baron de Sirot et le marquis allèrent saluer le prince. Celui-ci, avec une impatience non dissimulée, écoutait les observations du maréchal de l'Hôpital, qui conseillait la prudence.

Le chevalier Ardent de Senneterre resta à l'écart. Il n'avait aucune envie de se mêler à la petite cour qui bourdonnait autour du jeune duc. Lance vint le rejoindre.

— Je suis content de vous trouver, dit Lance. Cela n'est guère facile dans cette foule. Vous n'avez donc pas faim, mon maître ?

— J'ai une faim de loup, Lance. Mais je n'aperçois ici ni colporteurs, ni vivandiers, ni rien de semblable.

— Vous avez oublié de fouiller vos fontes où j'ai caché un pâté de lièvre et deux bouteilles de vin. Je mets le couvert.

Assis sur le gazon, les jambes croisées à la turque, le chevalier dévorait à belles dents. Lance le complimentait :

— Je vois que votre méchante humeur ne nuit point à votre appétit.

— Où prends-tu ma méchante humeur, Lance ? Je suis gai comme une alouette.

— Oui dà ! Ma femme vous a nourri de son lait. Je vous ai porté dans ces bras que voilà, quand vous étiez encore dans les langes. C'est dire, sauf votre respect, que je connais la bête

et ses fumées. Vous n'avez pas cessé de rager aujourd'hui.

— Aussi le joli métier que je fais, avoua Ardent. J'aimerais mieux être sergent dans la piétaille. Ne pouvait-on m'employer à autre chose ? Nous allons de hue à dia. Vienne le temps et je montrerai à tous ces freluquets enrubannés et galonnés comment se pratique la guerre.

— Monsieur, au nom du ciel, taisez-vous ! s'écria Lance. Votre langue hardie vous mènera à l'échafaud et moi à la roue, car je vous écoute trop volontiers. Savez-vous de quoi s'entretenaient, il y a un instant, votre père et le baron de Sirot ?

— De l'art de ranger les mousquetaires comme les pièces d'un échiquier ?

— Ils parlaient de vous expédier aux Indes !

— Excellente idée.

— Excellente idée ? Vous exposer aux dangers de la mer, à la férocité des sauvages ? Qu'une bonne arquebusade ce soir me délivre de la vie !

— Mais, Lance, si j'allais aux Indes, où serait le malheur pour toi ?

— Ne devrais-je pas vous y accompagner ? Dieu me pardonne, il serait capable d'abandonner son vieux Lance sur le rivage. Du reste, ce n'étaient que propos en l'air ; nous ne sommes pas encore partis.

— Lance, dit le chevalier en se levant, tu n'es qu'un radoteur. Tiens-moi l'étrier. Le duc remonte à cheval.

Ce n'était point sans raison que le marquis de Senneterre avait nommé Lance un gigantesque coquin, bien que l'écuyer fût le plus dévoué et le plus honnête des serviteurs. Mais c'était un homme d'une taille vraiment démesurée et doué d'une force prodigieuse. Au lieu

de lui présenter l'étrier, il saisit le chevalier par la taille, le souleva sans effort et le plaça délicatement sur sa selle. Ardent, furieux, leva sa cravache; mais Lance s'enfuit en riant.

Le duc d'Enghien venait d'apprendre, par le sieur de Chevers, maréchal de logis général, que Gassion avait refoulé les grand'gardes ennemies. Ayant résolu de passer les défilés immédiatement, il pria le marquis de la Ferté-Senneterre de presser l'arrière-garde et de s'étendre sur l'aile gauche.

Ardent courut à la rencontre de son père. Par un hasard fâcheux, il coupa la route à de Chevers, lequel s'approchait du marquis pour ajouter quelques mots aux ordres du duc. Entre les deux cavaliers, lancés à toute bride, le choc fut si violent que de Chevers faillit vider l'arçon.

— Morbleu! jura-t-il en ramenant sa monture, au diable les maladroits! Monsieur le page, vous mériteriez que je vous arrache les oreilles.

Ardent tira son épée. Il allait se jeter sur l'insolent, lorsqu'il sentit une main rude s'abattre sur son épaule. Il se retourna et reconnut le baron de Sirot.

— Vous êtes vif, jeune homme, dit le baron. Restez donc un moment près de moi et laissez votre Durandal au fourreau.

Ardent obéit quoique encore tout tremblant de colère. L'infanterie de Sirot marchait par bataillons, sur huit rangs, en ordre de bataille, tambours et fifres en tête.

— Il paraît, chevalier, continua le baron, que vous avez hâte de faire parler de vous? Votre zèle mérite des éloges. Voulez-vous permettre à un soldat blanchi sous le harnais de vous donner un conseil? Tout n'est point dans les livres. La première vertu du guerrier est la subordination, Rien n'est plus rare, tandis que l'on trouve des

têtes brûlées, des matamores, voire des héros même parmi les passe-volants et les goujats. Qui ne sait obéir ne saura jamais commander.

— Comment toujours obéir, protesta Ardent, même quand les ordres sont insensés, ridicules ?

Le baron n'en voulut pas entendre davantage.

— Eh ! mais, s'écria-t-il, les craintes de votre père sont fondées. Brisons-là, monsieur. Je vois les derniers escadrons du marquis disparaître sous bois. Rejoignez-les et donnez de votre précieuse personne. C'est dans l'action que l'on apprend le mieux à mépriser les fanfaronnades et les discours superflus.

Plus impatient et plus humilié que jamais, Ardent piqua des deux dans la direction indiquée. Les cavaliers avaient une si grande avance sur lui qu'il ne trouva plus personne à la lisière du bois. Cependant, il crut entendre le pas des chevaux et le bruit des branches cassées par le passage de la troupe. Bientôt la forêt devint si épaisse qu'Ardent dut mettre pied à terre. Ses lourdes bottes embarrassaient sa marche, sur le sol glissant, jonché d'aiguilles de sapin.

Quelques détonations éclatant à sa droite le firent obliquer. Puis une butte escarpée l'obligea à exécuter un détour. Le roulement des salves se déplaçait. Il croyait la bataille engagée et se désespérait de ne pouvoir y prendre part.

Autour de lui ce n'étaient que fourrés déserts déjà envahis par les ombres du crépuscule.

— Cela tient de la magie, maugréa le chevalier. Il faut sortir d'ici.

Il avança encore. L'ombre s'étendait de plus en plus. Il devait, à coups d'épée, se tailler un passage à travers les ronces. Enfin, après de longs efforts, il atteignit un espace découvert. Cette fois, le combat était proche. Ardent vit luire, entre les feuilles, la flamme jaune des mousquets.

A quelques pas de là, il rencontra des dragons qui le reconnurent. Il était bien à l'aile gauche, où commandait son père. La patrouille le guida. Ils durent contourner un marais. Quand ils arrivèrent à destination, les escarmouches étaient terminées et les soldats installaient leurs bivouacs pour la nuit.

Ardent trouva son père dans une hutte de bûcheron. Le marquis se chauffait à un feu de pommes de pin, pendant que Lance lui dressait son lit de camp.

— Vous voilà, chevalier, dit-il. Je vous croyais tué ou pris. Lance vous pleure depuis ce matin. On ne vous a vu nulle part ?

Ardent conta sa mésaventure. Il était rompu de fatigue.

Le marquis se garda de l'accabler.

— Bah ! ce sont les hasards de la guerre, fit-il. Lance, procure-nous une botte de paille. Je veux que mon fils se repose à mes côtés.

Plus tard, quand ils furent seuls, La Ferté-Senneterre reprit l'entretien :

— Chevalier, demain l'affaire promet d'être chaude. Mon poste est difficile, je puis être tué. Souvenez-vous alors que je vous lègue un nom sans tache. Aujourd'hui, au lieu de vous distinguer, vous n'avez récolté que reproches et raileries. Si cela ne produit pas en vous quelques réflexions sérieuses, quelques regrets, il y aura lieu de désespérer de votre salut en ce monde-ci et dans l'autre. Là-dessus, j'éteins la chandelle et vous souhaite une bonne nuit.

Ardent ne trouva rien à répondre. Etendu sur sa maigre botte de paille, il n'avait pas chaud, car la nuit était fraîche et le feu se mourait dans l'âtre. Au moment où le sommeil allait clore ses paupières, il entendit le marquis qui se levait et marchait dans la pièce. Un ample manteau de

cavalerie tomba doucement sur lui et le couvrit entièrement. Alors il rêva de son enfance, encore si proche, du temps où sa mère, tous les soirs, venait le border et tirer les courtines de son grand lit.

.

Le lendemain, Ardent fut réveillé avant l'aurore par le chant des trompettes sonnante la diane. Lance lui amena son cheval.

Les soldats sortaient de leurs abris. De loin, le chevalier aperçut Louis de Bourbon qui, botté, cuirassé, coiffé d'un feutre à panache blanc, jallonnait lui-même son front de bandière.

A droite, il y avait la cavalerie de Gassion. Au centre, l'infanterie d'Esplan, une forêt de piques, l'artillerie et les Suisses. A gauche, les cornettes de la Ferté-Senneterre, appuyées sur les étangs de Sainte-Anne. Le baron de Sirot commandait la réserve.

Ces détails se dévoilaient à Ardent à mesure que le jour se levait. D'abord il n'avait discerné que des masses confuses, se groupant dans l'ombre. Puis il reconnut les corps le plus rapprochés à leurs guidons.

Devant les compagnies alignées, les enseignes se déployaient mollement, caressées par le vent du matin. Les fifres saluaient l'aube. Les Suisses, en braies tailladées à l'ancienne mode, chargeaient leurs canons et chauffaient des boulets. Seul, à dix pas devant son escorte, sur sa jument singulière, avec sa robe lustrée tirant sur le ventre de biche et sa tête noire, le duc se tenait immobile face à l'ennemi. Et le soleil, enfin victorieux des vapeurs de la nuit, semblait laurer son front juvénile de gloire et d'or.

Pour la superbe et l'ordonnance de son ordre

de bataille, l'armée espagnole ne le cédait point à sa rivale.

Son capitaine-général avait réparti ses neuf mille cavaliers aux deux ailes. A gauche, d'Albuquerque avec quinze escadrons flamands. D'Isembourg et ses Alsaciens à droite, devant Rocroy protégé par ses remparts verts, ses bastions et ses demi-lunes. Au centre, Fuentès souffrant de la pierre, à demi paralysé par la goutte, porté sur une chaise par quatre capitans.

Déjà, dans la plaine, les enfants perdus étaient aux prises et échangeaient de furieuses pistoletes. A droite, profitant des couverts, Cassion débordait sournoisement l'adversaire.

Mais Ardent, craignant d'encourir de nouveaux blâmes, se hâta de rejoindre son poste.

Le marquis de Senneterre se préparait à charger les Alsaciens d'Isembourg. Il suait dans sa cuirasse comme d'habitude.

— En avant! hurla-t-il en levant son épée.

Ardent suivit la charge. Il traversait des tourbillons de poussière. Des mottes de gazon lui volaient par-dessus la tête. Les reîtres d'Isembourg accueillirent l'attaque à coups de pistolet. Ardent respira l'odeur amère des bourres brûlées. Des cavaliers s'écroulaient soudain, disparaissaient, comme avalés par un gouffre invisible. Mais Lance, tout à coup, se dressa devant lui et arrêta son cheval.

— Attention, monsieur, rendez la main. Nous sommes ramenés.

Refoulés, les escadrons français revenaient sur leurs pas au galop. La volte-face les jeta sur les canons, abandonnés par les Suisses. Cependant, une nouvelle charge, menée par le maréchal de l'Hôpital, leur donna quelque répit. Ardent en profita pour interroger Lance :

— Où est mon père ?

— Il a eu son cheval tué. Je le crois pris.

— Et nous vivons encore! protesta douloureusement le chevalier.

Il voulut se rejeter dans la mêlée. Il fut emporté par la débâcle de l'infanterie d'Esplan, reculant sur les réserves. Était-ce donc là une bataille? Rien ne ressemblait moins à ce que le chevalier avait rêvé. Tous ces héros, si vaillants, si bien alignés tout à l'heure, maintenant, lâchaient pied, hagards, blêmes d'effroi.

La panique fut arrêtée par le baron de Sirot. Ferme sur son grand étalon pie, il dominait le tumulte et barrait la route aux fuyards.

— A moi Piémont, Picardie! criait-il. Tenez ferme!

Ardent prit son parti. Sautant à terre et ramassant l'esponçon d'un sergent tué, il donna l'exemple :

— A M. le baron de Sirot. Si vous n'osez me suivre, restez au moins pour voir comment meurt un homme seul!

— Un enfant, un enfant, répéta le baron. Hardi! chevalier, ceci est mieux.

Frappés par cette action téméraire, les soldats reprirent confiance. Le baron reconnut qu'Ardent méritait les éloges de son père. Aidé de Lance, taillé en Hercule, le chevalier faisait merveille. Il abattit deux cavaliers et s'empara d'un étendard. Le baron l'embrassa.

Il était six heures du matin. Cassion venait de bousculer d'Albuquerque. Ce fut alors que le duc d'Enghien s'aperçut de la déroute de son aile gauche. Il se dressa sur ses étriers pour mesurer l'étendue du désastre.

Tout l'horizon flambait. La bonne règle exigeait qu'en pareille rencontre il cédât le terrain poliment. Mais Louis de Bourbon voulait la victoire, dût-il la violenter.

Une lueur traversa ses prunelles. Abandonnant l'aile vaincue à son sort, il enleva ses escadrons. Ils contournèrent les bataillons immobiles de Fuentès et tombèrent dans le dos d'Isembourg. Avant que celui-ci s'y pût reconnaître, il était détruit, anéanti, dépouillé de ses lauriers! Ses bandes rompues furent achevées par Gassion.

D'Isembourg eut grande peine à sortir de la bagarre, en compagnie de Mela, qui y laissa son bâton. Et La Ferté-Senneterre fut délivré, mais il avait deux balles et une estocade dans le corps.

De l'armée foudroyée, il ne restait plus que l'infanterie de Fuentès, les *tercios viejos* d'Espagne, flanqués de bataillons allemands et wallons. Sa contenance montrait qu'elle allait se défendre à toute extrémité.

L'énorme pelote humaine était hérissée de piques et de mousquets, braqués sur les fourquines. Partout traînaient des nuées épaisses de soufre et de cendre. Au loin, des brasiers dévoiraient des hameaux et des bois entiers.

Fuentès attendait l'assaut suprême avec fermeté. Son regard planait sur les siens, du haut de son fauteuil, où il était porté comme une idole dans l'encens fulgurant des explosions et des fumées. Il n'ouvrit son feu qu'à cinquante pas. Puis il démasqua ses canons, chargés à mitraille. La redoute vivante grondait comme un volcan en furie et vomissait des torrents de plomb et des flammèches. D'Enghien dut la charger trois fois, avec tout son monde réuni, avant de pouvoir la réduire. A dix heures, les officiers espagnols demandèrent quartier et Fuentès était mort.

Le duc, voyant sa victoire assurée, se mit à genoux au milieu du champ de bataille, et il

remercia Dieu de lui avoir ménagé un si beau succès.

A la fin de ce jour mémorable, dans Rocroy délivré, le baron de Sirot tenait compagnie au marquis de Senneterre.

Ils avaient pris logement dans une belle maison de la ville. Bien couché, bien pansé, le marquis écoutait avec plaisir le baron qui lui narrait les prouesses d'Ardent.

— Il m'a étonné, avoua de Sirot. Quel démon ! Et son écuyer, où avez-vous pêché ce rare homme ? Il est fort comme un éléphant carthaginois. Où sont-ils ?

— J'ai donné ma bourse à Ardent, dit le marquis. Qu'il fête notre triomphe. Tout bien réfléchi, je pense que je le corrigerai au mieux en le dissipant un peu.

— Il se pourrait. En attendant, souffrez que je mande mon secrétaire. J'ai hâte de répondre au colonel Van Hoorn et de lui conter comment nous accommodâmes les Espagnols, ennemis et anciens oppresseurs de sa patrie.

Quelques instants après, Senneterre, étendu sur sa couche, entendait le baron qui, dans la chambre voisine, rédigeait son rapport. La dictée n'arrivait à ses oreilles que par bribes :

— Les Espagnols laissent huit mille tués, sept mille prisonniers, dix-huit pièces de campagne, deux cents drapeaux... Quinze cents morts chez nous. Parmi lesquels, le comte d'Ayen, d'Equancourt, du Mesnil...

Lance entra dans la chambre du marquis, les bras au ciel, l'air égaré.

— Monsieur, s'écria-t-il, le chevalier est arrêté ! Il a vingt querelles sur les bras. Il s'est enivré, il a cassé des brocs, dispersé une patrouille. Il m'a battu, moi, son père nourricier.

— Ah ! il s'amuse ?

— Il a provoqué et blessé M. de Chevers.

— Qu'est-ce ? demanda le baron de Sirot en arrivant au bruit.

Lance s'expliqua.

— Le chevalier était possédé. D'abord il s'entêta d'une espèce de parasite qui traînait sa rapière et ses plumes de coq autour des tables de jeu. Il dîna et soupa avec ce beau compagnon. Echauffés par le vin, ils se mirent à courir les tavernes. Partout le chevalier répétait à haute voix : « Qui a vu Monseigneur le duc faisant ses dévotions ? Je vous remercie, mon Dieu, d'avoir nettoyé la terre de dix mille coquins qui en infectaient la surface ! Sans compter les estropiés, aveugles, manchots, culs-de-jatte. Dieu est juste. Dieu est bon ! » Enfin, mille impiétés plus fortes les unes que les autres. On prenait cela en plaisanterie. Mais, à la longue, le chevalier a rencontré M. de Chevers qui l'a reconnu et s'est fâché. Ardent l'a traité de maraud. Alors ils sont allés aux remparts, où de Chevers a reçu un maître coup d'épée dans l'estomac.

— C'était trop beau, cela devait mal finir, gémit le marquis. Qu'a-t-on fait d'Ardent ?

— Les gardes l'ont mené en prison.

— J'y vais, annonça de Sirot, qu'on m'éclaire.

L'absence du baron fut longue. A son retour, il trouva de Senneterre agité par la fièvre.

— Calmez-vous, dit de Sirot, c'est une affaire réglée. J'ai vu le duc qui était fort irrité. Mais je lui ai parlé de la conduite d'Ardent pendant la bataille. Puis je lui ai révélé un point qu'il ignorait, l'extrême jeunesse du chevalier. Il s'est laissé fléchir. Mais il ne m'a pas caché que l'on criait fort dans le clan de Chevers et ses amis. Ils parlent de dénoncer Ardent au Cardinal, de l'expédier aux galères comme blasphémateur. Alors j'ai proposé d'éloigner secrètement le cou-

pable, de l'envoyer en Hollande, avec votre assentiment. Le duc m'a approuvé et remis le prisonnier.

— Il faudra donc s'y résigner? soupira le marquis. Mais où est-il? Je veux lui appliquer cent coups de bâton!

— Il dort comme une souche et cuve son vin. Il partira demain et remettra lui-même ma lettre au colonel Van Hoorn.

Le marquis ferma les yeux. Dans la pièce d'à côté, le baron achevait sa missive :

En vertu de quoi nous vous confions ce jeune homme, auquel il serait utile d'inculquer, de gré ou de force, quelques solides principes : la discipline, le respect, l'ordre et la soumission. Je suis, mon cher et vaillant ami, votre dévoué serviteur.

ANNE-MARIE-DOMINIQUE, baron DE SIROT.

II

CANIVERSTANE

Quinze jours après la bataille de Rocroy, le chevalier de Senneterre entrait dans Flessingue, suivi de Lance.

Lance traînait ses bottes sur le pavé, à deux pas derrière son maître. Il était chargé d'un lourd porte-manteau.

Les cloches du beffroi annonçaient trois heures de l'après-midi. Tout en flânant, le chevalier admirait les beaux édifices de la ville. Rien de plus net que Flessingue et son port, avec ses digues et ses estacades bien entretenues. Les maisons du quai dressaient dans le ciel bleu faïence leurs pignons découpés en escalier. Toutes étaient précédées d'un jardinet, fleuri de tulipes, soigneusement ratissé et clos d'un grillage blanc ou vert pomme. La fraîcheur des rideaux amidonnés égayait les fenêtres. Des canaris, couleur de beurre, chantaient dans des cages ornées de petits miroirs et de pompons. Suivant le cours des canaux intérieurs, les barques paresseuses et les mouettes pénétraient jusqu'au cœur de la cité.

— Ma foi, Lance, dit Ardent — qui ressemblait au pâtre David tenant le géant Goliath en laisse — nous sommes tombés ici dans quelque

Venise septentrionale. Je vois plus d'eau que de terre et plus de mâts que de promeneurs. Encore si les rares habitants de cette humide République entendaient notre langage. Mais point. Comme à Bréda, à Bergen-op-Zoom, ils répondront à nos questions par un inintelligible coassement de grenouilles.

Le chevalier arrêta un bourgeois qui passait à sa hauteur.

— Monsieur, lui demanda Ardent, ne pourriez-vous me désigner une bonne auberge où je pourrais loger ce soir, avec mon compagnon ?

Le bourgeois souffla béatement la fumée de sa pipe. Il parut réfléchir un moment, puis articula sans se presser :

— *Caniverstane*.

— Je le savais, dit le chevalier. On me répète cela depuis les frontières. Adieu, monsieur, serviteur quand même.

Ardent reprit sa route. Sur le marché, près de la Halle aux Fromages, il avisa un jeune homme vêtu d'une robe de docteur et portant des livres sous son bras.

— Voici un savant, fit le chevalier. Il serait indécent qu'il n'en sût pas plus que les autres.

Il l'aborda :

— Monsieur, oserai-je vous demander un service ?

— *Caniverstane*, riposta le docteur sans même lever la tête.

— Quel animal discourtois, protesta Ardent. J'ai bien envie de lui enseigner la politesse avec ma canne.

— Calmez-vous, implora Lance. N'allez pas, de nouveau, nous attirer quelque méchante affaire. Vous avez juré d'être sage à monsieur votre père et au baron de Sirot.

— N'ai-je pas tenu parole ?

— A part ce capitaine wallon que nous avons laissé pour mort à Anvers, il n'y a rien à dire. Il est vrai qu'il jouait avec des dés pipés et qu'il nous a dépouillés de nos deux chevaux et de la moitié de notre bourse. La peste soit du fripon ! Mais pendant que nous y étions, nous aurions pu reprendre notre bien.

— Paix ! Lance. Il nous reste assez d'argent pour...

Brusquement, le chevalier cessa de parler. Avec des yeux dilatés par la surprise, il regardait deux femmes, suivies d'un petit page, qui s'avançaient de leur côté. L'aspect de ces personnes justifiait l'émoi d'Ardent. L'une d'elles, une jeune fille, était richement vêtue d'une robe de velours grenat ornée de manchettes et d'un col en dentelle. Son chapeau à larges bords, garni d'un bouquet de plumes d'autruche, ombrageait des cheveux blonds et un visage candide empreint d'une grande douceur. L'autre femme portait le costume des paysannes zélandaises, le corsage broché, sans manches, l'ample vertugadin, le collier de corail à triple tour et, sous le bonnet diaphane, le casque d'or poli avec ses antennes tordues en vrilles de vigne. Sous son turban, le page ressemblait à un Maure. Il tenait sur ses doigts un oiseau des îles, au plumage étincelant.

Ardent salua :

— Madame, dit-il à la belle inconnue, pardonnez-moi. Je suis égaré dans un lieu où nul ne veut me comprendre. Vous ne refuserez point de secourir un voyageur. Si vous me repoussez, à qui m'adresserai-je ?

La jeune fille rougit et ouvrit la bouche. Le cœur d'Ardent palpita d'espoir. Tout à coup, la duègne zélandaise se plaça entre sa maîtresse et le chevalier. Elle cria d'une voix glapissante :

— *Caniverstane*.

— Dieu vous bénisse ! railla Ardent

L'inconnue baissa la tête et s'éloigna rapidement. Derrière elle, le petit page plissait ses yeux bridés. Ardent remarqua qu'il portait, à la ceinture, une arme singulière, un poignard de forme sinueuse, couvert d'une gaine en peau de serpent.

— Pardieu ! ragea le chevalier en allant s'adosser à la clôture d'une des maisons de la place, voilà les fruits de la douceur. Grâce aux bons avis de mon père, me voilà tout sucre et tout miel. Je tends une joue, on frappe l'autre. Mais je te promets du changement, ami Lance. Voici ma colichemarde — longue et droite, comme une épée de France se doit. — J'attends le premier venu. S'il me sort son *caniverstane*, je lui coupe les oreilles.

— N'en faites rien, conseilla une voix qui semblait tomber du ciel. Il vous en cuirait.

Ardent se retourna. Un homme aux yeux très vifs derrière ses grosses lunettes de corne, le saluait du haut d'une fenêtre.

— Ici, poursuivit le personnage, nous ne badinons pas avec les perturbateurs de l'ordre public. Après votre exploit, vous iriez, monsieur, tout droit à la *Correction* de Middelbourg, où l'on vous apprendrait à tresser des câbles pour la marine et à courir dans le moulin à eau comme un chien savant.

— Monsieur, répliqua le chevalier, je discerne une pointe d'ironie dans votre discours. Mais quoi ! vous parlez français. C'est assez pour mériter mon amitié. Descendez de votre perchoir s'il vous plaît. Il faut que je vous embrasse.

— Je n'en vois point l'utilité.

— Apprenez-moi, tout au moins, où je pourrai

loger cette nuit. Il n'y a donc pas d'hôtelleries à Flessingue ?

— Au contraire, il y en a d'excellentes. Vous trouverez la meilleure à deux pas d'ici, dans la première rue à droite. C'est à l'enseigne *In't Dolfyntje*.

— Comment prononcez-vous cela ?

— Cela signifie *Au Petit Dauphin*.

— Je ne l'aurais jamais deviné. Peut-être pourriez-vous me dire aussi où demeure le colonel Van Hoorn ?

L'homme aux yeux vifs parut étonné.

— Vous cherchez le colonel Van Hoorn ? demanda-t-il.

— Je ne suis à Flessingue que pour cela, annonça Ardent. Sachez, monsieur, que je me nomme Ardent de Senneterre, fils du marquis de la Ferté-Senneterre, général de cavalerie; que je viens de Rocroy, où Monseigneur le duc d'Enghien a déconfit l'Espagnol, et que je désire m'engager dans l'armée des Indes néerlandaises.

— Ah ! monsieur, protesta l'autre, que ne me le disiez-vous plus tôt ? Jamais je ne me pardonnerai d'avoir laissé un homme de votre qualité se morfondre dans la rue. J'accours...

— Voilà qu'il devient trop poli, murmura Lance. Chevalier, méfiez-vous.

Le donneur d'avis sortit de son domicile. Il était vêtu de noir des pieds à la tête et coiffé d'un chapeau pointu. Il avait le visage sardonique, le nez en bec de hibou et il boitait de la jambe gauche.

— Messieurs, dit-il, je m'excuse encore. Je vais vous conduire moi-même au *Petit Dauphin*.

— J'allais vous en prier, déclara Ardent. Sans vous, je craindrais d'être accueilli à l'auberge par un rébarbatif *caniverstane*. A propos, que veut dire ce mystérieux vocable ? Est-ce une for-

mule magique ou une conjuration pour chasser le mauvais sort ?

— Cela veut dire : je ne comprends pas.

— Je suis bien aise de le savoir, monsieur, monsieur ?...

— Le docteur Cornélius, si cela peut vous être agréable.

Ils arrivèrent au *Petit Dauphin*. La salle commune était envahie par une nombreuse société. N'eût été l'aspect débonnaire des lieux et la promesse de son guide, Ardent se serait cru dans un camp après le sac d'une ville. A toutes les tables buvaient des gens d'armes. Les uns en cuirasse, en corps de buffe, les autres en soubre-veste. Ceux-ci coiffés d'un morion, d'une salade, ceux-là d'une bourguignotte ou d'un grand feutre tout flamboyant de panaches. Des piques étaient posées contre les murs. Des pistolets et des arquebuses traînaient sur les bancs. Un tambour de cuivre résonnait sous les coups de trois joueurs de dés.

La plupart de ces soldats semblaient bien nourris, remis depuis longtemps des fatigues de la guerre. Pourtant ils paraissent riches encore d'un récent butin. Les ducats d'or ruisselaient de leurs doigts, où brillaient des bagues. Un d'eux pesait des pierres précieuses dans une petite balance.

— Comment, s'étonna le chevalier, est-ce ici le quartier des mousquetaires de Van Hoorn ? Ces braves reviennent sans doute de l'Orient, où ils ont retrouvé les sources du Pactole ? Que j'ai hâte de visiter ce pays fabuleux.

— Vous verrez qu'ils ont tout emporté, gémit Lance. Nous arrivons trop tard. Ce qui me console, c'est qu'ils ont tous l'air bien portant. Quels beaux ventres sous ces baudriers brodés. Que me contait-on des pestes de l'Asie ?

— Messieurs, dit Cornélius, vous faites erreur. Il n'y a aucun soldat dans cette assemblée.

— Aucun soldat, vous voulez rire ?

— Hélas ! je ne ris jamais. Vous ne voyez ici que les plus paisibles bourgeois de Flessingue, des marchands et des procureurs, qui s'appêtent à faire une ronde de nuit aux flambeaux, pour fêter le jubilé de leur gilde. Jamais ils n'ont tiré que sur des papegais, des oiseaux en bois, pour gagner des couverts et des timbales d'argent. Voici leur cantinière.

Une fillette, costumée en Bohémienne, entra dans la pièce en agitant les grelots de son tambour de basque. Un coq blanc, perché sur son épaule, lançait de temps à autre un cocorico agressif.

— Mais si, en Hollande, les bourgeois ont cette figure-là, demanda Ardent, alors quel est l'aspect des véritables enfants de Mars ?

— Le sais-je ? Nous employons beaucoup de mercenaires étrangers. Mais il faut que je parle à la patronne.

Cornélius s'approcha du comptoir où trônait une avenante Zélandaise parmi ses brocs de faïence et ses mesures d'étain. La dame se déranger et vint saluer le chevalier elle-même. Cornélius expliqua à Ardent que c'était chose entendue. On lui réservait la plus belle chambre, avec un cabinet pour son serviteur. L'hôtesse approuvait de la tête. Elle disait *Ja welle, ja welle*, en faisant la révérence chaque fois. Ardent, qui avait l'esprit vif, commençait à comprendre.

— Je suppose, dit le docteur Cornélius, que vous avez faim ?

— Justement ! Mais cette bonne femme nous mettra bien un poulet à la broche ?

— Sans doute, seulement n'y comptez pas.

Vous me ferez l'honneur, chevalier, de venir dîner chez moi ?

— Du coup, je craindrais d'abuser de votre obligeance.

— J'ai voyagé et vécu longtemps aux Indes. Chez moi, je vous instruirai sur ces contrées.

— Alors, je n'ai qu'à me rendre à vos raisons, dit le chevalier.

— Parfait ! Je vous précède. J'ai quelques ordres à donner. Je viendrai vous chercher dans une heure.

— Fi ! monsieur, observa Lance, dès que le docteur fut dehors, cet olibrius sent le fagot à plein nez. Vous voilà encore embarqué dans une belle aventure. Restons ici, mangeons en bons catholiques et allons dormir.

— Mêle-toi de ce qui te regarde, Lance. Monte dans ma chambre, déboucle mon portemanteau, prépare mes onguents, mes flacons et déplie ma meilleure chemise. Je veux faire honneur à l'honnête Cornélius.

Le docteur revint à l'heure promise. Ardent était prêt à le suivre.

— Que votre serviteur vous accompagne, dit Cornélius. Sa part l'attend à la cuisine, où il sera bien traité par ma servante. Ce soir, je lui prêterai une lanterne pour vous reconduire au *Petit Dauphin*.

La maison du docteur était merveilleusement bien tenue. Les parquets brillaient comme des miroirs. Les tentures étaient fraîches et les buffets et les dressoirs portaient des trésors de porcelaines de Chine et d'orfèvreries.

Cornélius introduisit Ardent dans une sorte de bibliothèque. Ils y trouvèrent une jeune femme qui jouait de la mandore.

La musicienne se leva.

— Saïdha, dit le docteur, voici le chevalier de Senneterre dont je vous ai promis la visite.

— Qu'il soit le bienvenu, répondit Saïdha.

— Vous parlez le français, madame ! s'écria le chevalier. Quel bonheur. C'est la providence qui vous a mise sur mon chemin.

— Peut-être, sourit l'étrangère.

Ardent se demandait qui elle était. La femme, la fille du docteur ? Pas une Hollandaise, en tout cas. Elle avait le teint doré, des cheveux lisses, noir-bleu, partagés en bandeaux sur le front. Ses yeux arqués, allongés vers les tempes, brillaient d'un éclat mystérieux et sombre. Il remarqua ses mains, menues, un peu sèches, aux doigts souples armés de petits ongles pointus, acérés comme des griffes de chatte.

Le docteur tira d'un bahut un flacon et des verres en forme de calice.

— Chevalier, proclama-t-il, rien n'est meilleur pour la santé qu'un élixir de Schiedamme avant le repas. Fumez-vous ? C'est un usage que vous prendrez là-bas. C'est excellent contre les fièvres. Asseyez-vous, s'il vous plaît.

Derrière lui, Saïdha se glissa hors de la chambre. Avant de sortir, elle se retourna et sourit au chevalier.

Le docteur avait pris place dans un fauteuil et, le verre à hauteur des yeux, il admirait la transparence et la jolie couleur verte de son élixir. Autour de lui, les dos gaufrés des in-folios s'alignaient le long des murs, par rangées superposées, jusqu'aux solives du plafond. Quelques espaces vides, entre les volumes, étaient tapissés d'armes, de flèches barbelées, de lances fourchues, de casse-têtes d'un modèle inusité et, jusqu'ici, inconnu au chevalier de Senneterre.

Cornélius, avec ses pieds, fit tourner un globe terrestre, posé sur le parquet près de la cheminée.

On y voyait les continents, avec leurs montagnes et leurs rivières, les mers sillonnées de galions et de caravelles. Le globe multicolore virait dans un cercle de cuivre, où étaient gravés les douze signes du Zodiaque.

— Le monde est vaste, proclama le docteur. Je ne saurais blâmer, chevalier, notre désir de connaître des terres nouvelles. Mais je crains, je l'avoue sans détour, que votre inexpérience vous pousse à quelque démarche inconsidérée. On peut aller aux Indes sans le recours du colonel Van Hoorn.

— Vous m'y faites penser, docteur. Le connaissez-vous ? Savez-vous où il habite ?

— Tout près d'ici. Vous irez demain, si vous le jugez utile. Penchez-vous. Voyez-vous ce point jaune dans la tache bleue du grand Océan ? C'est l'île de Java, voisine de Sumatra, de Madoura, de Timor et de Bornéo.

— C'est loin...

— Quand vous aurez séjourné là-bas quelque temps, vous aurez des idées neuves sur tout ce qui fait l'habituel souci des hommes : Dieu, l'amour, la fortune, la gloire.

— Y avez-vous vécu ? demanda Ardent.

— Là et ailleurs. Si je vous montrais mes tablettes de voyage, nous en aurions pour huit jours de lecture. J'ai habité les villes d'or du Pérou. J'ai servi, en qualité d'aide-chirurgien, à bord d'un flibustier de l'île de la Tortue. J'ai été au Japon. J'ai chassé la licorne aux bords du Nil. J'ai vu des hommes bleus et d'autres qui ont un œil de Cyclope sur le front. Tout change d'une contrée à l'autre, jusqu'au visage des dieux. Je l'ai appris à mes dépens en errant, comme Ulysse, pendant dix ans sur les mers. Si j'avais à recommencer, je n'irais plus me mettre au service de la Hollande, ni de l'Angleterre, ni

du Portugal, ni de l'Espagne, mais je travaillerais et je me battrais pour mon propre compte.

Ardent allait répondre quand Saïdha rentra dans la pièce. Elle annonça :

— Mon oncle, vous êtes servi.

Cornélius pria son hôte de le suivre. Le faste de la salle à manger, tendue de cuir de Cordoue, la table éblouissante de linge blanc, de cristaux, de faïences de Delft, réjouit le chevalier. Sur la nappe, des pyramides de fruits alternaient avec des flacons taillés à facettes, où le vin prenait un joli éclat de pierres précieuses. Une nef, lestée de liqueurs, voguait toutes voiles dehors, entre les couverts et les coupes.

Mais la présence d'un animal hirsute troublait le plaisir d'Ardent. C'était un singe, aussi grand qu'un homme. A l'entrée des convives, il se dressa d'un bond et rugit comme un fauve, en montrant ses babines. Le docteur leva sa canne :

— La paix, Lombok ! La paix, O ! O ! Allez vous coucher !

Le monstre, toujours grondant, se réfugia près de lâtre en cachant sa tête sous son avant-bras. Eclairé par les flammes du foyer, il ressemblait à un démon velu échappé de la Tentation de saint Antoine du maître graveur Jacques Callot.

— C'est un orang-outang, expliqua Cornélius. Ne craignez rien. En Insulinde, il y a quatre espèces humaines : les orangs-laouts ou hommes de la mer, les orangs-benouas ou hommes de la terre, les orangs-malayous ou hommes civilisés et les orangs-outangs qui sont les hommes des bois.

— Je le prenais pour un satyre.

— Ils sont très intelligents. L'empereur Charles-Quint en avait un qui jouait aux échecs. Ils ont un langage. J'en ai publié un lexique. Ils

disent *moob* pour arbre, *tournekok* pour noix de coco et saluent les voyageurs en criant : *gad nedoeg! gad nedoeg!* du haut des arbres.

— Cela ressemble au néerlandais, remarqua Ardent.

— Ah! monsieur, comment pouvez-vous parler ainsi de la langue de Joost van Vondel, l'immortel auteur de *Lucifer*? Ces orangs-outangs vivent dans les forêts. Plus sages que nous, ils n'ont ni rois, ni princes, ni gouverneurs d'aucune sorte. Chez eux, point de lois, de procès, de chicanes. Leur morale est celle de la nature. Ils sont libres et nus.

— Il n'y paraît point, dit le chevalier. Celui-ci a un collier au cou et je lui vois un tronçon de chaîne. S'il avait seulement possédé une pique ou un semblant d'arquebuse, peut-être l'eussiez-vous laissé dans son île natale?

La servante apporta un cabillaud au beurre. Lance, derrière la chaise de son maître, ouvrait des yeux ahuris. On lui avait offert de se restaurer à l'office, mais il prétendait ne point bouger d'où il était. Dans cette maison mystérieuse, trop riche en curiosités, tout l'inquiétait. Il n'était pas loin de croire que Cornélius, griffu, pointu, boiteux, Saïdha et ses yeux obliques et leur babouin grimaçant, étaient trois créatures des ténèbres vomies par la gueule incandescente de l'enfer.

Saïdha avait échangé sa robe d'intérieur contre une journée de velours jaune, bordée de cygne. La riche couleur de ce vêtement s'harmonisait avec son teint chaud. De longues boucles d'oreilles, triangles en filigrane, encadraient ses joues, aux pommettes un peu saillantes, et des serpents d'or s'enroulaient autour de ses bras.

Après le cabillaud vint un poulet au riz, assaisonné de poivre rouge. Le poivre excitait la soif

d'Ardent. Le voyant vider verre sur verre, Lance le crut empoisonné.

— Je ne sais, dit le docteur, si cette cuisine relevée vous plait ? Pour bien manger, rien n'égale la cuisine française. J'en rendrais témoignage devant l'univers. Mais dans l'état où vous allez entrer, il faudra vous accoutumer à tous les hasards de la table. Usez de ces épices, chevalier. Aux îles, elles vous garderont des épidémies.

— Sont-elles vraiment si malignes ?

— C'est une chance à courir. Sans le choléra, la lèpre, les serpents et les kriss empoisonnés, Java serait le Paradis Terrestre.

— Quelle sorte d'animal nommez-vous *kriss* ?

— Un poignard, dont la lame imite la forme d'une vipère rampant dans l'herbe. J'en ai plusieurs dans mon cabinet.

— Je les ai vus. Ils m'ont intrigué beaucoup.

— Les Malais trempent cette arme dans le suc des plantes vénéneuses. Ah ! mon jeune ami, permettez-moi de vous nommer ainsi, à quels dangers vous allez être exposé !

— Bah ! les hasards de la guerre.

— Encore, si c'était pour une juste cause. Mais la Hollande n'a aucun droit à ses possessions d'outre-mer. Non, elle a ravi ces terres à leurs possesseurs légitimes, les anciens empereurs de Madoura, de Djokokarta et de Cheribon.

— Le droit de conquête ?

— N'existe pas. Un jour les Bataves seront chassés des îles.

— Et par qui donc ?

— Par les Anglais ou les Portugais alliés aux naturels.

— Comment, ces sauvages signent des traités ?

Le docteur sourit :

— Sauvages ? Vous n'êtes guère aimable pour Saïdha. Trouvez-vous qu'elle ait l'air si barbare ? Elle est née à Java.

— Je vois bien, reconnut Ardent, que j'ai encore tout à apprendre sur le monde nouveau où le destin m'envoie.

— Aussi, intervint Saïdha, le docteur a tort de vous rompre la tête. Vous avez bien le temps de vous instruire. Comment pourriez-vous choisir entre deux partis que vous ignorez ?

— Je voulais seulement, dit Cornélius, montrer au chevalier de Senneterre que son épée et son nom valent plus cher que la maigre commission d'enseigne que le colonel Van Hoorn lui offrira sans doute. Je sais des sultans généreux...

— Laissez, interrompit Saïdha. Nous en reparlerons là-bas. Si le chevalier s'engage, il nous retrouvera sur sa route.

— Alors, je m'engagerai avec joie.

— L'histoire de Java est très ancienne, reprit Saïdha. Vous autres, les Francs et les Bataves, vous étiez encore plongés dans l'ignorance quand déjà les Chinois nous avaient apporté la poudre à canon, l'imprimerie, la boussole. L'Insulinde était partagée en quatre grands empires. Dans nos forêts, on découvre des villes mortes et des temples ensevelis. Là-bas, vous verrez et vous entendrez des choses qui ici ne paraissent possibles que dans les contes de fées. Que répondriez-vous, chevalier Ardent, si l'on vous proposait un jour d'être le champion d'une princesse captive et persécutée ?

— Pourvu qu'elle eût votre beauté et votre grâce, s'écria Ardent, je lui appartenrais tout entier et aussitôt, de cœur et d'âme !

Saïdha arrêta sur lui un étrange regard, à la fois dur et languissant. Elle tendit le doigt dans

la direction d'une statuette de bronze, l'image d'un homme ventru et accroupi, près de laquelle fumait un brûle-parfums.

— Les dieux de mon pays, dit-elle, sont des esprits redoutables et ils vous écoutent. N'engagez pas votre parole trop vite.

Ardent, fort échauffé, s'obstina :

— Sur ce dieu-ci ou sur l'autre, je jure d'être fidèle à mon serment ! Que la dame ait votre visage et je suis son serviteur.

Dans son coin, l'orang-outang Lombok grogna sourdement. Lance ne put se contenir :

— Vous êtes fou, mon maître, ou ivre. Jurer sur une idole païenne, si c'est permis !

— Toi, silence, cria le chevalier.

Cornélius mit sa main crochue sur le bras d'Ardent.

— Votre fidèle écuyer a peut-être raison, dit-il. Savez-vous que ce que vous racontez là à Saïdha ressemble à une déclaration ?

— Y voyez-vous du mal, mon maître ?

— Pour moi, non. Mais Saïdha est plus Javanaisé qu'elle en a l'air. Pour les gens de sa race, une déclaration vaut un engagement solennel, un engagement pour la vie. Les Javanaises ignorent la coquetterie, les jeux galants et tous les simulacres de l'amour. Elles accordent tout ou rien. Si vous persistez, il ne vous reste plus que d'échanger vos anneaux. En arrivant à Batavia, tous les mousquetaires prennent femme. Vous aurez la plus belle.

— Si ce n'est pas une plaisanterie, s'écria Ardent — qui ne cessait de se verser du vin — j'accepte le défi. Voici ma bague, Saïdha, marquée aux armes de La Ferté-Senneterre, avec la devise « Ne se terre ? » Me donnerez-vous la vôtre ?

Lentement, Saïdha tira de son annulaire une

grosse bague d'or vert, dans laquelle était enchassé un œil de chat.

— Voici, dit-elle simplement. Je vous la donne, d'autant plus volontiers qu'elle vous protégera. Ne la perdez jamais. Là-bas, cet anneau met les serpents et les tigres en fuite. Quand, dans un danger pressant, vous montrerez ce bijou à un homme de mon peuple, roi ou esclave, il viendra à votre secours.

— N'y a-t-il plus d'autre cérémonie ? demanda le chevalier, et il se leva tout chancelant.

— Après les accordailles, répliqua Saïdha, on embrasse sa fiancée, on lui souhaite le bonsoir et l'on s'en va.

La nuit était complètement tombée quand Ardent et Lance reprirent le chemin du *Petit Dauphin*. Lance portait une grosse lanterne et Ardent avait pris le bras de son écuyer. Il n'était pas très sûr de son équilibre, d'autant moins que l'air froid du dehors l'avait saisi.

— Oui, oui, disait Lance, tenez-moi bien. Il est bien temps de se souvenir du pauvre Lance. Attention, ne tombez pas dans le canal. Voilà comment finissent les impies. Nous sommes damnés, monsieur. La terre peut s'ouvrir sous nos pas et nous dévorer en vomissant des flammes. Ah ! Ah ! à part cela, notre fortune est faite.

— Notre fortune est faite ?

— Evidemment, puisque vous venez d'épouser le diable. Est-ce que sa bague ne vous brûle pas les doigts ? Le diable se change en jolie fille quand cela lui plaît. Fifi ! cet anneau maudit ressemble à un cercle de feu. Jetez-le et n'y pensons plus...

III

LE COLONEL VAN HOORN

Le chevalier Ardent découvrit facilement la demeure du colonel Van Hoorn, grâce aux indications de Cornélius. Elle était située un peu à l'écart, aux confins de la ville. Le chevalier s'y présenta au lendemain de son arrivée, toujours escorté de Lance.

La maison du colonel ne différait guère des autres habitations de Flessingue. Elle était bâtie en briques roses, avec un jardinet devant la porte. Dans le jardinet, un homme en sabots, coiffé d'un chapeau de paille, arrosait un parterre de tulipes. Ardent l'aborda cavalièrement.

— Bonhomme, est-ce bien ici qu'habite le colonel Van Hoorn ?

Au lieu du *Caniverstane* auquel Ardent s'attendait un peu, le jardinier demanda d'un ton bref :

— Que voulez-vous au colonel Van Hoorn ?

— J'ai une lettre pour lui. Veuillez m'annoncer.

— Donnez.

— Je tiens à parler au colonel personnellement. Je suis le chevalier de La Ferté-Senneterre. Vous n'êtes pas poli, mon gaillard.

— Le colonel, c'est moi.

— Oh ! pardon ! s'écria Ardent. Je ne m'atten-

dais pas, monsieur, à trouver un illustre capitaine sous cette rustique apparence. J'aurais dû penser à Cincinnatus.

— Voyons la lettre.

— Elle est de la part du baron de Sirot, balbutia Ardent.

— Suivez-moi.

Le colonel déposa son arrosoir. Il introduisit les visiteurs dans une chambre du rez-de-chaussée, assez sommairement garnie de quelques sièges, d'une table encombrée de papiers et de cartes géographiques épinglés aux murs. Une belle toile, haute en couleurs et peinte d'un pinceau hardi, ornait le dessus de la cheminée. Elle représentait le colonel en costume de guerre. Son justaucorps de buffle avait des tons d'or bruni, et un plumet orange, frisé de bleu, se tordait à son feutre. Dans le fond un galion pavoisé fuyait sur la mer en lâchant sa bordée. Une esclave agenouillée, vêtue d'une ceinture de feuilles, offrait au héros une corbeille d'ananas et de pampelousses.

Le colonel avait mis ses lunettes et déplié la missive du baron de Sirot.

Pendant qu'il lisait, Ardent examinait sa figure, à la fois débonnaire et rude. Comme un puritain écossais, il portait ses cheveux courts, taillés en brosse. Avec sa mâchoire proéminente, ses moustaches blanches, relevées en bouts, il avait vaguement la tête d'un sanglier. Un animal à ne pas attaquer dans sa bauge...

Ses vêtements étaient de drap, sans broderies et sans ornements.

Lorsqu'il eut achevé sa lecture, Van Hoorn leva sur le chevalier ses petits yeux pénétrants. Il hocha la tête et s'attarda dans son examen. Sous cet œil scrutateur, Ardent se sentit mal à l'aise. Il avait quelque honte de sa mise trop

recherchée, de ses rubans, de ses gants musqués, de ses amples canons dont les fanfreluches débordaient de l'entonnoir de ses bottes.

— Alors, c'est vous le chevalier de Senne-terre ? demanda le colonel.

— Pour vous servir.

— Et celui-là ?

— C'est mon écuyer, monsieur.

— Vous avez un écuyer ?

— Sans doute.

— Vous voulez entrer dans l'armée des Indes ?

— Tel est mon plus vif désir. Le baron de Sirot m'a laissé espérer qu'une place d'en-seigne...

— Il n'y a plus de vacances. D'ailleurs, je ne nomme pas les officiers sur leur bonne mine ni sur recommandation. Dans l'armée hollandaise, on gagne ses grades à la pointe de son esponton.

— C'est ainsi que je comptais mériter les miens.

— Vous entrerez donc comme simple mous-quetaire.

— Fort bien.

— C'est selon. Les mousquetaires n'ont pas de domestiques. Si votre compagnon désire vous suivre, il s'engagera comme vous.

Lance inclina la tête.

— Monsieur, commença Ardent, veuillez croire en mon zèle. Je ne m'épargnerai aucune peine pour vous être agréable et...

— Cela n'est point nécessaire. Soyez utile.

— Et utile, j'allais le dire. Et pardonnez-moi encore mon étourderie de tout à l'heure...

— C'est bon, trancha le colonel en se levant. Mon fils, le lieutenant Ludovic, vous présentera vos feuilles de route. Réfléchissez avant de signer. Les devoirs du soldat sont nombreux et pénibles.

— Je ne réfléchis jamais, hasarda Ardent qui commençait à s'échauffer.

— Parce que vous parlez trop, dit Van Hoorn. Modelez-vous sur votre camarade qui, mieux que vous, me paraît connaître la valeur du silence. Il sortit.

— Ouf ! fit Ardent en se jetant dans un fauteuil, quel ours. J'ai cru qu'il allait me mordre. Dans quelle galère allons-nous ramer, mon pauvre Lance ?

— Monsieur, il est temps encore de nous en aller ? Le marquis n'approuvera point qu'on veuille vous endosser la casaque de simple soldat. Ce serait d'un père dénaturé. Halte ! j'ai mon mot à dire, moi Gaspard Lance. Ce Van Hoorn me paraît un hérétique rébarbatif. Il est capable de nous faire passer aux baguettes pour une de ces plaisanteries un peu fortes dont nous sommes coutumiers. Partons, je prends la chose sur moi, dussé-je être roué.

— Non, je veux voir la fin de l'aventure.

Ardent se leva et alla se placer près de l'unique fenêtre qui éclairait la pièce. Elle donnait sur un jardin, plus spacieux que celui de la rue, et sur les champs voisins de la ville. A l'horizon le vent de la mer affolait les ailes des moulins ; et des barques, pavoisées d'une flamme rouge, voguaient au milieu des pâturages, où des vaches, vautrées dans l'herbe, rumaient paresseusement.

Un cavalier entra. Il avait bonne mine. Comme Ardent, il était vêtu à la mode du jour, d'une hongrelaine ajustée à la taille, ouverte sur la chemise bouffante, avec des manches fendues du haut des épaules jusqu'aux poignets. Il salua le chevalier courtoisement :

— Monsieur, expliqua-t-il, mon père m'a chargé de vous soumettre les conditions aux-

quelles on est reçu dans l'armée des Indes. Voici un modèle de contrat. Comme il est rédigé en néerlandais, je vais le traduire à vue. Vous ne douterez pas, j'espère, de ma bonne foi ?

— Monsieur, vous m'offenseriez en insistant.

— Parfait ! Je traduis donc : « Nous engageons par racolage, pour quatre ans, avec une prime de cinquante gulden... Nous n'acceptons que les hommes de seize à quarante ans au minimum de taille de cinq pieds deux pouces. » Inutile de passer sous la toise, vous avez la taille et votre compagnon a deux pieds de trop. « Le mousquetaire doit savoir manier la pique et le mousquet. Marcher par deux, par quatre. Connaître son rang et sa file dans le bataillon, rassemblé pour la parade et le combat. Il doit assister aux exercices, aux tirs avec une livre de poudre pour vingt-quatre coups. Il doit connaître les batteries de tambour, pour la diane, la générale, l'assemblée, la marche du régiment, la retraite. Le mousquetaire monte la garde, à son tour. Une fois par semaine, en temps de paix, il terrasse, sous la direction de MM. les ingénieurs. Nul ne doit parler haut, en marchant en ordre, sinon les officiers, sous peine d'avoir la langue percée. Quiconque déserte est puni de mort. Le soldat qui frappe ou injurie son supérieur est puni de mort. De même sont punis de mort ceux qui refusent d'obéir ou abandonnent leur faction ou s'endorment à leur poste. Ce point est important. Je le souligne. Il nous coûte beaucoup d'hommes tous les ans. Les condamnés sont passés aux piques.

— Sautons ces articles, dit Ardent. Ils me donnent l'envie de rimer ma propre épitaphe.

— C'est fini.

— Eh bien, il n'y a pas trop à reprendre accorda le chevalier. Que faut-il accomplir encore

pour être reçu aux mousquetaires de Van Hoorn?

— Ecrire votre nom au bas de cette feuille.

— En ce cas, donnez-moi une plume.

— Je dois vous prévenir que vos débuts seront difficiles. Peut-être d'ici un jour, regretterez-vous votre précipitation.

— Mais enfin, protesta Ardent, je ne comprends plus. Veut-on de nous, oui ou non ?

— Vous êtes jeune comme moi, dit Ludovic Van Hoorn, avec un bel accent de franchise, vous m'inspirez de l'intérêt. Je trouve, entre nous, que mon père vous traite durement. Notre armée des Indes est un ramassis de déserteurs et de vauriens. Au demeurant, des braves. Je me demande pourquoi le colonel veut vous mêler à cette turbulente canaille ? Je suppose que c'est une épreuve, qu'il vous impose, pour juger de votre caractère. Si vous l'acceptez, comptez sur moi pour vous aider à la traverser.

Il tendit la main. Ardent serra cette main loyale avec reconnaissance.

— Merci, dit-il. Je signe, rien que pour montrer au colonel Van Hoorn que ses épreuves ne me font pas peur.

— N'allez pas prendre mauvaise opinion de mon père. Il cache une grande bonté sous une rude écorce. Par exemple, il la cache bien.

— Je m'en suis aperçu.

— Je l'amènerai à adoucir votre sort pendant le voyage en mer, qui est pénible pour la troupe.

— Vous serez donc des nôtres ?

— Nous embarquons dans trois semaines. Déjà les vaisseaux s'arment et nous attendent au port.

S'étant de nouveau approché de la fenêtre Ardent ne pût retenir un léger cri de surprise. Une jeune fille venait d'apparaître parmi les fleurs et il reconnut aussitôt la jolie étrangère qu'il avait rencontrée la veille, sur la place.

accompagnée de sa suivante Zélandaise et de son petit page maure.

— Pardonnez-moi si je suis indiscret, dit Ardent, mais quelle est cette aimable personne ?

— C'est Roseline, ma sœur.

— Ah ! monsieur Ludovic, je suis un fou et un malheureux ! On fait bien de m'envoyer aux îles. J'entasse sottise sur sottise. Ce matin, j'ai pris votre père pour son propre jardinier. Je l'ai appelé bonhomme ! Hier, j'ai arrêté votre sœur en pleine rue, comme un malappris. C'était pour lui demander mon chemin, il est vrai... Présentez-lui, s'il vous plait, les excuses du chevalier de la Ferté-Senneterre.

Ludovic éclata de rire :

— Comment, c'était vous l'original ? Ma sœur m'a conté son aventure, le même soir. Tout en déplorant l'insolence de sa servante, elle vous prenait pour un mauvais plaisant. Il est regrettable, d'ailleurs, que vous ne vous soyez pas entendus... Introduit par Roseline, vous auriez eu un puissant protecteur dans la place... Oui, c'est fâcheux... Mais vous dissiperez ce malentendu plus tard.

— Aurai-je donc l'occasion de revoir M^{lle} Roseline ?

— Certainement, puisqu'elle nous accompagne à Batavia. C'est son deuxième séjour.

— Alors je signe sans plus tarder et Lance fera comme moi.

— Vous rejoindrez demain matin. J'ajoute à vos papiers une lettre pour le capitaine Ben Dewitte, gouverneur du fort de Flessingue. Le colonel vous autorise à vous rendre librement à votre destination. C'est une faveur, car les racolés ordinaires sont toujours conduits au régiment sous bonne escorte et les fers aux pieds. Il n'a

pas voulu que vous souffriez de cette incommodité.

— Croyez bien, dit Ardent, que je suis vivement touché de cette délicate attention.

— Ma foi, conclut Lance, quand ils furent dehors, nous voilà bien servis. Tout compte fait, je me demande si le marché que nous avons passé hier avec le diable ne valait pas mieux que celui d'aujourd'hui ?

IV

LE SULTAN DE BANJOU-BIROU

Lorsque le chevalier Ardent mit le pied sur le pont de bois qui conduisait à la poterne du fort, il se sentit, tout à coup, accablé par une secrète angoisse.

— J'entre en prison, pensa-t-il. M'en laisseront-ils jamais sortir ?

La forteresse baignait ses bastions verts dans une eau profonde, bordée de roseaux. Elle avait un aspect morne. Ses noires embrasures surveillaient, d'un côté, la ville, par ailleurs, l'estuaire de l'Escaut et les espaces infinis de la mer. Des pyramides de boulets se rouillaient sur les terre-pleins et des canons de bronze, par-dessus les épaulements, tendaient leur long cou vers les menaces du dehors.

Un soldat, placé en sentinelle, veillait près du corps de garde. Il croisa sa pique :

— *Wiedaar ?*

— Voilà le jargon qui recommence, protesta le chevalier. Mon ami, nous sommes deux engagés volontaires.

La sentinelle prit un air navré :

— *Ya, ya engagés ! Niks, niks engagés. Par là, par là !*

Du bout de sa pique, le troupiier montrait les champs.

— Allez, allez, ici *niks* bon. *Capout!*

— Qu'est-ce qu'il baragouine ? demanda Ardent.

— Heu ! opina Lance. Il n'est point si sot. Il nous commande d'aller où il fait meilleur.

L'arrivée du caporal de garde mit fin à leur embarras. Par fortune, il connaissait le français suffisamment pour comprendre le chevalier.

— Tiens ! s'écria-t-il, des nouveaux. Et de cette tournure, c'est rare. Moi, don Luiz, ancien serviteur du roi de France et de Sa Majesté très Catholique, je n'ai jamais rien vu de pareil. D'ordinaire, notre gibier nous arrive sans poil ni plumes. Ils vendent jusqu'à leur chemise pour encore boire un coup. Enfin, puisque c'est votre idée, il n'y a rien à dire. Mais moi, j'ai cru jusqu'ici, qu'on ne donnait sa peau que quand il n'y avait plus d'autre ressource ! Suivez-moi.

Derrière leur guide, Ardent et Lance pénétrèrent dans un long couloir souterrain. Ils franchirent un fossé sec, encaissé dans de hautes escarpes de brique, puis ils parcoururent d'interminables corridors, sous les voûtes du réduit intérieur. Le chemin semblait semé de traquenards : portes dérobées, sauts-de-loup, escaliers dissimulés avec, à chaque tournant, la traîtrise de meurtrières soudain démasquées. Une rampe leur donna accès à une vaste place d'armes, limitée au loin par la ligne crénelée des remparts.

Dans cette belle plaine, les piquiers et les mousquetaires s'exerçaient par compagnies. Les bas-officiers criaient et distribuaient des coups de canne. Une équipe brouettait du sable et transportait des gabions avec un zèle de fourmis déménageant leurs larves et leur butin. Lance ne put réprimer une grimace en passant près du

piquet des hommes punis. Un de ces misérables était attaché, par les poignets, à un poteau et ses pieds nus saignaient au contact d'une planche hérissée de chevilles pointues. Deux autres, posés sur un grand cheval de bois, au dos taillé en arête, avec un boulet de cinq livres à chaque jambe, faisaient des grimaces de damnés.

Le caporal découvrit le capitaine Ben Dewitte au milieu de ses hommes, assis sur un mortier espagnol. Il fumait placidement dans une longue pipe en terre de Gouda.

— Qu'est-ce ? demanda-t-il.

— Deux recrues du colonel Van Hoorn.

Le capitaine, lui aussi, marqua son étonnement :

— Hein ! Habillés de la sorte ?

Ardent salua :

— J'ai mes papiers et une lettre du lieutenant Ludovic Van Hoorn.

— Ah ! parfait.

Le capitaine Dewitte était bel homme et il le savait. Deux yeux bleus, toujours rieurs, une bouche vermeille, éclairaient son visage épanoui.

— Bien, dit-il, après lecture, Je vois ce que c'est. Jeune homme, il faudra y mettre de la bonne volonté. Vous vivrez désormais dans une société un peu mêlée, tâchez d'en sortir par un prompt avancement. Cela dépendra de votre conduite. Vous endosserez l'uniforme. Le port des bottes est interdit. Défense de quitter le quartier avant l'appel du soir. On rentre aux premiers roulements de la retraite. Vous servirez dans ma compagnie. Caporal Luiz, conduisez ces deux mousquetaires chez le fourrier. Qu'il s'occupe de leur équipement et de leur gîte. On mettra le grand à la double ration. Quel homme ! Je ne savais pas qu'il y en eût de ce calibre en France !

— A vos ordres, *Hoofdman*.

— Vous avez servi tous les deux, vous ne serez pas durs à dresser. Il ne s'agira que de vous habituer aux commandements néerlandais. Caporal, pendant que j'y pense, vous apprendrez à vos camarades que le mousquetaire Ardent jouit de ma faveur. Je défends qu'on lui donne des coups de bâton. Il est gentilhomme, on ne peut le corriger qu'à coups de plat de sabre ou d'épée. Le fer étant noble. Quant à l'autre...

— Je n'ai pas de préférence, hasarda l'écuyer timidement.

— Il aura le choix, acheva le capitaine. Ce que j'en dis n'est que pour mettre les choses au point. Vous pouvez aller.

— Le capitaine vous a reçus à merveille, assura le caporal. On voit bien que vous êtes protégés.

A la porte des magasins, le fourrier montra sa face de vieil avare, au premier appel. Le caporal dut parlementer avec lui. Le fourrier ne semblait point disposé à se déssaisir des trésors confiés à sa garde. Mais don Luiz mimait le geste de vider un flacon. Aussitôt le Cerbère s'amadoua.

Il s'effaça pour laisser passer les visiteurs. Ils pénétrèrent dans une casemate. Les murs étaient tapissés de boudriers, avec leurs poires à poudre et étuis à pulvérin. Le caporal en choisit deux qu'il jeta sur les épaules de Lance. Ensuite ils entrèrent dans une deuxième pièce encombrée de corselets et de morions, étincelants et graissés pour défier la rouille. La troisième casemate, plus longue que les précédentes, servait de salle d'armes. Les pertuisanes, les mousquets et les fourches s'y alignaient sur des râteliers de bois.

A mesure que le dos de Lance se courbait sous

la double charge, le fourrier donnait des explications. Le caporal traduisit :

— On peut faire nettoyer tout cela moyennant un léger pourboire à l'homme qui s'en chargera.

— Voici ma bourse, dit Ardent.

— Hola ! protesta Lance. Donnez-moi cela, chevalier. Cela vaut un petit écu, sinon je m'en occuperai. On ne montre pas son or dans la caverne d'Ali-Baba.

— Nous irons ensuite chez la mère Siska, annonça don Luiz. C'est notre cantinière et son mari est le maître tailleur de la compagnie. Siska verse une certaine eau-de-vie de Schiedamme propre à ressusciter un mort. J'allais oublier vos sacs à paille.

— Nos sacs à quoi ?

— Vos lits ! Comptez-vous, par hasard, dormir sur du duvet de cygne ? Vous paierez un soldat de garde, pour remplir et porter les paillasses. Allons chez Siska, le fourrier meurt de soif par rapport à toute cette poussière remuée.

La mère Siska tenait son débit au bastion n° 4 dit le *Taciturne*. Elle était forte comme une jument brabançonne. Ses tresses jaunes, tombant en cadenettes le long de ses joues boucanées, son casque frison, ajoutaient à son aspect belliqueux. De sa vie, Ardent n'avait contemplé une si robuste vivandière. Elle apporta un cruchon de grès, d'où suintait un alcool capiteux.

— Oh ! le joli homme ! s'écria-t-elle en apercevant Ardent. Est-ce un prince déguisé ? Et on envoie ça aux Indes ? Quel dommage !

— La paix, maman, dit le caporal. Ce petit n'est pas du lard pour ton museau. Il est noble comme le prince d'Orange et exempté de la trique. Où est Jean Klaes ? Il faut qu'il habille ces messieurs. Et mieux que les autres, ils paieront.

— Je n'ai rien promis, protesta Lance. Du diable si je lâche un denier.

— Lance, tais-toi, ordonna le chevalier. C'est le caporal Luiz qui commande ici.

— Un instant, dit Siska, et je vous amène mon fainéant d'époux par les oreilles.

Elle revint tout de suite avec une sorte d'avorton qui tremblait de tous ses membres.

— Voilà, s'écria-t-elle. Il ronflait sur son établi. J'ai beau le rosser, cela n'aide à rien. Une tête de chèvre! Prends la commande, clou de mon cercueil, et dépêche-toi!

— Ne le rudoyez pas, conseilla le caporal. Versez-nous plutôt une tournée et donnez-nous un peu de hareng fumé et de fromage d'Edam. Cela entretient la soif. C'est le chevalier français, ici présent, qui régale. Papa Klaes, vous avez bien de quoi habiller ces deux seigneurs?

— Véritablement! j'ai non seulement ce qu'il faut, mais c'est tout ajusté. Rien à couper, rien à découdre. Ne vous étonnez pas de mon langage, chevalier. Mon grand-père se nommait Colas et était natif de Perpignan. Pour l'homme à la forte taille, il me reste l'habit du sergent Sülztz qui a été pendu la semaine dernière. Il lui ira comme un gant, peint sur la main.

— Vous le dites, grommela Lance.

— Pour vous, reprit le tailleur en s'adressant à Ardent, j'ai la défroque de Jomini. Il était svelte, élégant...

— Il était... il n'est donc plus?

— Il s'est fait tuer par Ferro Capo, la fine lame du régiment. Ah! il faudra se méfier de celui-là, Je ne sais s'il en veut à l'habit ou à ceux qui sont dedans, mais la veste m'est déjà revenue trois fois et c'était toujours Capo qui l'avait vidée.

— Vous êtes un plaisant compagnon, vous,

dit le chevalier. Mais endosser la dépouille d'un mort ne me plaît qu'à demi.

— Votre délicatesse est exagérée. Sans morts point d'héritages. Mais vous craignez peut-être... ?

— Quoi ? de tuer votre ami Ferro Capo à son tour ? Allons, ceci me décide.

Le caporal don Luiz s'était si bien démené qu'il put présenter Ardent et Lance, complètement équipés, au capitaine Dewitte, une heure après leur arrivée.

Le capitaine était rentré chez lui, dans le pavillon spacieux, construit à la gorge du fort, qui lui servait de domicile. La porte fut ouverte par un serviteur malais, dont le turban et le *kriss*, passé dans une ceinture multicolore, rappelaient à Ardent le petit page de Roseline Van Hoorn.

— Est-ce le domestique du capitaine ? demanda Ardent à demi-voix.

— Eh non, c'est un serviteur du sultan de Banjou-Birou. Le capitaine et le sultan demeurent ensemble.

A l'aspect des mousquetaires en uniforme, le capitaine Ben Dewitte ne cacha point sa satisfaction.

— Bravo ! dit-il. Si vous continuez de la sorte, nous ferons bon ménage ensemble. Courage, chevalier... Songez que j'ai débuté comme vous et je n'avais que quinze ans. Le canon de mon mousquet dépassait ma tête. Je vous verrai demain à la manœuvre.

— Il ne reste plus, annonça le caporal après l'entrevue, que de vous mener à la chambrée.

Au moment où ils sortirent du pavillon, ils furent presque bousculés par le serviteur malais qui s'élançait au devant d'un cavalier. Celui-ci montait une bête noire caparaçonnée d'or. Il était

vêtu à l'orientale, de tissus légers, et coiffé d'un turban de brocart.

— Le sultan, murmura don Luiz.

Le personnage mit pied à terre et s'approcha. Le même cri échappa simultanément au chevalier et à Lance :

— Saïdha !

Drapé dans sa cape blanche, le sultan passa devant les trois soldats alignés et entra dans le pavillon, sans même leur jeter un regard.

Lance triompha :

— Hier femme, aujourd'hui homme, dites-moi encore que ce n'est pas un démon, incube, succube et vampire ?

— Ce n'est pas elle, murmura Ardent.

— Qu'est-ce que vous racontez ? demanda don Luiz.

— Il nous semble... commença Ardent. Non, attendez. C'est donc là le sultan de Banjou-Birou ?

— Assurément, l'unique rejeton de l'ancien empereur des trois îles : Java, Sumatra et Bornéo; le chef suprême des orangs-laouts, des orangs-benouas et des orangs-malayous.

— Sans compter les orangs-outangs, fit Lance.

— Et que fait-il au fort de Flessingue ? demanda le chevalier.

— Il y séjourne en attendant son départ.

— Est-il prisonnier ?

— Non pas, c'est un allié !

— Alors, il sort parfois ?

— Jamais... Il craint d'être enlevé, assassiné peut-être... Mais vous me donnez soif, avec vos questions. Retournons chez Siska.

A la cantine, devant le cruchon de Schiedamme, don Luiz devint loquace.

— Vous ne connaissez pas les Hollandais,

mousquetaire Ardent. Les Espagnols sont fiers, les Français pleins d'esprit, les Anglais entêtés, mais les Hollandais sont tenaces et patients. Je tiens, je ne lâche pas! Jamais on ne les fera déguerpir de leur conquête. Au début, ils ont eu des ennuis avec les princes indigènes. Alors ils ont pris le plus considérable d'entre eux : un enfant. Ils l'ont expédié à la Haye. Ils l'ont formé, ils l'ont instruit. Ce n'est plus un Javanais, c'est un Européen. Je crois même qu'ils l'ont baptisé. Maintenant, nous allons le mettre sur son trône. Il règnera, sans gouverner, et son prestige nous assurera la fidélité des tribus. Y êtes-vous?

— Presque, mais qui aurait intérêt à tuer le sultan?

— Ou à l'enlever? Jeune homme, dans quelques jours, ce sera votre tour de monter la garde. On vous mettra en sentinelle, là sur le parapet. Alors, vous regarderez la mer et vous verrez, peut-être, des voiles suspectes glisser à l'horizon. Si elles viennent trop près, vous donnerez l'alarme, selon votre consigne, et vous entendrez le canon.

— Quelles sont ces voiles?

— Sait-on? Qui aime la flibuste? Le Portugal, l'Angleterre...? Le comptoir aux épices est convoité par beaucoup de gens.

— Il y a un mystère que je ne m'explique pas, avoua Ardent. Le jour de mon arrivée à Flessingue, j'ai vu, comme je vous vois, une femme qui avait la taille et la figure du Sultan. Je l'ai rencontrée dans une maison de la ville.

— Quel mystère voyez-vous là? C'était donc une Javanaise? A Java, vous verrez mille et mille individus qui ressemblent au sultan Adenda. Une peau jaune, des yeux bridés, un jupon et un *kriss* dans le dos, tous les Malais

sont bâtis sur un seul modèle, coupés sur le même patron. Et je vous défie bien de distinguer les jeunes femmes des jeunes garçons. C'est au point que, dans une noce, on se demande toujours où est le fiancé, où est la fiancée? Vous pensiez donc que le sultan et cette dame, ça ne faisait qu'un?

— Un peu...

— Vous avez bu un coup, avouez-le? Je le répète : jamais le sultan ne sort de l'enceinte de la citadelle.

— Cependant, il était à cheval. D'où venait-il?

— De sa promenade sur les remparts. Ma parole, on croirait que vous doutez encore?

— Nullement! Du reste, j'en aurai le cœur net ce soir.

— Vous allez sortir? Bon, n'oubliez pas la retraite. Mais il faut que je vous conduise à la chambrée d'abord. C'est au bastion n° 2, dit de *Nassau*. Quand vous y serez, n'allez pas vous disputer avec Capo. Il a la main prompte et habile.

— Celui-là, conclut Ardent, il ne perdra rien pour attendre.

V

UN SIGNAL SUR LA MER

Dès qu'il fut libre, Ardent courut à la maison du docteur Cornélius. Il trouva Saïdha dans la bibliothèque où il l'avait aperçue pour la première fois. Elle était seule.

— Voilà mon beau chevalier, dit-elle en allant à la rencontre d'Ardent. Je vous attendais.

— Vous m'attendiez...? demanda-t-il, tout décontenancé. C'est vraiment étrange. Il me semble que je rêve.

— Il est vrai! Vous avez l'air de tomber d'une autre planète? Est-ce ainsi qu'on aborde sa promise, en France? Que vous est-il arrivé? Asseyez-vous ici, près de moi, et donnez-moi vos mains. Ah! c'est bien, la bague y est toujours.

— Ce n'était donc pas un jeu? balbutia Ardent.

— Comment pouviez-vous croire que ce fût un jeu? dit Saïdha, d'un air fâché. Oui, je comprends, vous venez d'un pays où l'amour n'est qu'un badinage.

— L'amour? Vous n'avez pas peur des mots, Saïdha.

— Pourquoi en aurais-je peur? Je suis née dans la forêt, dans la jungle. Là-bas nous appe-

lons les choses par leur nom. Savez-vous comment on se marie à Java? L'homme enlève la fille qui lui plaît, et c'est tout. Lorsqu'il a payé la rançon aux parents, il n'y a plus rien à dire. Mais vous ne pensez peut-être pas que je vous écoutais, l'autre soir? Votre cœur n'était pas d'accord avec vos lèvres?

— Je vous jure, Saïdha...

— Encore un serment? Ils ne vous coûtent rien.

En cette escrime galante, à laquelle Saïdha le provoquait, le pauvre chevalier n'était pas expert, malgré ses allures désinvoltes, volontiers agressives. Au château paternel, il avait appris l'équitation, l'escrime, mieux que pas un, grâce aux soins de Lance. Il avait lu des livres, il avait réfléchi, il s'était instruit en beaucoup de choses, mais il n'avait point vécu. Au vrai, il ignorait la différence qui pouvait exister entre une bergère et une princesse, une fille de sa province ou une dame née dans les continents lointains. Il était fort troublé; et, tout compte fait, Saïdha l'épouvantait un peu, lui Ardent qui n'avait jamais eu peur de rien, ni de personne.

— Peut-être, continua Saïdha, avez-vous déjà rencontré quelqu'un qui l'emporte sur moi par la grâce et la beauté; Roseline Van Hoorn, par exemple?

— Comment savez-vous...?

— Je sais tout ce qui vous est arrivé depuis avant hier. Comment vous êtes entré au fort, ce que vous a dit le capitaine Dewitte. En quel endroit vous serez logé...

— Cela n'est pas possible, à moins que...

— A moins que je ne sois sorcière, comme l'assure l'écuyer Lance. Chevalier, c'est plus simple. Il y a des Malais au fort et dans la ville. Nous ne sommes qu'un seul peuple et nous sa-

vous nous parler à distance, à travers l'espace et les airs, comme les hirondelles et les cigognes. Je suis même prévenue d'un danger qui vous menace.

— Quel danger ?

— Ferro Capo.

— Ne craignez rien de ce côté-là.

— Je ne crains rien. L'œil de chat vous protégera. Je n'en parlais que pour vous montrer combien je pense à vous depuis deux jours, pendant que vous m'oubliez.

— Je vous oublie si peu, Saïdha, que j'ai cru vous voir, il n'y a pas une heure, sous les traits du sultan de Banjou-Birou.

— Adenda ! Vous avez vu Adenda ? s'écria Saïdha. Le sultan... ? Et vous trouvez vraiment qu'il me ressemble ? C'est une erreur commune à tous les gens des pays d'Europe : les Malais n'ont qu'un visage. Si vous aviez l'œil plus exercé — et plus tendre aussi — vous auriez vu que je suis plus blanche qu'Adenda. Que ma figure est plus délicate, plus féminine enfin, que celle de ce beau prince. Nous avons pourtant quelque chose de commun, dans la taille et dans les gestes...

— Vous connaissez donc bien le sultan ?

— Je l'ai rencontré plusieurs fois à la Haye. Ici, je le vois tous les jours, mais de loin, de très loin.

— Comment cela est-il possible ? Il ne quitte jamais le fort.

Saïdha leva le doigt.

— Là-haut, expliqua-t-elle, sur le toit de notre maison, il y a une tourelle d'où l'on aperçoit toute la ville, la rade de Flessingue et la mer. Là, près des nuages et toute seule, je passe les meilleures heures de ma journée. Je contemple les navires qui passent au large et mon rêve

s'accroche à leurs mâts. Il y a dans Flessingue un autre exilé qui, lui aussi, aux mêmes heures que moi, fixe des yeux avides sur l'immense chemin des eaux, par où nous retournerons un jour à Java. Cet exilé, c'est le Sultan. Nous nous ressemblons..., c'est peut-être à force de désirer la même chose? Voulez-vous, Ardent, m'accompagner dans mon belvédère? Je suis certaine, qu'en ce moment, Adenda erre sur le rempart de la citadelle en compagnie de ses deux serviteurs.

— Il rentrait chez lui quand je l'ai croisé sur ma route, dit Ardent.

— De sa promenade à cheval. Mais à présent, il est l'heure de la prière. Venez et vous le verrez.

Ardent suivit Saïdha. Dans la tourelle, ils se heurtèrent au docteur Cornélius qui parut surpris de la rencontre, et même surpris désagréablement. Ils étaient dans une petite pièce octogonale, éclairée de chaque côté par des baies vitrées. Le docteur examinait une sorte de fanal, posé sur un pivot au milieu du refuge aérien. Il bredouillait :

— Je suis monté ici par hasard... Je ne comprends rien à cette mécanique. C'est l'ancien propriétaire de la maison qui l'a fait construire... Je me demande à quelle fin? Que venez-vous faire dans la tour, Saïdha?

— Rien, je voulais amuser mon chevalier. Lui montrer la mer, la ville, le fort à vol d'oiseau. Vous semblez maussade, mon oncle? Vous n'avez même pas complimenté M. Ardent sur son bel uniforme de mousquetaire.

— Je n'aime pas les livrées, grommela Cornélius. Ah! Chevalier, pourquoi avez-vous dédaigné mes avis? Mais pardonnez-moi, j'ai à terminer une besogne très pressée.

Il ajouta quelques mots en langue étrangère, dont Ardent ne put deviner le sens, puis il s'en alla.

Saïdha avait ouvert une des fenêtres de la tourelle.

— Regardez, dit-elle, en prenant le bras du chevalier. N'est-ce pas beau ?

Les derniers rayons du soleil couchant éclairaient un immense paysage. En dessous d'eux : la ville, rose et blanche ; à droite, la mer à perte de vue et le port, avec sa forêt de mâts et de haubans. Dans l'angle, formé par la côte et la rive droite de l'Escaut, le fort de Flessingue ressemblait à une gigantesque étoile de mer, échouée entre les dunes. Son tracé se détachait nettement sur les eaux et la terre, comme un plan en relief dessinant les quatre bastions, reliés au corps de place par des caponnières, les courtines précédées de demi-lunes et le réduit intérieur, suprême refuge de la garnison.

— Voilà le sultan, dit Saïdha. Je savais qu'il errait sur les remparts à cette heure-ci. Il est comme moi. Il aime à voir la grande boule de feu du ciel descendre et se noyer doucement dans les flots. Le reconnaissez-vous ?

— A son costume, oui... Mais je ne distingue pas ses traits.

— Prenez cet objet-là, posé près de la lanterne. C'est une lunette marine, perfectionnée par le docteur Cornélius. Attendez que je la mette au point. Regardez à présent.

— Oui, murmura le chevalier, c'est bien le sultan. Comme c'est étrange, on croirait qu'il est à un pas de nous. Il a vraiment l'air d'être votre frère, presque un sosie...

— Oh ! pas à ce point, protesta Saïdha. Vous n'êtes guère aimable. Pour un amoureux réelle-

ment épris, l'objet de ses désirs est toujours unique et sans pareil.

Ardent serra son bras autour de la taille flexible de Saïdha. Il chercha le fond de ses yeux. Mais les yeux de Saïdha étaient impénétrables. Sa tête s'égara un peu au contact de cette créature féline, souple, fuyante et parfumée comme une rose sauvage.

— Saïdha, dit-il, pourquoi me tenter ainsi ? Si je vous prenais un mot, pourtant ? Si je réclamaï ce que vous semblez m'offrir, me l'accorderiez-vous ?

— Oui, répondit-elle, mais en choisissant mon jour et mon heure. Je n'ai d'autre loi que la mienne. Soyez discret et fidèle, et bientôt vous n'aurez plus rien à désirer de moi.

Ils entendirent la voix de Cornélius qui, du bas de l'escalier, appelait Saïdha.

— Il a besoin de moi, expliqua-t-elle. Nous préparons notre départ. Il faut que je l'aide. Je vous attends demain.

— Vous me renvoyez ?

— Jusqu'à demain, je le répète.

— Avant de partir, je veux un gage, balbutia le chevalier en rougissant. Je vais passer une bien mauvaise nuit au fort.

— Rêvez à moi, dit Saïdha. Rêvez à nous et soyez certain que je vous aimerai toujours autant que vous m'aimerez.

Et très franchement, elle donna ses lèvres.

A l'entrée du fort, Ardent rencontra Lance qui l'attendait.

— Ah ! monsieur, dit l'écuyer, je suis bien aise de vous revoir. J'ai craint que vous n'alliez manquer la retraite. Nous ne sommes pas trop mal installés, dans ce bastion de Nassau. Il y a là une dizaine de bons bougres auxquels j'ai

payé la bienvenue, pour vous faire honneur. J'ai même trinqué avec Ferro Capo.

— Ah! ah! dit le chevalier, est-il si méchant qu'on le raconte?

— Hé! hé! continua Lance, ce n'est pas un mouton. Je l'ai tâté un peu, pour me rendre compte. Vous n'ignorez pas, mon maître, que je sais me servir de mes mains. Je l'ai provoqué à quelques jeux, comme de plier un écu de cinq livres, de déchirer un tarot en paquet, de tendre un mousquet au bout du doigt. Il n'est pas resté en arrière et à chacun de mes tours, il a riposté par quelque chose d'équivalent. On ne le croirait pas en le dévisageant. Il n'a que la peau sur les os. Bref, j'ai pensé qu'il valait mieux l'avoir par la douceur.

— Alors, qu'avez-vous fait? demanda le chevalier en fronçant les sourcils.

— Je l'ai mené à la cantine et je l'ai abreuvé de bière et de liqueurs variées. Ah! le matin, il boit sec. Quand il a eu son plein, il m'a avoué qu'il se montrait plus querelleur qu'il ne l'était dans le fond. Que cette histoire de Jomini et de ses prédécesseurs était née d'une suite de hasards malencontreux. Qu'il ne cherchait noise à personne, pourvu qu'on laissât intacte sa réputation de prévôt, pour l'estoc et la taille, à laquelle il a la faiblesse de tenir. « Quant à votre petit chevalier, a-t-il ajouté, nous serons amis, s'il est sage. »

Ardent devint tout à coup très pâle. Il frappa du pied sur le sol.

— Lance, dit-il, tu es un maître sot. Fais ton service de mousquetaire et ne te mêles plus du mien.

En entrant dans la casemate du bastion de Nassau, Ardent eut un geste de recul. Une bouffée d'air chaud et vicié lui soufflait au visage.

Par terre il y avait quelques grabats, sur lesquels une douzaine de gaillards de mauvaise mine, assis en diverses postures, attendaient l'heure de se coucher. C'était une jolie collection de têtes prédestinées aux fourches patibulaires. Les uns réparaient leurs habits, les autres bavardaient ou jouaient aux dés. L'entrée du chevalier fut saluée par des cris et des réflexions, dont il ne comprit heureusement pas le sens.

Ardent remarqua tout de suite une sorte de grand escogriffe qui, seul dans son coin, fourbisait sa rapière. La lame, la coquille, les quillons tout étincelait. A l'entrée du chevalier, l'homme se leva. Il était d'une maigreur exagérée et tout en jambes, à croire qu'on l'avait pourfendu du bas-ventre jusqu'au menton. Le visage eût été beau, sans la fixité des yeux, trop rapprochés, et un air obstiné, touchant à la bêtise. C'était le redoutable Ferro Capo.

— Oh! oh! dit-il, voici notre petit cadet. Touchez-la, mon fils. Quoi qu'on en dise, Ferro Capo est bon enfant. La veste de Jomini restera sur vos épaules. Touchez-la, nous sommes amis.

Ardent lui tourna le dos.

— Lance, commanda-t-il, tu dormiras entre moi et cette bande de coquins malodorants. Mon mouchoir...

— Quoi? s'écria Capo qui avait seul compris.

— Lance, continua Ardent, en désignant le spadassin d'un geste par-dessus son épaule, cet individu veut nous parler, je crois. Demande-lui ce qu'il désire.

— Songez..., commença Lance.

Mais le chevalier le fit taire avec un éclat de voix terrible. Le pauvre écuyer devinait qu'Ardent agissait de parti-pris. En lui couvait une de ces colères sans frein, auxquelles il s'abandonnait parfois et que nul n'avait jamais pu dompter.

Cependant Ferro Capo, d'abord frappé de stupeur, revint à la charge.

— C'est pour rire, fit-il. Allons, vous êtes brave, tant mieux.

Comme Ardent ne répondit pas davantage à son compliment qu'à son souhait de bienvenue, Capo s'échauffa un peu :

— Tout de même vous pourriez être poli ?

Ardent se retourna et le toisa :

— Ah ça, maître drôle, dit-il, on ne vous a donc jamais roué comme vous le méritez ?

— Voilà qui est fort ! s'exclama le prévot en prenant l'assistance à témoin. Est-ce une provocation, oui ou non ?

— Vous êtes bien vaniteux, railla le chevalier, de vous imaginer que je vous ferai jamais cet honneur. J'ai mes pauvres.

— Tonnerre du diable ! jura Capo, ceci va trop loin. Je... Mais non, j'ai pitié de votre jeunesse, de votre ignorance. Savez-vous seulement tenir un fleuret ? En vous tuant, je me rendais ridicule, moi, l'élève de Pacheco de Narvaez. Apprenez d'abord l'alphabet de l'épée. Tenez, je vous donnerai des leçons. Quand vous serez capable de tirer proprement, de porter *l'arrebatar*, le *medio-tajo*, à l'avant-bras, le *doblando la corjuntura del codo*, le *mandoble*, autrement dit le *stramazone* fouetté des Italiens, quand vous serez habile aux jeux *violenta*, *natural*, de *reduccion*, *extrano* o *accidental*, alors je pourrai peut-être consentir à m'aligner avec un muguet de votre sorte.

— Lance, dit le chevalier en baillant, passe-moi mon épée de parade. Je pensais m'amuser, mais ce ne sera pas gai du tout. Ce n'est qu'un danseur espagnol. Un de ces faquins qui prétendent avoir inventé l'art d'occire les gens d'après les règles de la géométrie. On n'a qu'à leur donner du fer dans le ventre, entre le premier et le

deuxième point de leur démonstration. En quel endroit, *senor Ferro Cappo della Ganado los grados al perfil*, aurais-je le plaisir de vous montrer à parler français l'épée à la main ?

— Vous osez... ?

— On m'avait parlé d'un ogre, d'un tranchemontagne, d'un fiérabras ? Que vous êtes lent, maître Capo à vous mettre en besogne. Aussi que de mots pour dire et pour placer un bon *temps*, une *flancornade*, ou un *arrêt*.

Toute la chambrée suivait la dispute. Capo avait promis à Lance, moyennant quelques ors, de ménager la susceptibilité du chevalier. Mais reculer encore, c'était renoncer à son prestige, à ses privilèges de tyran d'escouade. Il dit donc, en haussant les épaules :

— Il me met le couteau sur la gorge. Tant pis pour l'enfant. La veste de Jomini retournera chez le tailleur. C'est une fatalité. Puisque vous y tenez, montons au rempart.

— Les remparts, dit Ardent, m'ont déjà porté bonheur une fois.

— Tel y a la vie sauve qui est tué le lendemain.

Lance, désolé, quelques soldats, suivirent les duellistes. Sur la banquette gazonnée, ils choisirent un champ convenable à leur entreprise. Déjà au-dessus d'eux, les étoiles perçaient dans la voûte obscure du ciel. La mer grondait à leurs pieds, en battant de ses vagues soulevées par le reflux la haute contrescarpe du fort. Ardent et Ferro Capo se mirent en garde.

Lance avait deviné juste, en soupçonnant la fureur contenue de son maître. Mais cette fureur n'aveuglait point le chevalier. Au contraire, il se calma dès qu'il vit en face de lui un adversaire, sur lequel il espérait passer son accès. Ardent, dès qu'il eût senti le fer, fut tranquille sur l'issue

de la rencontre. Lance, non moins expert, lui-même se rassura.

Ferro Capo ne valait point sa réputation. Très agile, très fort, peu scrupuleux, son jeu hétéroclite, à la fois violent et maniéré, ne pouvait surprendre que les médiocres ferrailleurs de caserne. C'était un briseur de mains, un tireur à recettes, à malices cousues de fil blanc. Il n'y avait qu'à le laisser venir, en se méfiant toutefois des traîtrises possibles et des coups redoublés ou tirés sur les armes. Ardent prit une garde sévère, la pointe presque horizontale. L'œil en dessous, il guettait Ferro Capo qui, hors de portée, exécutait des passes savantes, voltait, quartait des pieds et changeait ses positions de main avec affectation. Il fanfaronnait :

— Et voici la prime, la seconde et la tierce.

— Et voici la bonne, riposta Ardent en parlant comme une flèche. Trop parler nuit.

Légèrement touché à la poitrine, Capo fit un prodigieux bond en arrière.

— Ah! s'écria-t-il, vous vous fendez à la française. La prochaine fois, je vous cueillerai au passage.

— Essayez, dit Ardent en battant le fer.

Et il se logea. Il chercha à désunir Capo avec des feintes rapides, bien posées. Puis, brusquement, il se fendit à faux, en portant sa jambe gauche en arrière. Ce simulacre de développement trompa son adversaire qui tendit le bras pour arrêter le cavalier d'un coup à la figure. Ardent l'attendait là. Avec le fort de sa lame, il s'empara de la pointe tendue, tourna la main de quarte en seconde et s'allongea derechef sans quitter l'épée ennemie. C'était le classique *liement* ou la *flanconnade*, car la botte arrivait toujours au flanc exécutée dans les règles de l'art.

Cette fois, Capo sentit couler son sang dans ses chausses.

— C'est qu'il va me tuer! hurlait-il en s'entourant de furieux moulinets. Et moi qui le ménageais. Qu'avez-vous là au doigt, chevalier? Votre bague flambe dans la nuit. Est-ce un talisman?

— Ne cherchez pas d'excuses et laissez-vous tuer en brave, railla Ardent.

— Bon, voyons la belle.

Ferro Capo changea de tactique. Il se mit à attaquer frénétiquement, en multipliant les coups droits et les revers. Ardent rompait en mesure et toujours ramenait son fer en dehors. Il goguenardait :

— Votre méthode, Senor Capo, date du temps du Roi Henri. Vous êtes un siècle en retard. Hé! là! ne vous découvrez pas ainsi. Sur un coup de taille, j'ai le temps de vous porter trois estocades. La pointe en ligne, pardi!

— La voici! triompha Capo en se jetant à corps perdu sur son antagoniste, qu'il croyait transpercer jusqu'à la garde. Mais devant lui, il ne trouva que le vide. Ardent venait de s'esquiver, en pivotant sur le talon droit.

— *L'in-quartata*, annonça-t-il. J'y ai pincé de plus adroits que vous.

Emporté par son élan, Capo était tombé le nez par terre. Il se releva lentement.

— Finissons, proposa Ardent.

Ferro Capo croisa ses bras et secoua la tête.

— Non, dit-il, je suis vaincu et loyalement. Aussi la partie n'est pas égale. Je ne suis pas en colère. Quand je ne suis pas en colère, je n'arrive à rien. Est-ce ma faute, chevalier, si malgré moi, je vous aime et vous admire? J'ai trouvé mon maître et je suis content de l'avoir trouvé. Vous n'penserez ce que vous voudrez. J'ai plus envie

de vous servir que de vous coucher sur le carreau.

— Vous vous obstinez à vouloir me donner des leçons ?

— Non, mais à rapières émoussées, je vous ferais voir tout de même un autre homme.

Ardent s'approcha du prévot et lui serra la main.

— Allons, dit-il, sans rancune. Puisque nous voilà destinés à vivre ensemble, vivons en pairs et compagnons. J'accepte votre alliance.

— Elle a son prix, assura Capo. Je suis homme de ressources et je connais les Indes, où je retourne pour la deuxième fois. Là-bas, si vous daignez m'écouter, je vous éviterai plus d'un désagrément.

— Lance, conclut Ardent, conduis ces Messieurs chez la mère Siska. Qu'ils boivent à ma santé jusqu'à la retraite. Je vous rejoins dans un moment.

Resté seul, Ardent fit quelques pas sur les remparts. Le vent du large caressait son front. La mer grondait dans l'obscurité. Au loin brillaient les lumières de la côte et de la ville.

— Quelle journée, se dit Ardent. Et que seront les jours et les nuits qui vont suivre ?

Il pensa à Roseline Van Hoorn, au capitaine Dewitte, au sultan de Banjou-Birou, à Saïdha.

— Saïdha..., que faisait-elle à cette heure ? Que voulait-elle ? Fallait-il l'aimer ou la fuir ?

Il chercha à découvrir la maison du docteur Cornélius, parmi la masse des bâtisses de Flessingue, noyées dans les ombres de la nuit. En plein jour, il l'eût distinguée aisément, à sa haute tourelle. Le chevalier cherchait encore, quand soudain cette tourelle apparut à ses yeux complètement illuminée. Un feu rouge brûlait derrière ses vitres, avec des lueurs d'incendie. Tout à

coup, le même feu apparut sur la mer et brilla trois fois. Alors la tourelle s'éteignit et tout re-tomba dans les ténèbres. Ardent entendit la voix de Lance qui criait :

— Mon maître, que faites-vous ? On vous attend. La mère Siska veut vous embrasser. Venez vite !

VI

LA NUIT DE GARDE

En attendant mieux, Ardent se résigna vite à n'être qu'un simple mousquetaire au service de la Hollande. Comme il était ponctuel et adroit, ses chefs se montraient satisfaits. A la chambrée, ses compagnons le traitaient avec déférence. Il était d'ailleurs, à son insu, protégé par deux gardes de corps auxquels nul se souciait d'avoir affaire : Lance et Ferro Capo.

Les journées se passaient en exercices sur la plaine, sous l'œil narquois du capitaine Dewitte. Le travail aux tranchées était moins agréable. Ardent y gagna une courbature et des ampoules aux mains.

Ardent profitait des heures de sortie pour visiter Saïdha et le docteur Cornelius. Parfois un espoir encore inavoué l'attirait du côté de la demeure du colonel Van Hoorn.

Il avait remplacé la malencontreuse veste de feu Jomini par une hongrelaine de fantaisie, sortie des mains du premier tailleur de Flessingue. Une plume orange ornait son chapeau. Ses beaux cheveux blonds ajoutaient à sa tenue modeste de fantassin la touche d'or qui y manquait, faute de galons. Le capitaine Dewitte, qui s'y connaissait,

disait que le chevalier était le plus joli soldat du régiment. Dans les marches et les parades, il le plaçait toujours en tête, afin qu'on le pût bien voir, pour faire honneur à la compagnie.

Ardent flânait le long des quais et des rues, le poing sur la hanche, l'épée relevée par derrière et la jambe fine dans ses bas bien tirés. Il fumait la pipe, en bon troupier, parlait haut dans les estaminets et toisait les femmes et les bourgeois, avec la superbe d'un brave.

Il commençait à se familiariser avec le néerlandais. Les commandements, *Voorwaerts! Leg aan, Vuur!* ne l'étonnaient plus. Frappé du don d'Ardent pour les langues, Ferro Capo lui conseilla d'apprendre le malais. Capo le parlait aussi bien que le français et l'espagnol. Ils étudiaient ensemble, après la retraite. Ardent s'aperçut que le prévot était un homme à toutes mains.

Lance et Ferro Capo déploraient que le chevalier continuât de fréquenter Cornelius.

— Bien sûr, ce n'est pas le diable, disait Capo. Mais pour un soldat il y a plus dangereux que Belzébuth. Quand un bourgeois nous fait des amitiés, ce n'est jamais pour rien. Sa nièce est belle? Et comment sa nièce? Si vous aimez les javanaises vous en aurez là-bas autant que vous voudrez. Les femmes et les enfants sont nourris à la caserne. Chaque troupier a son sérail. Allons, chevalier, ne nous quittez pas. Je sais de bons endroits. Si vous êtes d'humeur badine, nous irons chez la marchande de gaufres, Kee. Elle a sept filles en sabots, toujours contentes et le cœur sur la main.

Mais Ardent haussait les épaules et s'esquivait.

En sortant du fort, il ralentissait le pas pour suivre les quais de l'Escaut. Il respirait l'odeur des carènes, enduites de goudron. Les mâts jaillassaient des bassins, comme une forêt de roseaux

géants, autour desquels papillonnait le vol blanc des mouettes. Au-delà de Flessingue, vers Anvers, le fleuve bloqué était désert. Mais devant la ville, flammes au vent, canons braqués, trois navires de guerre attendaient le départ des troupes. Ardent admirait leur forme hardie, les sculptures, les balustrades, les lanternes dorées ornant les hautes poupes et les proues, le faste des voiles, historiées de soleils flamboyants et d'emblèmes héraldiques. Il arrivait à pas lents devant la maison du docteur Cornélius. Il soulevait le marteau de la porte. C'était presque toujours Saïdha qui venait lui ouvrir.

Elle était gracieusement vêtue d'étoffes chatoyantes, d'un ton délicat, rose-saumon, bleu-turquoise, bordées de fourrure ou de duvet de cygne. Elle jouait de la mandore, comme pour montrer la souplesse de ses doigts et la forme parfaite de ses bras. Elle offrait au visiteur des fruits, des gâteaux, du vin blond, pétillant dans un grand verre de Bohême, irisé comme une bulle de savon au soleil. Ardent, parfois, restait debout à la contempler, son chapeau à la main.

Ils formaient un couple plein de contrastes qui eût tenté le pinceau d'un des petits maîtres réputés de Leyde ou d'Amsterdam. Lui, mal à l'aise dans son rôle de galant, à peine sorti des pages. Très beau, avec sa chevelure bouclée, son visage d'enfant gâté et hautain, élégant malgré l'uniforme de drap brun, le col uni et les gros bas rouges. Elle, noire et basanée, rusée jusqu'aux ongles, tenant le front toujours baissé, comme pour mieux dissimuler son sourire et ses yeux espiègles.

A présent, le docteur assistait rarement à leurs entrevues. Son départ prochain servait de prétexte à expliquer ses absences. Il avait cent préparatifs à terminer. Un jour qu'Ardent l'enten-

dait clouer ses caisses, dans une pièce voisine, il dit à Saïdha :

— Vous vous en irez donc avant nous ?

— Sans doute.

— Que deviendrai-je, quand vous ne serez plus là.

— Vous me suivrez de près et me retrouverez à Batavia.

— A Batavia ?

— Quelque part dans l'île. Où vous serez, je viendrai.

— Et si je ne vous voyais plus ?

— Quant à cela ne craignez rien.

— Le voyage est long. Nous pouvons faire naufrage, être attaqués. Si l'on me tuait ?

— Contre le trépas, point de remède !

— Ah ! vous raillez toujours, Saïdha. Ou plutôt, on ne sait jamais quand vous raillez, quand vous êtes sincère ? Vous m'aviez pourtant promis...

— Promis ?

— Ce qu'on promet sans le dire...

Saïdha resta un moment pensive. Ardent lui avait pris la main. Elle appuya sa tête contre l'épaule du jeune homme.

— Venez demain, murmura-t-elle. Venez de bonne heure. Je serai seule, toute seule à la maison.

— Cruelle ! s'écria le chevalier, demain, pourquoi demain ? Demain je ne suis pas libre. Demain je monte ma première garde. Vous le saviez peut-être ?

— Quel enfantillage, protesta Saïdha. Comment l'aurais-je sù ? Où êtes-vous de garde ?

— Mais au fort.

— J'entends, mais en quel endroit ?

— Là où l'on me mettra.

— Il est facile de choisir son poste. Arrangez-

vous pour être en sentinelle au bastion de Nassau et je vous ferai une surprise.

— Je ne comprends vraiment pas, balbutia le chevalier.

— Parce que vous êtes encore novice, mon beau chevalier, et en amour et dans le métier des armes. N'est-il pas naturel que l'amie du soldat — à Java on dit : la femme — l'accompagne partout et monte la garde avec lui ?

— Vous viendriez me voir ?

— Pourquoi pas ?

— Je n'ose vous croire.

— Arrangez-vous pour être en sentinelle sur le bastion, entre minuit et deux heures du matin. Une barque me conduira auprès de vous, même si la mer était démontée. Alors vous ne douterez plus, j'espère ? Je vous apporterai des dragées et des liqueurs. En face de la mer et sous les étoiles, notre nuit sera belle !

— C'est une vraie folie. Comment gagnerez-vous la crête du mur de l'enceinte ?

— En grim pant comme un écureuil sur une échelle de corde. Je vous ai dit que je choisirais mon heure. Si cela vous étonne ou vous effraye, renoncez à m'aimer. Qui me veut, doit me prendre comme je suis.

Ardent n'avait appris à connaître les femmes que dans les vieux romans de chevalerie et les contes espagnols. Il lui parut naturel que son aventure s'agrémentât d'une pointe de mystère et d'un léger goût d'intrigue. Rendez-vous furtifs au milieu de la nuit, en des lieux solitaires, belles masquées, enlèvements, coups de dague et d'épée, n'était-ce point là le jeu habituel ? Il promit à Saïdha tout ce qu'elle désirait.

Le jour suivant, il assista à la parade de garde avec sa compagnie. Vingt hommes, deux caporaux et un sergent, composaient le poste. Le

caporal don Luiz partagea la troupe en cinq escouades, pour fournir les sentinelles des quatre bastions et l'homme placé devant les armes. Ardent obtint facilement d'être désigné pour le bastion de Nassau. Lance et Ferro Capo faisant partie de sa section, il s'entendit avec eux pour faire tomber son tour de faction à l'heure convenue. Cependant don Luiz s'étonna :

— Comment vous voulez veiller au bastion de Nassau ? En général, les jeunes soldats préfèrent être devant les armes, près du poste. Il est vrai que vous n'avez pas froid aux yeux.

— Je regarderai la mer, dit Ardent. Cela me distraira.

L'ameublement du corps de garde était sommaire, quelques bancs et un râtelier pour les mousquets. Les hommes au repos se mirent à leur aise et sortirent leurs cornets à dés. Ardent ouvrit un livre, que lui avait prêté Cornélius. C'était la conquête du Mexique racontée par un des compagnons de Pizarre.

Le premier tour du chevalier vint à six heures. Seul sur le rempart, tantôt allant, venant, tantôt immobile appuyé sur son mousquet, il ne s'ennuya pas une minute. Il vit le soleil se noyer dans la mer, à peine ridée par la brise. Les mouettes, aux ailes crochues, peuplaient le ciel de grappins volants.

Vers la ville, une immense paix descendait sur les toits avec les premières ombres du crépuscule. Plus loin encore, tout semblait dormir déjà : les champs déserts, les voiles carguées des barques paresseuses, les ailes des moulins à vent.

Ardent chercha des yeux la maison de Saïdha. La tourelle dominait les pignons environnants, mais personne ne s'y montrait.

Il fut distrait par l'arrivée du sultan de

Banjou-Birou accomplissant sa promenade quotidienne.

Le prince marchait lentement suivi de ses deux serviteurs malais. Cette fois, Ardent eut le loisir de bien l'examiner. Saïdha avait raison. Les traits du sultan étaient plus marqués, son type plus accentué. Néanmoins la ressemblance restait troublante. Mais ce qui différait complètement, c'était l'expression des deux visages. Celui de Saïdha, toujours mutin, souriant. Celui d'Adenda voilé par une âpre tristesse. Le regard du prince exilé, que surprit Ardent, révélait une âme inconsolable.

Le sultan répondit au salut de la sentinelle. Il s'arrêta et joignit les mains, les yeux levés vers le ciel infiniment pur. C'était comme un écran de soie pâlie, d'un vert tendre, avec des traînées de pourpre et d'or, sur lequel l'envol des oiseaux de mer dessinait des lettres fantastiques.

Adenda resta en place aussi longtemps que dura l'agonie du soleil. Quand il n'y eut plus, au-dessus des eaux, que la trace des derniers rayons, couleur de sang, alors il détourna la tête et il s'éloigna. Au grand étonnement du chevalier, il murmura en latin :

— *Quod scripsi, scripsi.*

Les deux Malais, derrière leur maître, reprirent leur marche. L'un était insignifiant. Mais l'autre, coiffé d'un turban noir, armé d'un kriss à poignée d'argent, avait l'aspect sinistre. De sa vie, Ardent n'avait rencontré un masque plus odieux, plus repoussant : un tel mélange de cruauté et de ruse. Il eut un geste de recul, lorsqu'il sentit l'œil du monstre s'attacher à lui, avec une persistance singulière.

Quand on vint le relever, Ardent s'étonna que le temps eut passé si vite. Au corps de garde, Ferro Capo l'engagea à dormir pendant une cou-

ple d'heures, en attendant la pose prochaine. Lance jeta un manteau sur le lit de camp.

Ardent était assoupi lorsqu'on le réveilla pour la faction de minuit. Tout de suite, il pensa à Saïdha et il sentit battre son cœur. Les hommes se mettaient en rang. Le bas-officier, aidé du caporal Luiz, inspectait les mousquets et les poires à poudre. Luiz élevait son falot à hauteur des crosses.

— La nuit, recommanda le sergent, on tient la mèche allumée et la balle en bouche. Caporal Luiz, n'oubliez pas de donner exactement la consigne et le mot d'ordre. Rappelez aux mousquetaires que l'abandon de poste est puni de mort.

— En avant! commanda Luiz.

Ils firent le tour des remparts pour relever les cinq postes. La nuit était chaude, mais obscure malgré le ciel splendidement étoilé. Les hommes trébuchaient sur le chemin étroit, bordé de murs perpendiculaires, coupés de rampes et de traverses. Au bastion de Nassau, don Luiz refit les recommandations d'usage à haute voix:

— Ne laisser approcher personne. Arrêter les rondes et les patrouilles au cri de *Wiedaar*. Le mot : *Frise* et *Marken*. Signaler les incendies et les vaisseaux suspects, qui pourraient croiser au large. L'abandon de poste est puni de mort...

Cette insistance surprit désagréablement le chevalier. Il se rendait compte qu'il allait s'exposer à un danger réel pour satisfaire à un caprice de Saïdha, peut-être un enfantillage. Quelle idée pouvait-elle se faire des devoirs militaires?

Mais son caractère insouciant reprit le dessus dès qu'il se trouva de nouveau seul, loin de toute surveillance. Le temps était doux, l'air parfumé par les odeurs fraîches du gazon, des arbres en-

dormis et de la mer enveloppée de ténèbres.

— Et puis, d'ailleurs, pensa Ardent, elle ne viendra pas.

Il s'appuya sur son mousquet, comme un pâtre sur sa houlette, et il contempla les lumières sans nombre de la nuit. A part le bercement sonore des flots invisibles, pas un bruit ne parvenait à ses oreilles.

— Elle ne viendra pas, répétait-il. Et, cette fois, avec dépit.

Soudain, il eut la sensation que sa solitude cessait. Une masse sombre fendait l'onde, en dessous de lui. Il s'approcha du parapet. Une voix bien connue disait son nom.

— Ardent, est-ce toi ?

Il répondit doucement, couché sur le ventre :

— Oui, Saïdha, prends garde !

Elle était accompagnée et il crut voir luire des armes. Mais il n'y prit point garde sur le moment. Saïdha parlait :

— Attention, on te jette une pierre avec une ficelle, prends et tire.

Au bout de la ficelle, il y avait une échelle de corde. Ardent chercha où l'attacher. Il choisit l'affût d'un canon placé dans l'angle intérieur de l'épaulement.

— C'est fait, annonça-t-il.

Saïdha franchit l'obstacle sans difficulté. Elle était si légère que l'échelle se tendit à peine sous son poids. Il la reçut dans ses bras.

Il était si ému qu'il pouvait à peine parler. Saïdha regardait autour d'elle.

— Où nous cacher ?

— Ici, à l'ombre de ce fidèle gardien de bronze. Son affût est un siège un peu dur, mais c'est un siège.

Il étendit sur elle son manteau de soldat. Tout de suite, elle l'embrassa. Il n'eut plus aucun

remords de la consigne violée. Pourtant il s'inquiéta.

— Comment retourneras-tu, mon aimée ?

— Le canot est près de nous, la pointe sur le sable. La marée est basse.

— Une ronde est possible.

— On l'entend venir. Tu reprends ton poste. Je me cache ici.

— Quels sont ces gens qui t'accompagnent ?

— Des gens bien payés. Vas-tu passer le temps à me questionner ?

— Saïdha !

— J'ai pensé à tout, murmura-t-elle. Ce petit flacon contient une précieuse liqueur. Bois-en quelques gouttes et tu sentiras naître en toi une merveilleuse énergie. Tout te paraîtra clair et beau.

Ardent, par forfanterie, voulut vider le flacon tout entier. Elle eut un geste d'effroi.

— Non, non, quelques gouttes, ai-je dit. C'est assez.

Elle l'attira sur sa poitrine et le berça doucement. Il entendit le battement tranquille de son cœur. Deux mains fraîches caressaient son front. Un parfum de fleurs inconnues le grisait. Soudain il eut la sensation qu'il s'endormait. Il voulut se dégager pour respirer l'air froid du large et pour lutter contre la mortelle torpeur qui l'accablait. Mais les mains étaient devenues de plomb. Elles pesaient lourdement sur son crâne, le comprimaient, comme dans un instrument de torture. Il fit un effort désespéré pour se lever. Pas un de ses muscles, de ses nerfs ne voulurent obéir. Il pensait encore, mais sa chair était morte. Que lui arrivait-il ? C'était un cauchemar. Il n'y avait plus de Saïdha. Il était au pouvoir du magicien Cornélius. L'homme noir, avec son nez en bec de hibou, ses grosses

lunettes, sa barbiche pointue, lui enfonçait ses ongles dans la poitrine. Le singe Lombok dansait la sarabande. Dix singes, vingt singes, cent, mille orangs-outangs! Puis il revit la barque amarrée au pied des remparts. Comme le cheval de Troie, ses flancs cachaient une armée...

Quand il se réveilla, Ardent se trouvait dans une sorte de cave éclairée par un étroite meurtrière. Il était couché sur de la paille. Voulant se mettre debout, il constata qu'il avait les fers aux pieds.

Il eut quelque peine à rassembler ses souvenirs. « Que m'est-il arrivé? » se demandait-il. Puis, soudain, il comprit :

— On m'a trouvé endormi à mon poste, je suis perdu!

Il passa plusieurs heures dans l'attente avant de recevoir la visite de son geôlier. Celui-ci apparut sous les traits du caporal Luiz. Le caporal posa à terre la lanterne qu'il portait et il vint s'asseoir près du captif.

— Eh bien! dit-il, nous voilà jolis! Ce n'est pas ce que j'espérais lorsque je vous habillais le jour de votre entrée au régiment.

— Pourquoi m'a-t-on mis ici? demanda Ardent.

— Pourquoi? Mais vous étiez donc ivre-mort? Je vous avais pourtant bien transmis la consigne et on vous a trouvé ronflant, le nez sur votre mousquet. J'ai essayé de vous réveiller. Si j'avais réussi à vous réveiller, peut-être aurais-je pu

cachez la chose. Mais bernique, rien, pas même à coups de pied. Alors il a bien fallu vous ramener au poste, tel que vous étiez. Le sergent a fait son rapport.

— D'où il résulte ?

— Que vous serez passé aux piques, ce qui n'est pas drôle.

— Assurément... Mais si je m'étais endormi malgré moi ? On ne m'exécutera pas sans me juger ?

— Soyez sans crainte, vous serez condamné régulièrement par le conseil de guerre. Peut-être que...

— Peut-être quoi ?

— Peut-être qu'en d'autres circonstances le conseil eût été indulgent. Mais votre négligence a eu des suites. Des inconnus se sont introduits dans le fort. Ils ont failli enlever le sultan. Un de ses serviteurs a été poignardé.

— Que dites-vous ? s'écria le chevalier qui sentit son front se mouiller de sueur. Ah ! quelle trahison !

— Une trahison ?

— Non, rien, rien, caporal Luiz. Vous avez raison. Il ne me reste plus que de dire adieu à la vie.

— Tout de même... J'en ai vu revenir de plus loin. En attendant, il ne faut pas désespérer. C'est moi qui vous garde. Tout ce que je puis faire pour vous, sans manquer à mes devoirs, je le ferai. Voulez-vous du tabac ? A manger, à boire ? La mère Siska emplît sa cantine de gémissements sur votre triste sort et rosse son frêle époux plus que jamais. Elle prétend que c'est lui qui vous a voué au malheur, en vous donnant la veste fatale de feu Jomini.

— Jomini ?... A propos, où sont Ferro Capo et Lance ?

— Ils sont au cachot, comme vous, pour s'être vantés à haute voix de vous délivrer dans deux jours. C'est d'une déplorable niaiserie. S'ils avaient été prudents et discrets, une évasion eut été possible. Des chaînes, une grille, ça se lime et la frontière n'est pas loin. J'y avais pensé pour mon compte. Après tout, je pourrais servir dans un des régiments de votre père. Mais alors, nous devons abandonner ces deux vantards dans leur prison. Ils paieront pour nous...

— Dans ce cas, n'en parlons plus.

— Est-ce décidé? Eux, ils ne seraient que pendus. C'est tout de même moins dur.

— C'est décidé, don Luiz. Je vous remercie.

Resté seul, Ardent s'abandonna à des réflexions amères. Bien plus que l'idée de la mort, la misérable position dans laquelle il se trouvait lui soulevait le cœur. Il avait honte d'être enchaîné comme une bête malfaisante. On le traitait comme un larron, un fou furieux, un esclave, pourquoi? « Il n'est pas possible, pensa-t-il, qu'il n'y ait pas de ma faute. J'ai quelque défaut dans le caractère qui me rend impropre à vivre au milieu de mes semblables. Partout je gêne et l'on me sacrifie. Mais est-ce donc un si grand crime de dire tout haut ce que l'on pense? D'être vrai, sincère et de ne pas croire aux mensonges d'autrui? Ce qui me manque, ce ne sont point des vertus, mais quelques bons vices, l'hypocrisie, la dissimulation, l'avarice, la lâcheté physique et morale sans lesquels il n'y a point de réussite possible. Mais s'il faut dans la vie jouer un personnage que je ne suis pas, j'aime autant en sortir. »

Durant ces nuits de captivité, Ardent cherchait à deviner quel rôle avait joué Saïdha dans l'intrigue dont il était victime. Était-elle complice des meurtriers? Ou avait-elle été surprise elle-

même? Pourquoi aurait-elle voulu perdre son amant, après la preuve d'amour qu'elle lui avait donnée?

A présent, son humble existence de mousquetaire, celle qu'il menait avant sa captivité, lui parut pleine de délices. Dans sa cellule, il entendait chanter les fifres et rouler les tambours. Ah! qu'il aurait voulu être à l'exercice ou à la corvée des gabions, sous l'œil du capitaine Dewitte, assis, avec sa grande pipe, sur son mortier espagnol.

A part le caporal Luiz, Ardent ne voyait personne.

— Gardez-vous aussi Lance et Capo? lui demanda-t-il.

— Hélas! oui. Lance fait pitié. Il pleure encore plus fort que Siska.

— Ordonnez-leur, si vous voulez bien, don Luiz de ne pas parler de moi si on les interroge. Ils ne savent rien. Je n'ai pas d'amis à Flessingue. Insistez surtout auprès de Lance. Il ne faut pas que leur sottise me perde davantage.

— Suffit, accorda don Luiz.

Ardent comparut devant le conseil de guerre à la fin de la semaine. A part Ludovic Van Hoorn, qui paraissait fort affligé, Ardent ne trouva aucun visage ami parmi ses juges. Il y avait là un greffier, deux capitaines d'un autre bataillon et un major d'artillerie, lequel présidait.

Ardent se sentit rougir sous le regard dédaigneux de l'officier supérieur. Sa tenue débraillée, ses bras tombants, ses cheveux en désordre, ses vêtements salis par huit jours de cachot, lui donnaient l'aspect d'une vile créature, d'un gibier déjà accommodé à la sauce du gibet.

Le major, avec un fort accent tudesque — c'était un Saxon — commença l'interrogatoire.

par les questions usuelles relatives à l'identité et l'âge du prévenu. Ensuite il aborda le délit :

— On vous a trouvé endormi à votre poste, au bastion de Nassau. Pouvez-vous justifier votre conduite ?

— Non, répondit Ardent. Je voulais exécuter fidèlement ma consigne. J'ai été surpris par le sommeil d'une façon inexplicable.

— Étiez-vous ivre ?

— Non, absolument pas.

— Aviez-vous déjà été sujet à de semblables malaises ?

— Jamais ! Au contraire, je dors peu et légèrement.

— Combien de temps croyez-vous être resté éveillé à votre poste ?

— J'ai pris la garde à minuit. A une heure, je veillais encore.

— Comment le savez-vous ?

— J'ai entendu sonner le beffroi.

— N'avez-vous rien remarqué de suspect pendant le temps que vous veilliez ? S'est-on approché de vous ? Vous a-t-on parlé ?...

Ici, Ardent sentit qu'il ne pouvait dire la vérité. La vérité le perdait sans remède. De l'histoire embrouillée de ses rencontres avec le docteur Cornelius et Saïdha, le conseil aurait tiré la certitude d'une complicité. Sans s'attarder à l'excuse d'une aventure galante, il n'y verrait qu'un aveu enveloppé, par le prévenu, de circonstances atténuantes ; l'aveu maladroit et restrictif de tous les coupables qui cherchent à égarer la justice.

— Répondez, répéta le major.

Ardent redressa la tête et trancha d'une voix nette :

— Je n'ai rien vu, je n'ai rien entendu.

Le major fronça les sourcils. Il regarda Ludovic

Van Hoorn comme pour le prendre à témoin :

— En tenant compte, dit-il en appuyant sur les mots, de votre extrême jeunesse, du peu de temps que vous êtes au service, du nom que vous portez et de celui de votre famille, nous aurions pu adoucir la rigueur des lois militaires en votre faveur. Bien que nous eussions donné là un exemple fâcheux. Mais cela n'était possible que devant un simple cas d'indiscipline n'ayant aucune suite ni aucun retentissement. Pendant que vous dormiez, un attentat a été commis à l'intérieur du fort sur la personne du sultan de Banjou-Birou.

— C'est une circonstance malheureuse pour moi.

— Oui, car tout vous accuse de complicité et de trahison.

Ardent se cabra :

— La Ferté-Senneterre ne trahit pas! s'écria-t-il. Je ne défends pas ma vie. Je l'ai perdue. Prenez-la, c'est justice; mais laissez-moi mon honneur.

— Nous le voudrions. Mais comment expliquez-vous votre insistance à vouloir monter la garde au bastion de Nassau? Et pourquoi avez-vous demandé à prendre le poste à minuit?

— Sans aucune raison sérieuse. L'endroit et l'heure me plaisaient.

— Cela nous permet de tout supposer.

Ludovic Van Hoorn intervint :

— Le mousquetaire Ardent s'est présenté à mon père le lendemain de son arrivée à Flessingue. Il n'a pas séjourné assez longtemps en ville pour y nouer des relations.

— Nous pouvons tout supposer, répéta le major. Vous êtes jeune, lieutenant Ludovic, donc facile à tromper. Rien ne m'assure que j'ai devant moi le véritable chevalier de Senneterre.

D'où vient-il ? Que signifie cet empressement à s'engager dans nos troupes.

— Le colonel Van Hoorn, dit Ludovic, m'a chargé de vous montrer cette lettre du baron de Sirot, maistre de camp dans l'armée française et son ami. Cette lettre explique la démarche du chevalier et, en même temps, la façon dont elle a été accueillie par mon père. Je m'étendrai davantage là-dessus tout à l'heure.

— Qu'on fasse venir les témoins, ordonna le major.

On introduisit Lance entre deux piquiers. Il avait les fers aux mains et une barbe de huit jours. Le major lui demanda :

— Votre nom ?

— Gaspard Piédeloup dit Lance, ci-devant écuyer du marquis de la Ferté-Senneterre, ancien maître à la compagnie royale des gendarmes d'élite.

— Vous connaissez le chevalier ?

— Si je ne le connaissais pas, je vous demanderais pourquoi je suis ici. J'ai élevé cet enfant. Je l'ai nourri de mon lait. Je veux dire du lait de ma femme. C'est chose indigne que de traiter de la sorte un bon gentilhomme.

— Où étiez-vous avant de venir en Hollande ?

— A l'armée de Picardie, avec Monseigneur le duc d'Enghien. En dernier lieu à Rocroy, où le chevalier a fait merveille.

— D'où venait l'argent que votre maître dépensait sans compter ?

— De la caisse paternelle. Dieu merci, nous ne sommes point des gueux.

— Le prévenu est bien le chevalier de Senneterre ?

— Me soupçonnez-vous de l'avoir changé en nourrice ? Vous êtes plaisant, comme s'il y en avait deux comme lui !

— Sur mon honneur, protesta le lieutenant Ludovic, je me porte garant de l'identité du chevalier.

— Soit, dit le major.

Et s'adressant à Lance :

— Est-ce tout ce que vous savez ?

— Je dois ajouter, prétendit Lance, que le chevalier a toujours souffert d'une certaine maladie dite *dormitatoire* par les hommes de l'art. Ma parole, je puis l'affirmer sous la foi du serment. Il dormait dans son berceau, il s'endormait sur le sein de sa nourrice. En l'espèce, le sein de feu ma femme. Ladite incommodité dormitatoire était pour elle un continuel sujet d'étonnement. Elle nommait le chevalier le Bel Endormi ou le Bel au bois dormant. J'ai vu le chevalier dormir debout. Je l'ai vu dormir à cheval. Peut-être sont-ce les effets de quelque maléfice, enchantement ou autre sorcellerie.

— Messieurs, protesta Ardent, n'écoutez point. Le bon Lance invente ceci dans l'espoir de me sauver.

— Chevalier, s'écria Lance, vous avez toujours dormi sans le savoir. Nous vous cachions cette circonstance pour ne pas vous affliger. Un illustre médecin nous a prédit qu'un long voyage en mer seul pouvait vous guérir. Voilà pourquoi — et c'est la vraie raison — monsieur votre père et le baron de Sirot sont tombés d'accord pour vous expédier aux Indes, comme un enfant perdu.

— Je vous remercie de votre zèle, dit Ardent. Mais jamais je n'ai souffert d'aucune infirmité. Je l'atteste, bien que je doive avouer que mon sommeil du bastion de Nassau ressemblait plus à un évanouissement qu'à autre chose.

— Pardi! s'écria Lance triomphant.

— Lance est innocent, ajouta le chevalier. Sous quel prétexte veut-on le punir ?

— C'est à nous d'en décider, riposta le major d'une voix sévère.

Il fit appeler Ferro Capo.

— Vous vous êtes vanté, lui dit le président, de délivrer le prisonnier. Pourquoi?

— Je comptais sur mon témoignage. Le chevalier est innocent. Il était souffrant. Je l'ai bien remarqué. Une sorte de langueur irrésistible. C'est une maladie fort répandue dans les plaines de l'Arragon. A l'époque où je servais dans les tercios de Don Estéban de...

— Passez. Vous êtes l'ami du prévenu?

— C'est mon plus cruel ennemi. Il a failli me tuer le jour de son arrivée au bataillon. Mais l'honneur castillan m'interdit d'accabler un adversaire en péril. Le chevalier n'est pas encore accoutumé au climat de la Hollande. Ce climat humide nous assoupit, nous enfants du soleil et des montagnes, Espagnols, Siciliens, Gascons, Français, comme l'hiver engourdit l'ours des Pyrénées...

— Faites sortir ce bavard, trancha le major.

Les témoignages du caporal don Luiz et du sergent de garde n'apportèrent rien à l'accusation ni à la défense. Le conseil de guerre se retira pour délibérer.

Quand les officiers rentrèrent dans la salle où Ardent attendait la sentence, les piquiers présentèrent les armes et les tambours battirent aux champs. Ardent remarqua que le lieutenant Van Hoorn était horriblement pâle.

Bien que la lecture de l'arrêt eût lieu en néerlandais, Ardent comprit qu'il n'avait plus rien à espérer. Le mot *dood* qu'il avait appris à connaître revenait à chaque phrase. D'ailleurs, on n'eut point la cruauté de le laisser languir. Le major saxon traduisit lui-même :

— Le conseil, prononça-t-il, vous acquitte du

chef d'espionnage et d'entente avec l'ennemi, mais il vous condamne à mort pour abandon de poste, sans excuses valables. La sentence sera exécutée demain après la parade de garde.

On ramena Ardent dans son cachot.

— Et voilà, soupira-t-il, en se laissant tomber sur la paille. Je n'aurai pas fait long feu.

Il essaya de dormir.

— Pourvu, pensa-t-il, que je fasse bonne figure demain. Il ne s'agit plus que de mourir avec élégance. Après tout, cela me semble moins difficile que je ne l'eusse pensé.

Tout de même, il se demanda ensuite s'il fallait se résigner si vite ? Il se leva pour examiner la porte, les verrous, la meurtrière qui éclairait sa cellule. Il imagina dix moyens d'évasion, aussi impraticables les uns que les autres.

Le caporal don Luiz lui apporta son dernier repas.

— Chevalier, dit-il, je n'ai plus qu'à vous souhaiter bon courage. On demande si vous désirez le secours du ministre ?

— Du ministre ? De quel ministre ?

— D'un *padre* ! Vous savez bien que les Hollandais sont tous hérétiques et suppôts de l'enfer. Ils nomment ministres leurs curés.

— Je n'ai que faire d'un pédant calviniste. Qu'on me laisse mourir en paix.

— Peut-être qu'une prière, même d'un adorateur de la vache à Colas, n'est pas à dédaigner. Chevalier, j'ai l'âme en peine. Ne pouvait-on vous tenir quitte avec une bonne estrapade ?

— Eh... non merci.

— Vous en parlez à votre aise. Je suis commandé pour l'exécution. Croyez-vous que j'aie m'amuser pendant qu'on vous plantera douze piques dans le corps ? Je suis un vieux soldat, c'est entendu, mais je ne suis pas un bourreau.

— Eh bien! mon pauvre don Luiz, vous ferez pour moi ce que vous pourrez.

— Justement. Je dirai à mes gaillards de pointer droit au ventre et de ne pas badiner en route. C'est par le ventre que cela va le plus vite.

— C'est bien ennuyeux. J'eusse mieux aimé être arquebusé. N'y a-t-il aucune possibilité d'arranger cela?

— Aucune! La poudre coûte trop cher et la République est économe. Si vous aviez encore quelque argent dans votre bourse, vous pourriez m'en donner une partie que je distribuerais à mes hommes afin qu'ils exécutent scrupuleusement mes ordres.

— Volontiers, caporal, fouillez ma poche gauche, vous y trouverez le nécessaire.

— Vous avez au doigt une bien belle bague, continua don Luiz. Si elle est en or, elle vaut cinq cents gulden au bas mot. Comptez-vous l'emporter dans la tombe?

— Ma bague?... Non, veuillez la donner à Lance et gardez tout l'argent pour vous. Que deviennent Lance et Ferro Capo?

— Ils s'en tirent avec dix coups de bâton. Ce n'est rien.

— Adieu donc, caporal.

Déjà don Luiz faisait glisser les verrous, lorsque le chevalier l'arrêta.

— Ecoutez, dit-il, il me vient une idée.

— Laquelle? demanda le caporal, frappé par l'espoir qui soudain parut briller dans les yeux du condamné. Quelle idée?

bague m'a été donnée par une femme javanaise.

— Une folie peut-être. Ecoutez, don Luiz : cette

— Par?...

— Non, je ne peux pas dire où ni comment. J'ai échangé cette bague contre la mienne. Or, en me la donnant, cette femme m'a promis que

la bague écarterait de moi toutes les menaces possibles. Que si je me trouvais en un grand danger, il me suffirait de montrer ou d'envoyer cette bague à quelqu'un de sa race pour être secouru aussitôt. Comprenez-vous ?

— Je comprends que vous êtes sauvé.

— Je suis sauvé ?

— C'est une bague à laquelle s'attache la protection des génies et des dieux de Java. Rien d'impossible. Je les connais, les habitants des îles. Leurs magiciens sont cent fois plus forts que les nôtres. Mais où irai-je avec ce joyau rare ? La retraite va sonner.

— Montrez-la au sultan de Banjou-Birou ou à un de ses serviteurs.

— A celui qui reste, l'autre ayant été occis. Sur mon âme, j'y vais de ce pas.

Dès qu'il fut de nouveau seul, Ardent ferma les yeux. Vaincu par les émotions et les fatigues de la journée, il perdait doucement la notion des choses. Il était dans un jardin, assis aux pieds de Saïdha. « Je vous aime, murmura-t-elle. Je vous ai aimé tout de suite en vous voyant. » Il la regarda. Elle était blonde et elle avait des yeux bleus. Ce n'était pas Saïdha : c'était Rose-linde Van Hoorn...

On le secouait rudement. Il fut aveuglé par l'éclat d'une lanterne. Il reconnut l'odeur moisie de la paille, sur laquelle il était étendu, puis le visage chagrin du caporal don Luiz.

— Quoi, déjà ?

— Silence, dit le caporal à voix basse. On finirait par s'étonner de mes allées et venues. Reprenez votre bague. Je l'ai montrée au Malais. Le prince est venu lui-même. Et le prince m'a parlé ainsi : « Dites à celui qui vous envoie qu'il ne mourra point aussi longtemps qu'il aura cette bague au doigt. »

VIII

LA GRACE DE ROSELINDE

La promesse du sultan Adenda était positive. Cependant l'heure s'avancait et Ardent ne voyait point que l'on changeât quoi que ce fût aux dispositions prises pour son supplice. A mesure que le moment approchait, il sentait fuir son suprême espoir : et il se demandait si le caporal Luiz n'était pas venu lui faire un conte, pour soutenir son courage jusqu'à l'instant fatal.

Ardent ne douta plus de sa fin prochaine quand le caporal, escorté de quatre soldats en armes, vint le tirer de sa prison. La petite troupe conduisit Ardent à l'esplanade de la citadelle où toute la garnison était assemblée, comme pour une revue. Ardent reconnut sa compagnie, au centre du régiment, précédée du capitaine Ben Dewitte, avec ses belles moustaches et son baudrier d'or. Les armes étaient dressées et les enseignes flottaient au vent. A l'apparition du condamné, les tambours exécutèrent un roulement funèbre.

Ardent avait les mains liées derrière le dos. Ses cheveux blonds retombaient sur le col déboutonné de sa chemise. A l'aspect de cette belle jeunesse qui allait mourir, quelques spectateurs ne purent s'empêcher de hocher tristement la

tête. Ardent, parmi les officiers rangés devant leurs pelotons, reconnut Ludovic Van Hoorn, à son extrême pâleur. Apercevant Lance et Ferro Capo, attachés au piquet, le dos sanglant de coups, il maudit l'inutile cruauté de ses juges.

Après la lecture de l'arrêt, Ardent fut conduit jusqu'au mur d'escarpe du réduit. Là, on lui entrava les jambes et on lui présenta le bandeau.

— Merci, dit le chevalier fièrement. *Senneterre ne se terre!* Je donnerai moi-même le signal.

Il regarda fixement ses bourreaux. C'étaient dix piquiers, choisis parmi les vétérans. Ils attendaient sans impatience et sans émoi le moment de frapper, appuyés sur leurs grandes hallebardes, dont les fers reluisaient au soleil. Tous avaient le visage impassible et chagrin, sous les rebords de leur morion. Ce serait vite fini! Ardent pensait que son sang allait jaillir sur leurs gros souliers et sur leurs bas jaunes.

Un officier, déjà vieux et d'aspect sévère, s'approcha pour parler au caporal Luiz. Celui-ci fit un pas vers Ardent et lui dit :

— Il faut se décider.

Ardent se rendait compte que déjà il n'appartenait plus à l'espèce humaine. Tous ces gens avaient hâte d'en finir, de jouir du plaisir de la curée. Les piquiers assuraient leur lance dans la main. Autour de lui, Ardent voyait les yeux pâlir, se cerner de noir et devenir féroces. Il ouvrit la bouche. Mais le caporal Luiz, tout à coup se jeta entre lui et les exécuteurs.

Ardent ne comprit le geste de don Luiz qu'en apercevant, dans la foule, le manteau et le turban du sultan de Banjou-Birou. Le sultan parlait au milieu d'un groupe d'officiers supérieurs. Le chevalier n'entendait rien à son discours, car il

s'exprimait en malais. Mais le caporal Luiz, les mains tremblantes, l'œil en feu, traduisait :

— Il réclame votre grâce. Il assure qu'il connaît ses ennemis. Il est absolument certain de votre innocence. Vous avez été victime, comme lui, d'un attentat. Diable! ce gros cochon de Saxon ne veut rien entendre. Celui-là, je lui réserve un chien de ma chienne, là-bas, si nous allons au feu ensemble...

— Qu'on continue, dit Ardent. Veut-on me tuer à petit feu?

— Attendez, le sultan se fâche. Il exige un sursis. Il veut qu'on tienne compte de son témoignage. Il a tout expliqué par écrit au colonel Van Hoorn. Il a raison. On vous a endormi avec quelque drogue javanaise. Ah! chien d'Allemand! Il n'aura pas le dernier mot, je suppose?

— Ne lui donnons pas ce plaisir.

— Le sultan ne le craint pas. Il se réclame de son privilège royal. Dans tous les pays de la terre, quand un condamné, mené au supplice, rencontre le roi, il est grâcié. Eh! eh! on ne l'a jamais vu ainsi. Avec ce petit sultan, nous aurons à compter plus tard. C'est moi qui vous le dis...

Ardent regardait avidement celui qui semblait vouloir l'arracher à la mort, avec tant d'énergie. Était-ce une hallucination, produite par cette cruelle agonie qu'on lui imposait? De nouveau, il crut voir Saïdha! Saïdha avec ses longs yeux bridés, ses cheveux noirs, ses petites mains? Mais non, Adenda avait l'aspect plus sauvage, plus javanais, plus mâle aussi.

Le caporal Luiz lâcha un gros juron.

— Ah! mon pauvre chevalier, rien à faire. Le major veut votre peau.

Pourtant, le signal tardait. Le lieutenant Lodovic et quelques autres officiers s'étaient joints au sultan. Le mot *sursis*, *sursis* fut répété plusieurs

fois. Le major d'artillerie secouait sa grosse tête et résistait à toutes ces objurgations d'un air hargneux. Il baragouinait avec son lourd accent :

— *Le règlement, che tois respecter le règlement. Wir müssen ! Die man ist kapout !*

Le sultan marcha vers le condamné. Il le couvrit de son corps en ouvrant son manteau des deux bras. Ardent vit briller son *kriss*, incrusté de diamants. Dans le vent de l'étoffe agitée, flottait un subtil parfum que le chevalier reconnut avec une émotion étrange.

— Mon dieu, mon dieu, soupira-t-il, prêt à défaillir cette fois, vais-je mourir fou ? Suis-je déjà tué ? Est-ce encore la vie ou est-ce mon rêve qui continue ?

Le major saxon vint se placer lui-même à hauteur des piquiers. Une main sur sa canne, l'autre sur la garde de son épée, il montrait un masque inexorable.

— Eloignez le sultan, ordonna-t-il, et faites votre devoir. Ou je...

Un cri de femme lui coupa la parole :

— Arrêtez ! Arrêtez !

La terre tremblait sous un galop furieux. Le major salua et le sultan s'écarta à pas lents. Alors le chevalier reconnut Roseline Van Hoorn. Elle tirait sur les rênes de son cheval gris, couvert d'écume et qui ployait les jarrets. Des plumes blanches palpaient sur son feutre, dont les larges bords encadraient ses cheveux éclatants et son profil un peu fier, à cause de la courbe hautaine du nez. Elle tendit au Saxon un parchemin scellé de trois cachets.

— Ordre du colonel Van Hoorn, dit-elle. Le mousquetaire Ardent sera reconduit à son quartier et libéré immédiatement. De même ceux qui ont été châtiés avec lui.

Elle resta là jusqu'à ce qu'on eût délivré le

condamné de ses liens. Le sultan, après un moment d'hésitation, avait appelé son serviteur et continué sa route à pas nonchalants, comme s'il ne se souciait plus de ce qui allait suivre. Ludovic s'approcha de sa sœur et lui dit quelques mots à voix basse.

Dès qu'il se sentit libre, Ardent voulut se précipiter aux pieds de celle qui venait de le sauver. Mais Roselinde, soit qu'elle n'eût point compris son geste, soit qu'elle voulût s'y dérober, fit voler sa monture et l'enleva d'un rude coup de cravache. Sans tourner la tête, elle partit comme une flèche vers la sortie du fort. Ludovic reçut le jeune homme dans ses bras. Il était à bout de forces.

Quelques heures plus tard, Ardent, Lance et Ferro Capo se trouvaient réunis au bastion de Nassau et se portaient aussi bien que possible après les épreuves qu'ils venaient de traverser. Lance grognait :

— C'est donc la bague qui nous a sauvés ? Le diable rend d'une main ce qu'il a pris de l'autre. Mais, chevalier, si l'on continue à inscrire vos dettes sur ma peau, je finirai par mourir sous le bâton. Ce pauvre Capo n'a rien gagné à faire notre connaissance.

L'entrée du caporal don Luiz interrompit le discours de l'écuyer.

— Nous ont-ils assez tourmentés ? s'écria-t-il. J'en ferai une maladie. Chevalier Ardent, permettez-moi de vous embrasser.

— Tout compte fait, dit Ardent, c'est à vous, don Luiz, que je dois de respirer encore.

— Vous avez plusieurs sauveteurs. Cela rend la dette de reconnaissance moins lourde à porter. Mais, vous savez, continua le caporal en se gratant derrière l'oreille, j'ai perdu votre bourse dans la bagarre. Je ne pouvais pas reprendre aux

piquiers ce que je leur avais donné. Quant à moi, j'ai dû puiser du courage dans les cruchons de maman Siska. La pauvre vieille pleurait dans mon verre, de sorte que j'ai bu autant de larmes que de genièvre. N'irez-vous pas la voir ? Son frère époux, toujours par rapport à cette veste de Jomini, a les yeux tellement pochés qu'il ne sait plus enchâsser ses aiguilles.

— Pardieu, protesta Lance, je reconnais bien là l'étourderie de mon maître. Distribuer son bien avant d'être sous terre ! Qu'aviez-vous besoin d'arroser le gosier de ces piquiers larrons ? Notre Seigneur, lui-même, sur la croix, ne donna rien à ses bourreaux. Heureusement que le marquis de Senneterre m'a muni d'une petite réserve — oh ! toute petite — laquelle est cousue dans ma ceinture. Attendez que j'en tire une pièce et descendons boire un coup à la cantine. Il faut nous distraire un peu.

— Lance, déclara Ardent, tu es le plus tendre et le plus indulgent des pères nourriciers.

La mère Siska accueillit les trois rescapés et le caporal avec des cris de joie. Ses cadenettes blondes se tordaient comme deux serpents d'or autour de son visage rubicond. L'émotion soulevait sa généreuse poitrine. Elle manqua d'étouffer le chevalier dans ses bras.

— C'est moi qui régale, s'écria-t-elle. Chevalier, si vous aviez péri, je vous suivais dans la tombe.

— Je réclame la grâce de Jan Klaes, dit Ardent. Qu'il vienne vider un pot avec nous.

— Point trop de sensibilité, dit Siska. Mon homme, comme le fer, a besoin d'être martelé net et dru pendant qu'il est chaud. D'ailleurs c'est son naturel : il est plus friand de coups que de baisers.

L'eau-de-vie de Schiedamme eût tôt fait de

mettre la compagnie en bonne humeur. A la fin du deuxième cruchon. Ardent proposa d'aller terminer la soirée en ville.

— Nous souperons, dit-il, dans quelque taverne du port.

— Oui, appuya Ferro Capo. Il y a un endroit fameux pour les anguilles au vert et le *stockvisch* aux oignons.

— Ma réserve est petite, toute petite, dit Lance en tâtant sa ceinture avec inquiétude.

— La paix, la paix, fit Ardent. Du reste, j'ai affaire à Flessingue.

— Je le pense bien, maugréa Lance. Vous voulez retourner chez le sorcier et sa nièce. Chez M^{me} Proserpine, votre femme. Je soupçonne bien que vos désagréments de la semaine sont venus de là. Veuillez cependant considérer, chevalier, que mon dos et celui de maître Ferro Capo saignent encore.

— Il faut que je revoie Saïdha. N'est-ce pas sa bague qui nous a tirés hors de peine ? Il faut rendre à César...

— Et au démon ce qui revient au démon. Si c'est pour rapporter cet anneau maléfique, je suis votre compagnon.

Ils firent comme ils avaient décidé. Mais à la porte du docteur Cornélius, Ardent eût beau frapper, faire du bruit, nul ne vint lui ouvrir. Capo et don Luiz, aux trois quarts ivres, parlaient de prendre la place d'assaut. Quelques voisins, attirés par le bruit, se montrèrent à leur fenêtre.

— Qu'est devenu le docteur Cornélius ? demanda Ardent à la ronde.

— Messieurs, dit un bourgeois qui était descendu dans la rue pour s'entretenir avec les soldats, je crois qu'il vaudrait mieux pour vous de ne pas rester là. Cette maison est mal famée. Les

magistrats parlent de la démolir. Ce Cornélius, que nous soupçonnions depuis longtemps, était un nécromant, un alchimiste, un empoisonneur. Il a disparu, sans laisser de traces, au moment où nous allions instruire son procès; car je suis échevin de Flessingue et je sais ce qui se passe dans nos conseils.

— Mais que sont devenus ceux qui vivaient avec lui ? s'enquit Ardent. Il y avait une jeune fille..., sa nièce ?

L'échevin se mit à rire :

— Sa nièce ! ah ! ah ! Quelque métisse pêchée dans un bouge de Rotterdam. Une fille à matelots, pour blancs, jaunes et noirs. Elle s'est enfuie avec lui, ainsi que la servante. Nous avons visité la maison de fond en comble. Elle ne contenait plus que quelques fioles et cornues brisées. Sur le toit, le docteur avait aménagé une tourelle, pour observer le mouvement et les révolutions des planètes. Dans la cave, nous avons découvert le cadavre d'un grand singe.

— L'orang-outang Lombok ! s'écria Ardent.

— Comment dites-vous ? Lombok ? C'était peut-être bien autre chose qu'un singe. Sachez, jeune mousquetaire, que la plupart des philosophes, devins et astrologues, vivent, comme Socrate, en compagnie d'un démon familier. Nous avons jeté le corps de ce monstre sur un bûcher. J'ai vu la flamme ronger et dévorer le cadavre. Or, au moment où le corps allait être réduit en cendres, il s'est fendu par le milieu, et il en est sorti une sorte de corps jaune qui a été brûlé avec le reste. Vous expliquerez cela comme vous pourrez. Nous sommes bien contents d'avoir purgé notre voisinage de cette engeance...

Ardent remercia le bourgeois complaisant et, suivi de ses trois compagnons, il rentra tout pensif à la citadelle.



IX

LE STYLE DE LANCE

Un mois environ après ces événements, le marquis de Senneterre reçut deux lettres expédiées de Flessingue. L'une était d'Ardent, l'autre de Lance. Le chevalier ne narrait que l'essentiel :

Nous sommes embarqués depuis hier. Nous lèverons l'ancre demain. Notre départ a été longtemps retardé par les vents contraires. Le colonel Van Hoorn m'a laissé espérer de l'avancement dès que nous serons aux îles, où j'aurai l'occasion de me distinguer. En attendant, je ferai le voyage dans l'entrepont, avec le gros de la troupe. Mais le bon Lance m'entoure de soins. Il a été nommé caporal et est actuellement mon supérieur. Je me permets, monsieur, de le recommander à vos bontés, s'il avait le malheur de revenir sans moi. Les vieux soldats, accoutumés à la route, pensent que nous serons à Batavia à la fin de l'hiver. Je vous supplie, monsieur, de croire au respect et à l'entière obéissance de votre fils.

PHILIPPE-ARDENT DE SENNETERRE.

Lance avait le style plus prolixé :

Monsieur le marquis, mon maître et seigneur, je prends la plume à la main pour vous mander de nos bonnes nouvelles, nous sommes, Dieu merci, en bonne santé, bien que dévorés par les rats et les cancrelats, et nous espérons de vous la même chose. Notre vaisseau porte plus de canons que la Bastille de Paris. Demain, nous serons en pleine mer et je déclare nonobstant mon respect, que vous avez commis une grande imprudence et un mortel péché, en exposant le chevalier, votre fils, et moi, Lance, votre serviteur, aux fortunes et périls de l'océan. Depuis notre départ de Rocroy, le chevalier s'est montré un exemple de sagesse et de prudence comme vous le lui aviez bien recommandé. A part un capitaine wallon, fort malhonnête au jeu, que nous avons laissé pour mort à Anvers, nous n'avons eu aucune querelle. Le chevalier s'est un peu fait la main sur un certain Ferro Capo, escrimeur espagnol, mais ce n'était que badinage. Il a également failli passer aux piques, pour avoir déserté son poste, et j'ai été gratifié de dix coups de bâton, par la même occasion : mais cela n'est rien. Je termine, monsieur, en vous souhaitant toutes sortes de prospérités et avec l'espoir que nous continuerons à vous donner pleine et entière satisfaction jusqu'à la fin de nos jours. Je vous salue et vous baise la main. Votre très obéissant et très dévoué serviteur.

GASPARD PIEDELOUP, DIT LANCE,
caporal aux mousquetaires de Van Hoorn.

DEUXIEME PARTIE

I

LE WAETERGEUS

Depuis dix semaines, le *Waetergeus* courait sur la mer toutes voiles déployées. Il avait franchi la ligne et s'approchait du cap de Bonne-Espérance. Plus d'une fois, durant ce long voyage, Ardent avait senti son courage l'abandonner.

L'existence des soldats était pénible. Ils étaient mal logés, mal nourris, accablés de corvées. Pour maintenir la discipline dans la troupe, le colonel Van Hoorn, plusieurs fois par jour, ordonnait des appels et des prises d'armes. Après la retraite, il fallait descendre dans l'entrepont.

Logés à l'étroit dans une cale nauséabonde, les hommes souffraient de mille incommodités. Ils étaient dévorés vivants par les rats et la vermine. A cause de la viande salée, qui constituait la base des rations, quelques cas de scorbut se déclarèrent dès le passage de l'Equateur.

Souvent Ardent enviait le sort des matelots. Eux, tout au moins, étaient dans leur élément. Ils vivaient au grand air, perchés comme des oiseaux dans les vergues et les hunes. Ils traitaient les soldats avec dédain et ne craignaient point de les brimer, quand le vent et le sifflet du quartier-maître leur en laissait le loisir.

Dans son uniforme, usé jusqu'aux coudes, défraîchi, Ardent se sentait déchu, misérable. La fatigue, le mal de mer avaient ravagé ses traits. Il avait honte de se montrer sur le pont et évitait de s'approcher du tillac où logeaient les officiers et les passagers de choix.

Lorsque le temps était doux, ces personnages prenaient le frais sur le balcon du château d'arrière. Le cœur d'Ardent battait quand il apercevait Roseline, étendue sur une chaise longue. Près d'elle, veillaient sa servante et son petit page javanais, qui portait son éventail et un grand parasol.

Rarement, le sultan de Banjou-Birou sortait de sa cabine. Quand il se montrait, il restait d'habitude à l'écart, avec son serviteur malais, lequel toujours attentif, soupçonneux et armé d'un *kriss* passé dans sa ceinture, avait franchement l'allure d'un scélérat.

Ardent se sentait abandonné. Pendant les exercices, Ludovic Van Hoorn passait devant lui sans le voir. Le capitaine Dewitte le traitait comme le dernier des fantassins. Lance était en chemin de faire une plus rapide carrière que lui.

— Si c'est permis, protestait l'honnête serviteur. M'obliger à vous commander. C'est une farce !

— C'est le service, dit Ferro Capo. J'ai vu un fils mettre son père au piquet. Un peu de patience. Le chevalier ne recule que pour mieux sauter.

A hauteur du cap de Bonne-Espérance, la navigation devint difficile. Pendant deux semaines, le *Waetergeus* fut retenu en place par des vents capricieux. La mer était noire et lourde, le ciel sans lumière, voilé de sombres vapeurs. Des feux de Saint-Elme couraient le long des cordages, jusqu'à la pomme des mâts. Les bourrasques retournaient les voiles et faisaient gémir les

agrès. Les matelots, eux-mêmes, devenaient inquiets et moins fanfarons. Ils étaient d'ailleurs exténués. Ardent passa des nuits si épouvantables qu'il regretta presque d'avoir échappé au supplice des piques.

Mais quand le *Waetergeus* eut enfin réussi à doubler le cap, tout changea. La mer devint lisse et la brise moins bourruée. Le vaisseau avait beaucoup souffert. Le gouvernail était sorti de ses égillots et le grand mât avait perdu son perroquet de fougue.

Ardent fut instruit de ces détails par Ferro Capo. Lui, il ignorait tout de la marine. Il apprit avec plaisir que le *Waetergeus* relâcherait probablement à Madagascar, pour faire de l'eau, des vivres et pour réparer ses avaries.

Les choses se passèrent selon les prévisions de Ferro Capo.

Pendant l'escale, les troupes furent consignées à bord. Mais un matin, Ardent reçut l'ordre d'accompagner, avec une dizaine d'hommes, le sultan Adenda à terre où il voulait se donner le plaisir de la chasse.

Le prince escorté de son Malais, qui portait une arquebuse incrusté de nacre et d'argent, pénétra dans une forêt dont les arbres s'étendaient à perte de vue assez loin du rivage. Il s'amusa à tirer des oiseaux, sans se montrer fort adroit ni avide d'inscrire beaucoup de pièces à son tableau.

Ils avançaient toujours et franchirent un pont de lianes, jeté sur un torrent. Dans une clairière, le sultan se retira à l'écart avec son Malais. Ils s'entretinrent longtemps à voix basse. Ardent crut deviner qu'ils n'étaient venus là que pour se parler sans témoins. Il fut bien autrement surpris lorsqu'il vit le Malais tirer son *kriss* et tracer un signe sur l'écorce tendre d'un palmier. Ce

signe il le connaissait. Le même était gravé à l'intérieur de la bague de Saïdha.

— Alerte ! cria le sergent qui commandait l'escorte. Allume-mèche, balle en bouche.

Ardent vit voler des flèches. Elles se plantaient dans le sol, autour de lui. Le sergent tomba à genoux, le visage inondé de sang. Une troupe d'hommes nus, armés de lances et de sagaies, surgissait des broussailles environnantes.

Ardent, d'un coup d'œil, jugea de la situation.

— Formez-vous en pelote, dit-il à ses compagnons. Ne tirez pas tous ensemble. Que le sultan se mette au milieu de nous. Deux hommes pour porter le sergent. Attention. En joue... Feu !

La salve éclata en coup de tonnerre et enveloppa la petite troupe d'un bloc de fumée.

— En retraite sur le pont ! ordonna Ardent. Et rechargez les mousquets.

Ils se dirigèrent vers le torrent au pas de course, poursuivis par les traits barbelés des sauvages. Devant le pont, Ardent s'arrêta encore une fois pour compter son monde. A part le sergent, il n'avait pas un blessé. Près de lui, le sultan tenait son arme apprêtée.

— Seigneur, lui conseilla Ardent, regagnez le navire, la route est libre. N'allez pas vous faire tuer ici.

— Mais vous ? demanda le prince.

— C'est mon métier.

Le sultan toucha sa bague :

— Vous savez bien que je ne veux pas...

Le Malais dit quelques mots et décida le sultan à obéir au chevalier. La troupe des sauvages augmentait. Quelques turbans arabes faisaient tache parmi les têtes ornées de plumes. Des coups de feu se mêlaient au sifflement des javalots et des flèches.

— Connu, grommela un mousquetaire, ce sont

les marchands de chair humaine. Il ne s'agit pas de tomber entre leurs mains.

— Feu ! commanda Ardent.

La salve refroidit l'audace des assaillants.

— Passez le pont un à un, dit le chevalier. Déployez-vous sur l'autre rive, pour tenir ces coquins en respect.

Il resta le dernier. Autour de lui, les flèches tombaient dru. C'était miracle vraiment qu'il n'eût pas été touché encore. « Si, au moins, Lance et Capo étaient avec moi, pensa-t-il. Ils en valent dix. » Il recula sur le pont, en attachant une mèche allumée à sa poire à poudre. Quand les sauvages se ruèrent en avant, pour emporter l'obstacle, il jeta cette sorte de grenade devant lui. L'engin fit plus de bruit que de mal, mais suffit à briser l'attaque. Le chevalier et ses hommes eurent le temps de charger leurs armes.

Alors les marchands d'esclaves changèrent de tactique. Ils se mirent à l'abri et ceux qui étaient armés d'arquebuses ouvrirent un feu d'escarmouche, dirigé sur les défenseurs du pont. En un clin d'œil, trois hommes furent blessés, mais peu grièvement selon toute apparence. Ardent examina la passerelle, cherchant le moyen de l'incendier. Il glissa des bouts de mèche entre les lianes, vida la poire à poudre d'un des blessés et battit le briquet. En ce moment, l'ennemi, qui devinait ses intentions, l'accabla de projectiles. Il eut son chapeau troué et une flèche lui traversa le bras gauche, de part en part. Sans s'étonner, il recula pour se mettre à l'abri de sa mine. La poudre fit long feu et les mèches s'éteignirent sans entamer les lianes, dont le bois fibreux était dur comme le fer.

Soit par lâcheté, soit par erreur, les compagnons d'Ardent l'avaient abandonné et ils fuyaient vers la mer. Les sauvages allaient passer

le torrent. Ardent ne songea pas un instant à leur céder le terrain. Le combat qui se présentait plaisait à son âme intrépide. Les assaillants ne pouvaient tenir sur le pont qu'un à un et leur grand nombre et leurs armes de jet devenaient inutiles. Ardent avait tiré son petit sabre d'infanterie et besognait merveilleusement. Il était couvert de sang, mais ce n'était point du sien. Déjà deux de ses adversaires se tordaient à ses pieds et lui servaient de rempart.

Cependant la partie était trop inégale pour qu'elle pût durer. Couverts de leurs grands boucliers, les guerriers ennemis se dérobaient aux estocades du chevalier en cherchant à l'abattre d'un coup décisif. Une hache, lancée à la volée, lui ouvrit le front. La blessure n'était rien, mais le sang qui s'en échappait coulait dans ses yeux et l'aveuglait presque.

Pourtant il vit un Arabe se glisser derrière les combattants. L'homme tenait un pistolet, qu'il essayait de braquer par-dessus l'épaule de ceux qui le précédaient. Mais la bousculade dérangeait sa main et il semblait décidé à ne tirer qu'à coup sûr.

Ardent voyait la flamme de ses yeux astucieux et son rire cruel grimaçant dans une face barbue. Il avait fort à faire pour écarter le javelot d'un grand drôle tatoué qui le menaçait de tous côtés. En s'escrimant, il ne perdait pas l'Arabe de vue. Celui-ci s'approchait de plus en plus, guettant l'instant favorable. C'est alors que le chevalier accomplit une de ces prouesses foudroyantes, dont il possédait le secret. Il recula, feignit de tomber et d'un revers habile, trancha net le jarret de l'homme qu'il avait devant lui. Puis il se releva et d'un bond fut sur l'Arabe. Celui-ci leva les bras et son visage devint couleur de cendres. Ses compagnons entendirent son cri : « Allah ! Je

vois l'ange de la mort ! » Et son corps décapité roula dans le torrent.

Si le chevalier n'avait pas été épuisé par ses blessures, ce trait d'audace l'eut laissé maître du champ de bataille. Mais il sentait qu'il n'en avait plus que pour quelques instants. Déjà son regard se troublait, son cœur semblait mourir dans sa poitrine. Il se préparait à succomber honorablement, lorsque des cris et un roulement de tambour lui annoncèrent qu'on venait à son aide. Ardent tomba à genoux et ferma les yeux.

Lorsqu'il reprit connaissance, il était couché dans son hamac. Lance et Ferro Capo le veillaient.

— Ce n'est rien, disait Lance. La flèche a traversé le gras de l'épaule. Le chirurgien assure qu'elle n'est pas empoisonnée.

— Pour cela, je suis tranquille, fit Capo. Si elle l'avait été, Ardent serait déjà mort depuis longtemps.

— Chut ! protesta Lance. Jamais il n'a été plus vivant. Eh bien, ils sont étonnés sur le tillac. Tout le navire en parle. Mon chevalier a prouvé, aujourd'hui, qu'il valait à lui seul tout le régiment de Van Hoorn. La parole est au colonel.

Les blessures du chevalier se cicatrisèrent assez rapidement. Mais il resta longtemps dans un état d'extrême faiblesse. Le chirurgien n'y comprenait rien. Il finit par croire que le jeune soldat souffrait du mal du pays. Il en parla, par hasard, à la table des officiers sans s'inquiéter de la sensibilité des dames présentes et parmi lesquelles se trouvait Roseline Van Hoorn.

— Il a donc été blessé plus sérieusement que nous le pensions ? demanda le colonel.

— Pas du tout. Le corps est guéri. C'est le moral qui est atteint. Je ne crois pas qu'il arrive vivant à Batavia. D'ailleurs, depuis huit jours,

deux requins suivent le sillage de notre vaisseau. C'est mauvais signe.

— C'est une superstition de matelots, dit le colonel. Soignez ce jeune homme le mieux que vous pouvez. Il appartient à une des meilleures familles de France et n'est pas destiné à rester dans le rang.

Ardent, en vérité, était à bout d'énergie. Il ne souffrait pas. Il sentait seulement en lui une grande fatigue. Dormir, toujours dormir, ne plus penser à rien. Il lui semblait certain qu'il finirait par s'endormir un soir pour toujours.

En vain Capo et Lance essayaient de le distraire. Il leur disait doucement de le laisser en paix. Ferro Capo s'éloignait en hochant la tête. Lance montait sur le pont, pour cacher son désespoir et même ses larmes.

Il vint un temps de calme plat sous un ciel de plomb. Le *Watergeus* flottait immobile, sur une mer sans rides. Lance entendait les matelots qui parlaient entre eux à voix basse :

— Il y a un mourant à bord. Il nous retient loin du rivage. Le vent ne se lèvera que quand on l'aura jeté dans le fond, avec un boulet de vingt livres aux pieds...

Un matin, pendant qu'il était assis sur l'affût d'un canon. Lance sentit une main se poser légèrement sur son épaule. Il leva les yeux et reconnut, muet de surprise, Roseline Van Hoorn.

— N'êtes-vous pas, demanda-t-elle, l'ancien écuyer du chevalier de Senneterre ?

— Dieu merci, je le suis encore ! s'écria Lance en se levant.

— Est-il toujours malade ?

— Allez, c'est fini, mademoiselle, soupira-t-il. On a poussé les choses trop loin. On peut me casser la tête, me mettre aux fers, cela ne m'em-

pêchera pas de parler. Ce n'est pas ainsi que l'on traite un enfant noble. Votre père...

— Peut-on le voir ? demanda Roseline.

— A cette heure-ci, c'est facile. Les soldats sont à la parade et l'entrepont est désert.

— Guidez-moi.

Lance mena la jeune fille à travers la forêt des haubans et des cordages. Elle descendit intrépidement dans l'écoutille, en s'accrochant aux montants d'une échelle de bois. Elle eut un léger recul en respirant l'odeur malsaine de la cale. Ardent, couché dans son hamac, la vit s'approcher de lui. Il croyait délirer encore.

— Je vous apporte la vie, dit-elle simplement.

Il faisait de vains efforts pour prononcer une parole. Seuls ses grands yeux, brûlés par la fièvre, parlaient pour lui. Il jouissait avidement de sa présence. C'était dans la cale sombre, comme une lumière vivante. Elle répétait de sa voix tranquille :

— Je vous apporte la vie. C'est la deuxième fois. Vous ne tenez donc pas à une vie qui m'appartient ?

— Je pensais que vous ignoriez jusqu'à mon existence !

Son regard rencontra les yeux calmes, honnêtes et droits de Roseline. Et ces yeux uniques, lucides, disaient, sans crainte, sans fausse honte :

— Vous savez bien que non.

— Roseline..., balbutia Ardent.

Elle rougit et mit son doigt devant sa bouche :

— Espérez, je le veux. Et tâchez de reprendre votre service, c'est nécessaire. Adieu. Que votre écuyer me reconduise.

Roseline avait agi avec un instinct très sûr. Ardent souffrait d'une maladie à laquelle il n'y avait d'autre remède qu'une grande joie, une grande préoccupation, voire une grande peine.

La visite inattendue de la jeune fille le laissa fiévreux pendant toute une nuit. Mais au lendemain, il se réveilla dispos.

Il fit une promenade sur le pont. La brise s'était levée, en dépit des prédictions sinistres des matelots, et le *Waetergeus* cinglait vers les îles avec du vent plein ses focs, ses hunes et ses perroquets.

A la fin de la semaine, Ardent, presque guéri, put assister à la prise d'armes de sa compagnie. Le capitaine Ben Dewitte présenta sa troupe au colonel Van Hoorn. Le colonel avait endossé son armure blanche, polie comme un miroir. Il était accompagné de son fils Ludovic et de ses officiers. Il passa devant les files, en regardant les hommes un à un, dans les yeux. Puis il prononça le nom d'Ardent de Senneterre.

Ardent craignit de se livrer trop tôt à un espoir insensé. Les passagers du tillac, groupés au balcon du château, assistaient à la cérémonie. Cependant le colonel leva son bâton et les tambours ouvrirent le ban. Alors, il prononça une harangue en néerlandais. Le chevalier n'y eût jamais rien compris sans le secours de Ferro Capo, placé à côté de lui dans le rang. Capo — dût-il l'avoir percée — ne put tenir sa langue :

— Nom d'une pipe, chevalier, quel bonheur ! Lance en mourra de joie. Vous êtes nommé enseigne.

Ardent doutait encore, quand on le fit sortir du rang. Les officiers lui serraient la main, l'entouraient. Ludovic l'embrassa et lui passa son écharpe.

— Monsieur, lui dit le colonel, vous dînerez ce soir à la table des officiers. Je vous remettrai votre commission d'enseigne. Vous logerez avec votre capitaine. Pour l'instant, il vous reste de verser vos armes et de régler vos affaires avec le

fourrier de la compagnie. Le lieutenant Van Hoorn vous instruira de vos devoirs futurs.

— Mon colonel, commença Ardent...

Mais l'autre, toujours bourru, lui coupa la parole :

— Cela suffit, monsieur. Conformez-vous à mes ordres.

Dans la cale où il descendait pour la dernière fois, Ardent trouva Lance et Ferro Capo qui se donnaient de grands coups de poing dans les côtes. Les deux géants, en gaîté, se bousculaient, se roulaient sur le plancher et soulevaient autour d'eux des nuages de poussière. Le caporal don Luiz applaudissait.

— Etes-vous fous demanda Ardent.

— Enragés ! cria Capo, il faut que je mange quelqu'un.

Il faut qu'il me fasse un peu mal ! dit Lance, ou je trépasse de plaisir. Hein ! qu'en dis-tu ? spadassin, coupe-jarrets, pique-boyaux, traître, voilà mon enfant officier ! Tu entends, officier ? Il va te boucler dans les fers, rien que pour nous amuser un peu.

— Ton enfant ? Il est le mien, protesta Ferro Capo. Tu n'es bon qu'à graisser ses bottes. Moi, j'ai eu l'honneur de croiser le fer avec lui.

— Faisons la paix, accorda Lance, par le bâton qui nous a étrillés, caballero. Il s'agit de vêtir notre enseigne d'une façon adéquate à sa charge. Donne-moi mon sac.

— Hélas ! soupira Ardent, je suis en haillons.

— Mais j'ai prévu la chose, triompha Lance. Je n'ai pas été si fou que de laisser nos plumes et nos dentelles à Flessingue. Du point d'Alençon, monsieur l'enseigne ! Et voici des rubans et vos souliers de maroquin et vos éperons d'argent. Tu es écrasé, don Ferro Capo, sacripant du diable ?

— Je lui ai brodé, en cachette, un baudrier.

— Et moi je n'ai rien ! gémit don Luiz.

— Vous êtes mes bons amis, dit Ardent touché. Je vous remercie. Avant de monter là-haut, allons voir maman Siska dans sa cambuse. Jean Klaes donnera un coup de fer à mes guenilles, miraculeusement sauvées par Lance.

— Oui, approuva celui-ci. Et Siska nous prêtera son peigne et son pot de pommade. Je veux vous coiffer à la comète. Il est temps que nous ayons un enseigne qui fasse honneur à la compagnie.

Une heure après, Ardent montait sur le pont, complètement métamorphosé. Il sortait d'un cauchemar. Il se retrouvait, comme un prisonnier libéré, un esclave délivré de ses chaînes et de sa casaque d'infamie. Un homme, détaché des bancs de la chiourme, après dix ans de galères, ne devait pas respirer plus librement que lui.

Ludovic Van Hoorn le présenta aux officiers du régiment, selon l'usage. Le capitaine Dewitte fut particulièrement aimable. Il aimait les beaux soldats. Il offrit au nouveau promu une dragonne de fils d'or et d'argent entremêlés. Pour la première fois, le colonel se dérida :

— Vous êtes toujours coquet, dit-il d'un air goguenard en inspectant Ardent de la tête aux pieds. Vous allez tourner la tête à toutes ces dames de Java.

— Mon colonel, balbutia Ardent.

Mais c'était chose écrite. Jamais Van Hoorn ne le laisserait achever aucune de ses phrases :

— Allons, allons, coupa-t-il. Puisque vous êtes aussi élégant au feu que dans votre mise, il n'y a rien à redire. J'espère, monsieur le chevalier, que vous serez aussi bon officier que vous avez été vaillant mousquetaire. Voici votre commission.

Dès qu'ils furent seuls, Ardent dit à Ludovic en rougissant :

— Je voudrais saluer et remercier votre sœur.

— Elle sera flattée.

Ils trouvèrent la jeune fille au salon, occupée à broder un coussin. Debout, derrière elle, le sultan Adenda lui donnait des conseils :

— Il faudra essayer le *batik*. Les femmes de Java y sont très expertes. Là-bas, je vous enverrai une de mes servantes, pour vous montrer comment on s'y prend.

Le voisinage du beau prince contrariait Ardent. Il ne savait pas qu'il fût si familier avec Roseline ? Sa joie n'était encore vieille que d'une heure et déjà il s'y mêlait une goutte d'amertume. Le sultan lui jeta un regard profond et parut deviner son inquiétude. Il s'écarta, avec un sourire légèrement railleur et un éclair furtif dans ses longs yeux bridés. Incliné devant Roseline, Ardent murmurait avec émotion :

— Comment vous dire ma reconnaissance ? Chaque fois que je suis condamné, vous m'apportez ma grâce.

Elle le menaça du doigt.

— Il ne faudrait pas en abuser.

Puis, désignant le prince, elle ajouta :

— Et ne pas oublier que nous étions deux à vous défendre. Le sultan de Banjou-Birou a autant de droits sur vous que moi.

II

ROSELINDE ET ADENDA

A la fin du mois de novembre, le *Waetergeus* doubla la Pointe de Java et entra dans le détroit de la Sonde. Vers la tombée du soir, il mouilla à hauteur de l'île déserte de Krakatau.

Quelques officiers étaient descendus à terre, dans l'espoir d'y prendre du gibier. Assis sur le tillac, l'un à côté de l'autre. Roseline et Ardent admiraient le paysage et goûtaient la fraîcheur de la brise, après une journée torride. Non loin d'eux. Adenda, étendu sur un tapis, fumait dans sa houka à bout d'ambre. Le Malais, aux yeux cruels, éloignait les moustiques du front de son maître, à coups d'éventail.

Le volcan de Krakatau surmontait l'île d'un cône régulier. Vers l'ouest, le soleil touchait les flots. La mer s'assombrissait et les montagnes devenaient pourpres. Le ciel, couleur safran d'abord, brusquement décomposa sa lumière et déroula, sur son fond immense, la gamme de toutes les teintes connues depuis l'orangé, le rose-saumon, le rouge vermillon, le violet jusqu'au bleu indigo. Les pics escarpés du Sében et du Poulo-Renjang se dessinaient tout noirs sur l'horizon diapré et parurent suspendus dans les airs. Pour la première fois, Ardent sentit que

tout était changé, et que les vents et le flot l'avaient transporté sur l'autre versant du monde.

Roseline avait quitté ses vêtements habituels pour un *sarrong* de soie chinée. Ses pieds étaient chaussés de babouches. Ardent et Roseline s'abandonnaient aux douceurs de la conversation. Leurs cœurs, encore timides, préféraient la félicité de l'espoir à la certitude d'une affection partagée. Mais leurs lèvres, parfois, trahissaient à l'improviste ces pudeurs du sentiment :

— Oh ! une étoile qui tombe.

— Je fais un vœu...

Ardent s'était penché au-dessus du bastingage du vaisseau. La mer était si calme qu'elle reflétait comme un miroir les sculptures et les lanternes d'or de la poupe. Les voiles pendaient flasques le long des mâts.

— Vous avez là une bague singulière, dit Roseline tout à coup. Montrez-la moi.

Ardent tira l'anneau de son doigt.

— C'est un œil de chat, constata Roseline. On croirait un bijou javanais. D'où le tenez-vous ? Vous l'avez sans doute acheté à un soldat ?

Le sultan venait de se lever et il s'approchait d'eux. Sans la présence d'Adenda, Ardent chargeait sa conscience d'un mensonge. Mais le sultan, affectant de rire, répondit pour lui :

— Cette bague doit être le cadeau d'une dame aux yeux bridés. C'est un talisman. Que le chevalier se garde bien de la perdre.

— Une Javanaise ? demanda Roseline. Comment le chevalier aurait-il pu rencontrer une Javanaise ?

— C'est un mystère, raila le sultan, dont je ne suis pas instruit. Je sais seulement que les anneaux marqués de ce signe s'échangent à Java entre fiancés de haut rang. Le chevalier a peut-être épousé quelque princesse en secret. Qu'il se

méfie ! Les princesses de Java sont plus vindicatives que des panthères.

Ardent était au supplice. Il maudissait le sultan, bien que celui-ci eût l'air de badiner seulement.

Roseline, pensive, tournait la bague entre ses doigts. Elle fixa sur Ardent ses yeux candides :

— Seriez-vous capable de nous tromper ?

— Oh ! ne le croyez pas, Roseline !

— Voilà votre bague. Gardez-la puisque, selon Adenda, elle écarte les dangers de votre chemin. Quand même, j'aurais mieux aimé que vous eussiez les mains nettes.

Elle tendit l'objet et ouvrit les doigts. Le bijou tomba dans la mer.

— Ah ! s'écria-t-elle, c'est malgré moi.

Ardent pâlit. Déjà la bague lui avait montré son pouvoir. Bien qu'il n'eût jamais été superstitieux, il avait foi en elle. Il se souvenait que durant sa maladie, quand ses mains s'amaigrissaient, il avait toujours craint de l'égarer.

Roseline regardait le chevalier, et le visage de Roseline exprimait le mécontentement et la surprise.

— Vous êtes fâché ? dit-elle tout à coup. Adieu...

— Roseline !

Mais elle s'éloigna sans tourner la tête.

Le chevalier lança au sultan un coup d'œil plein de reproches. Adenda se pencha par-dessus bord.

— J'aperçois votre bague d'ici, dit-il, posée sur le fond de la mer. Il faut la repêcher.

Et il appela :

— Malang ! Malang !

Le Malais s'approcha. Le sultan lui donna un ordre. Aussitôt Malang se dépouilla de ses vêtements, ne gardant que sa ceinture, son *langouti*,

dans lequel il glissa son *kriss*. La mer était phosphorescente. L'homme s'y jeta du haut du château et son corps disparut dans les eaux, en laissant derrière lui une traînée lumineuse.

Malang revint à la surface. Il nagea vigoureusement vers la proue du bâtiment. Il l'escalada par le beaupré et regagna le tillac. Il tenait la bague de Saïdha entre ses dents.

— Ne la perdez plus, dit Adenda, en la rendant au chevalier.

— Seigneur, s'écria celui-ci, me direz-vous quel est le mystère qui s'attache à cet objet ?

— Il n'y a aucun mystère. Si je voyageais en France avec un sauf-conduit portant le sceau du roi, ne trouverais-je point aide et protection partout ? Sur cette bague, il y a le signe de l'empereur d'Insulinde.

— Mais savez-vous qui m'a remis cet anneau ?

— Vraiment non...

— J'ai lieu de croire, dit le chevalier en baisant la voix, que celle qui m'a donné cette bague m'a trahi et a failli vous faire assassiner.

Le sultan fronça les sourcils :

— Il était donc vrai, demanda-t-il, que vous aviez noué une intrigue à Flessingue ?

— Oh ! malgré moi, protesta Ardent.

— Ainsi le conseil avait bien jugé ? J'ai donc porté un faux témoignage en proclamant votre innocence ? Nous ferons bien de tenir ceci pour nous et de n'en jamais parler au colonel Van Hoorn.

— Je voudrais me justifier, commença Ardent. Vous pensez bien...

Mais Adenda l'arrêta d'un geste :

— Ce qui est effacé est effacé, dit-il. Bonne nuit, chevalier. Malang, reconduisez-moi.

Ardent resta seul sur le pont. Pas un souffle d'air n'agitait les cocotiers du rivage. Comme

une lampe sacrée, la Croix du Sud veillait dans le ciel sans fond.

Serait-il vrai que nos péchés nous suivent et qu'il faut porter le moindre jusqu'à son dernier jour ? Il regarda la bague et revit le visage sévère et pâle de Roseline :

— J'aurais préféré, avait-elle dit, des mains nettes.

III

LE KRATON

L'arrivée à Batavia arracha le chevalier à ses préoccupations sentimentales.

Le spectacle n'était pas ordinaire. Pendant que le *Waetergeus* mettait en panne et répondait de tous ses canons aux salves d'honneur du fort, la mer se couvrait de chaloupes et de *praos* bondés de Malais.

On débarqua d'abord les troupes, puis le matériel et les passagers. En mettant le pied sur terre, Ardent fut bien surpris de découvrir une ville hollandaise, propre, peinturlurée comme un jouet, découpant ses façades roses, ses toits aigus, ses pignons en escaliers, sur un fond inattendu de banyans et de palmiers verts.

Pendant que les troupes installaient leur camp, le chevalier, suivi de Lance et de Ferro Capo, visita le quartier indigène. Les petites maisons de rotangs étaient entourées de jardins, peuplés d'écureuils voleurs. Des enfants nus, au ventre tendu et reluisant, jouaient sur le pas des portes. Beaucoup de femmes n'avaient d'autre vêtement qu'une étroite jupe rayée et quelques fleurs dans les cheveux. Chez les hommes, le costume se réduisait parfois au simple turban, mais celui-ci toujours brodé d'argent, d'or, ou d'une couleur

magnifique bleu turquoise, rose vif, jaune citron.

— J'ai vu des coquins de cette sorte, assura Lance, sur les tableaux de notre église, à Senne-terre. Ce sont ces païens-là qui ont crucifié notre Seigneur.

Ils pénétrèrent dans une rue tortueuse, pleine d'échopes où des artisans chinois confectionnaient et vendaient mille choses inimaginables. Les explications de Ferro Capo ne suffisaient point pour donner à Ardent et à Lance une idée exacte de tout ce qu'ils voyaient : ces lanternes en forme de poissons, de lézards, de fleurs, ces banderoles écarlates déroulant des inscriptions mystérieuses, ces cerfs-volants planant au-dessus des toits, ces masques grimaçants, ces mouettes apprivoisées, prédisant l'avenir, cet étal de rôtiiseur où grillaient des carcasses de chiens et des chapelets de rats.

Mais une avenue, bordée de figuiers en fleurs, les conduisit au marché. Là encore, Capo dut venir au secours des deux novices.

— Admirez ces seigneurs sous leur parasol à triple étage. Ce sont des Malais ou des Chinois riches ; leur parasol se nomme *payong*. Les pauvres portent les fardeaux. Ces autres, en caleçons rayés avec leur *kriss* et leur éventail de flèches sur le ventre, soyez assurés que ce sont des pirates, venus pour savoir si nous avons débarqué en nombre. Nous aurons affaire à eux, je vous le promets.

— Ils crachent tous du sang, remarqua Lance.

— Non, ils chiquent du betel.

— C'est répugnant ! Quels sont ces grosses bêtes qu'ils tiennent en laisse avec un anneau dans le nez ?

— Des buffles. Il y a aussi des petits chevaux de Timor, très durs à la fatigue. Mais il faut

songer à rentrer au camp. La chaleur va devenir intolérable.

Le régiment de Van Hoorn partit le jour suivant pour aller à Banjou-Birou.

Ardent marchait au centre de la colonne, à hauteur de sa compagnie. Entre les piques, il apercevait le palanquin du sultan et la tente qui sourmontait le char sculpté et doré, le *kabhar*, où se tenait Roseline.

Le soleil fiévreux de Java faisait éclore tant de merveilles sous les pas d'Ardent, qu'il en oubliait les fatigues de la route. Ils traversaient des villages, des *dessas*, enfouis dans les lianes. Devant leur case de bambou, les enfants nus et les filles aux cheveux bleus se prosternaient, le front dans la poussière. Et puis des forêts. Des forêts chaudes, obscures, étouffantes, avec des fleurs et des poisons, des perruches, des faisans lyres, des papillons de soie azur striée d'or, des reptiles suant le venin. Ensuite tout changeait.

La route montait. L'air devenait respirable, le sol rocailleux. Les banyans, les cocotiers cédaient la place à l'acacia, à l'eucalyptus, aux sapins et l'on débouchait dans une plaine aride où ne croissaient plus que quelques arbustes chétifs. Au loin les crêtes aiguës des volcans fermaient l'horizon.

La troupe se mit au repos jusqu'au soir.

La marche reprit une heure après minuit.

Il fallut franchir des torrents, côtoyer des précipices, marcher dans le lit des rivières desséchées. On rentra dans la forêt vierge.

Ardent trébuchait sur le tapis spongieux des fougères et des mousses gonflées d'eau. Les torches éclairaient des feuillages géants ou attiraient, dans leur sillage, des phalènes monstrueux. Parfois, Ardent exténué, cherchait des yeux le *kabhar* de Roseline et il se demandait comment

la jeune fille supportait les fatigues de cette rude étape? Des hommes harassés se laissaient tomber, sans doute, pour mourir?

L'arrivée au fort de Banjou-Birou n'eut lieu qu'une semaine après le départ de Batavia.

Le fort était bâti sur une hauteur, près d'un volcan éteint, dans un endroit salubre. Ardent crut y retrouver le climat tempéré de la France. L'ouvrage lui-même, avec ses remparts verts, ses escarpes maçonnées, ses quatre bastions bien défilés, sa caserne, ses magasins, ses logements intérieurs, semblait un refuge élevé, plutôt contre les menaces de la terre de Java, que contre les entreprises de ses habitants.

Il comptait y passer quelques jours de repos, non loin de Roselinde, de laquelle il ne désespérait point d'obtenir son pardon. Car la jeune fille le boudait depuis la scène de la bague. Mais le colonel Van Hoorn ordonna à Ardent d'escorter le sultan Adenda jusqu'à son Krâton.

Un groupe de mandarins et d'anciens serviteurs du père d'Adenda était venu à sa rencontre. Le colonel confiait au chevalier le commandement d'une demi-compagnie.

Lance, Ferro Capo et Luiz étaient de l'expédition. Cette fois, Ardent eut l'avantage de voyager à cheval. Le prince était entouré d'une troupe de musiciens et de guerriers armés de lances fourchues.

L'escorte fournie par le colonel signifiait que le sultan était l'allié de la Hollande. Que celle-ci ne souffrirait aucune intrigue de palais. Le sultan défunt laissait soixante-quatre fils. Ils avaient à céder la place ou à se retirer dans les terres insoumises. A moins qu'ils ne voulussent courir les mers en compagnie des oranges-laouts.

A mesure que le cortège du sultan s'enfonçait dans la jungle, Ardent sentait qu'il pénétrait de

plus en plus dans une contrée hostile. Il ne savait plus quel nom donner aux êtres et aux choses ? Les guerriers brandissaient leurs lances et leurs épées flamboyantes et fixaient sur lui des yeux insolents. Quand, impatienté, il s'approchait d'eux, les sourcils froncés, ils plaçaient la main sur le cœur et saluaient humblement. Il crut discerner qu'il y avait, dans cette troupe, des sages, des prêtres, des bouffons et des comédiens. Adenda, lui-même, se transformait. On eût dit que son teint se fonçait, que son regard devenait plus sauvage. Ses sujets le servaient avec crainte. Même les petits enfants se prosternaient devant lui les mains jointes.

La foule grossissait d'heure en heure. Dans les parages du Krâton, Ardent aperçut tant de casques de bronze, de boucliers en forme de disque, de javelots de bambou, tant de flèches et de kriss, qu'il se demandait comment il pourrait se défendre s'il prenait fantaisie à cette armée de l'assaillir ? Ferro Capo le rassura là-dessus :

— Jamais en face ! Ils sont aussi obliques et aussi tortueux que leurs fers de lance. S'ils nous veulent du mal, il leur faudra plusieurs nuits avant d'oser le montrer !

Le Krâton mirait ses murs d'ocre dans une eau langoureuse où s'épanouissaient des lotus. Des sculptures couraient le long des galeries où des rideaux — à larges rayures rouges — étaient tendus en auvents. Ces sculptures représentaient des scènes de chasse et de guerre. Des hommes nus conduisaient des buffles et des éléphants. D'autres domptaient des tigres et des rhinocéros ou combattaient, à coups de flèches, des adversaires réfugiés dans une pirogue ou dans une tour crénelée.

Pendant que les mousquetaires gardaient l'entrée, Adenda, suivi du chevalier, parcourut

les bâtiments et les jardins de son palais. C'était une longue suite de salles de marbre, presque nues, mais où coulaient des fontaines. Partout les serviteurs du prince s'agenouillaient, Adenda recevait ces hommages avec majesté. Dans la première salle, il fut salué par des vieillards vêtus de longues robes jaunes et qui portaient des tablettes où étaient inscrits des versets du Coran. Plus loin, attendaient les frères du sultan, entourés de bouffons et de servantes nues. Leurs boucles d'oreilles, leurs bagues, les poignées de leurs kriss, fulguraient de diamants. Dans un corps de logis sans fenêtres réservé à la future *Ratou*, la souveraine, des bayadères tordaient leurs bras et balançaient leur buste frêle, chargé de colliers d'or, au son du *grammelang*, musique étrange, à la fois déchirante et mélodieuse.

Adenda visita les écuries, les cuisines, les ateliers de tissage et de céramique. Partout, des artistes chinois travaillaient de leurs doigts agiles. Un hangar couvrait des pirogues, au rostre sculpté en tête de dragon. Les salles d'armes étaient tapissées de casques bizarres, en métal noir, de cuirasses de cuivre, de caparaçons de soie et de laque, de boucliers en peau de buffle, d'arcs, de casse-têtes et de lames rayonnantes. Puis vinrent l'enchantement des volières, peuplées de cris et d'aigrettes, de plumages et de chants miraculeux, les relents fauves de la ménagerie où rugissaient les tigres, miaulaient les panthères et barrissaient les éléphants.

Ardent pensa à ses lectures, aux anciens empereurs de Rome qui faisaient combattre des lions. Les tigres se dressaient derrière les barreaux de leur cage et montraient un ventre tout blanc. Les éléphants piétinaient lourdement et levaient la trompe, tous ensemble, au signal de leurs mahouts. Ardent remarqua qu'ils avaient

les oreilles peintes en bleu et les défenses ornées de bagues d'or.

Le sultan rentra au palais pour s'asseoir sur son trône. Alors ses mandarins, ses frères, ses guerriers et ses danseuses se prosternèrent devant lui.

Le *grammelang* reprit sa plainte. Les bayadères tendaient leurs mains fluettes aux ongles recourbés et évoluaient en cadence. C'étaient des fillettes aux seins ambrés. Quelques-unes ressemblaient à Saïdha à s'y méprendre, et justifiaient la parole de Ferro Capo : « Toutes les Javanaises ont la même figure. »

Après la danse, il y eut des jeux. Les bouffons jonglaient avec des couteaux et des torches allumées. Un d'eux s'enferma dans un panier qu'un autre traversa de coups de sabre. Un artificier chinois fit éclater des grenades, d'où jaillissaient des fleurs, des serpents et des dragons. On fit combattre des cailles, des cerfs nains et des ours. Un magicien déploya un éventail d'où s'envolaient des papillons.

A la fin de la cérémonie, Adenda reconduisit le chevalier auprès de ses soldats. Il lui dit :

— A présent, je suis prisonnier dans mon royaume. Mon Malais fidèle s'est occupé de vos logements. Fiez-vous à lui et chargez-le de me transmettre vos désirs. Vous rendrez au colonel Van Hoorn compte de ce que vous avez vu. Tout semble aller bien. Toutefois, restez encore quelques jours au Krâton. Si, d'ici une semaine, je ne suis pas mort, empoisonné ou poignardé, vous pourrez partir tranquille.

Dans son logement, le chevalier trouva un repas servi, composé de riz, de volailles et de fruits. Lance aidait une servante à dresser la table.

— Eh bien, qu'en pensez-vous, demanda le chevalier.

— Que voulez-vous que j'en pense, maugréa Lance. J'ai la tête rompue par toutes leurs diableries! Mais Ferro Capo assure que tout est à merveille et que nous n'avons rien à redouter. Recommandez donc votre âme à Dieu, mon maître, et mangez.

IV

LA REINE DE JAVA

Ardent passait au Krâton des jours assez monotones. Il n'entrevoyait que de loin en loin le sultan, repris entièrement, eût-on dit, par sa vie indolente et futile de prince javanais. Parfois il flanait dans ses jardins, sous un *payong* frangé d'or à quadruple étage, ou bien il allait se promener dans la forêt voisine. Après la sieste, le chant plaintif du *gammelang* montait dans le crépuscule. Des lanternes multicolores s'allumaient et brillaient dans les branches des arbres, comme des fruits de feu.

C'étaient les meilleures heures de la journée, après les chaleurs lourdes de l'après-midi. Le jet irisé des fontaines s'épanouissait au-dessus des nénuphars. Le ciel ressemblait à un écran de velours violet, brodé d'astres d'argent, tendu derrière des bouquets de palmiers rouges et de cyprès d'or. Parfois, le rugissement d'un tigre ou le cri d'un éléphant éclataient à l'improviste.

Un soir, pendant qu'il se reposait ainsi, Ardent vit venir à lui un Malais coiffé d'un haut turban noir. Quand l'homme fut près de lui, le chevalier jeta un cri de surprise car il venait de reconnaître le docteur Cornélius.

— Comment, demanda-t-il, vous ici ? Vous ne craignez donc pas la vengeance du sultan ?

— Le sultan n'a pas de meilleur ami que moi, dit Cornélius. Tout sera éclairci plus tard, chevalier de Senneterre. Pour l'instant, je viens vers vous de la part de Saïdha. Vous ne désirez donc pas la revoir ?

— Elle est ici ? demanda Ardent.

— Ne vous l'avait-elle pas promis, comme vous lui avez promis de la rejoindre à son premier appel ?

— Reste à savoir, dit le chevalier, jusqu'à quel point un serment fait en faveur d'une parjure reste valable ?

— Parjure ! protesta Cornélius. Quelle erreur est la vôtre, chevalier. Suivez-moi. Saïdha vous attend au temple des Cent Divinités. Elle vous montrera sans peine combien vos reproches sont injustifiés.

— Mais rien ne m'assure, dit Ardent en fronçant les sourcils, qu'on ne cherche pas de nouveau à m'attirer dans un piège ?

Cornélius s'inclina :

— Si vous avez peur, il ne me reste que de m'en aller. Au surplus, je ne vous empêche point de prendre une escorte pour vous faire protéger, si vous le jugez utile.

— Docteur, dit Ardent en touchant la garde de son épée, vous prononcez là des paroles dangereuses. Réflexion faite, conduisez-moi à ce temple. Il faut tirer cette affaire au clair.

Cornélius guida le chevalier à travers les jardins jusqu'au bord de la rivière, où une pirogue l'attendait avec six rameurs. L'esquif glissa sur l'eau sombre et s'enfonça sous un berceau de verdure. Le voyage fut court. La pirogue s'arrêta au pied d'un monticule dominé par une énorme bâtisse ayant la forme d'une pyramide.

— C'est ici, annonça Cornélius en sautant à terre.

Des porteurs de torches veillaient à l'entrée du temple. Ils pénétrèrent dans un couloir à ciel ouvert, aux parois chargées de bas-reliefs, fouillés dans la pierre dure, et d'emblèmes religieux. Plus de cent statues étaient accroupies sur leur socle : des Boudhas géants à la face humaine, à la tête d'éléphant ou de buffle. L'aspect de ces monstrueuses idoles emplissait Ardent de stupeur.

— Où diable me menez-vous ? demanda-t-il à Cornélius.

— N'est-ce pas, dit le docteur, que cet édifice est curieux ? Il est vieux de dix siècles et date d'avant les invasions arabes et hindoues. Le temple est dédié à Kâli, mère de toutes les religions. Mais nous voici arrivés.

Cornélius s'effaça devant une porte masquée par un rideau. Ardent pénétra dans une chambre où il aperçut Saïdha, accroupie à l'orientale sur un coussin. La pièce était à peine éclairée par une lampe suspendue au plafond. Saïdha était vêtue d'une robe blanche, d'un tissu léger, et elle portait ses cheveux dénoués répandus sur ses épaules nues. Des anneaux d'or sonnaient à ses poignets et à ses chevilles. Parmi les objets rangés autour d'elle, Ardent remarqua un très beau kriss, dont la poignée était garnie de rubis et de perles. Le docteur Cornélius avait disparu.

— Asseyez-vous ici, près de moi, chevalier, dit Saïdha d'une voix douce. J'étais impatiente de vous revoir.

Ardent la contemplait non sans émotion. Derrière elle, une baie cintrée s'ouvrait sur la nuit mauve, resplendissante d'étoiles. Les parfums des jardins du temple et de la forêt voisine embaumaient l'air. Les doigts agiles de Saïdha comptaient les grains d'un chapelet d'ambre.

— Que dois-je penser ? demanda Ardent. Notre nuit d'amour au bastion de Nassau a été si mystérieusement interrompue... ? Il m'est presque pénible de parler de cela...

— Ne jugez pas sur l'apparence, dit Saïdha.

— Je ne puis contraindre ma raison. Il est clair que vous poursuivez une intrigue dont l'objet m'échappe et où je n'ai joué, moi, que le rôle d'un obscur instrument que l'on abandonne, que l'on brise quand on n'en a plus besoin. Cet emploi ne me convient pas.

— Il vous suffirait de dire un mot pour que tout fût accompli par et pour vous. Au-dessus des empereurs et des sultans, il y a la reine de Java, de Sumatra, de Bornéo et de Timor. La reine des hommes de la terre et des hommes de la mer. La reine veut un roi.

— De tout cela, répondit Ardent avec humeur, je n'entends qu'une chose. C'est que vous avouez que l'intrigue existe.

— Elle existe sûrement, si vous nommez intrigue la lutte désespérée d'un peuple, qui ne veut pas mourir, contre ses oppresseurs.

— J'appelle intrigue une suite de menées obscures, de pièges, de trahisons. J'y veux rester étranger. Si je compte parmi vos ennemis, Saïdha, combattez-moi comme les autres soldats de l'armée des Indes...

— Pourquoi nous combattre ? Que vous importe le triomphe ou la défaite des Hollandais ? Etes-vous né esclave ? Je pensais que vous aviez l'âme plus intrépide et, qu'à l'occasion, le destin d'un conquérant ne vous eut pas effrayé ?

— D'un conquérant non, d'un traître oui. Du reste, je ne veux pas rompre avec les hommes de ma race.

— Ni avec cette fille blême, aux cheveux

jaunes et aux cils blancs! s'écria Saïdha avec colère. Allez retrouver Roselinde Van Hoorn, chevalier. Je me suis trompée sur votre compte. Je croyais tenir un héros, vous n'êtes qu'un enfant.

— Vous m'aviez jugé trop vite.

— Oui, j'aurais dû penser, le premier soir de notre rencontre, que vous aviez le vin à la tête. Vos serments n'étaient que fanfaronnades. Dois-je vous rendre votre bague et vous redemander la mienne?

Ardent vit passer dans les yeux de Saïdha une étrange lueur et, obscurément, il sentit l'existence d'un danger. Il dit :

— Pourquoi? Votre anneau m'a sauvé une fois, bien que le péril vînt de vous. Ne pouvons-nous garder le souvenir du tendre lien qui nous unit? Pour soutenir un combat loyal, jamais je ne refuserai d'être votre champion et je vous servirai en tout ce qui n'est pas contraire à la loyauté, partout et toujours.

Le visage de Saïdha s'éclaira. Elle jeta ses bras autour du cou d'Ardent et pencha sa tête sur son épaule. A son contact, il sentait sa volonté faiblir. Allait-il, comme Renaud, rester captif dans le palais d'Armide, l'enchanteresse?

— Ces paroles rachètent tout, dit Saïdha. Ardent, vous me reprochez de vouloir vous perdre et c'est vous qui me perdez. En vous aimant, je trahis notre cause.

Il était ému. Au fond, elle était plus belle que Roselinde. Et elle était plus près de lui.

— Ecoutez, Saïdha, dit-il d'une voix agitée, cessons ces feintes. Je vous aime aussi. Quittez cette cause perdue, ces desseins ténébreux. Venez vivre au grand jour, à mes côtés, et je vous serai fidèle.

Saïdha éclata de rire :

— Mais vous n'avez donc pas deviné que la souveraine des îles, c'est moi? Cléopâtre parmi les servantes des légionnaires? Eh bien, si je le pouvais, je l'oserais. Mais cela m'est aussi impossible qu'il vous est impossible d'abandonner votre enseigne. Mais, mon beau prince, laissez-moi me mettre à vos genoux et baiser vos mains, pour vous remercier de cette offre généreuse.

— Incompréhensible Saïdha!

— Vous venez de refuser de mieux me connaître.

— Vos secrets sont trop lourds pour un soldat. Nous sommes ici près du Krâton du sultan de Banjou-Birou. Je veille sur lui...

— Ne vous inquiétez point de ce misérable renégat, de ce fantôme de roi! Cette fois-ci, votre garde ne sera pas troublée. J'attaquerai plus tard, quand je serai en force et que mes alliés les Portugais auront débarqué leurs troupes et leurs canons.

— Saïdha, j'aime mieux ignorer vos projets, répéta Ardent.

— Parce qu'ils vous obligeraient à trahir l'un ou l'autre, moi ou votre chef. Ne craignez rien et révélez au colonel Van Hoorn tout ce qui vous semblera bon à révéler. Vous n'apprendrez rien au sultan Adenda ni au colonel qu'ils ne savent déjà.

— Raison de plus pour me laisser en dehors de la conspiration.

— Si, par quelqu'un d'autre que moi, vous étiez instruit de ce qui se passe, vous m'accuseriez une nouvelle fois de mensonge et de perfidie.

— Mais encore, insista Ardent, si vous êtes ce que vous dites, Saïdha, et si vous avez de si

puissants alliés, à quoi pouvait vous servir un obscur aventurier tel que moi ?

— Mes alliés jouent double jeu et font la guerre à la Hollande pour leur compte et non pour le mien. J'ai besoin d'eux pour conduire et instruire mes guerriers. Vous, vous auriez pu être un allié fidèle. N'y pensons plus.

— Il fallait me proposer cela là-bas, à Flessingue.

Saïdha regarda autour d'elle avec un geste d'effroi. Elle serra la tête d'Ardent contre sa poitrine et lui dit à l'oreille :

— Sans vous connaître ? Savez-vous que je risque le poignard et le poison en vous parlant comme je vous parle ? Il était décidé que, si vous n'acceptiez pas, je reprenais ma bague et vous mouriez assassiné dans la forêt ! Mais je vais éteindre cette lampe. C'est un signal. Un signal qui signifie : « Ardent et Saïdha sont d'accord. » Silence ! l'amour me rend parjure et il n'y a plus d'autre trahison ici que la mienne envers mon peuple.

V

LA TRAHISON D'ADENDĀ

A l'aube, Saïdha accompagna le chevalier dans le jardin du temple des Cent Divinités. Elle le conduisit au bord d'un étang couvert de fleurs roses. Elle s'agenouilla et remua l'eau du bout de ses doigts. Aussitôt une grande tortue blanche apparut à la surface.

— C'est la déesse des lacs et des rivières, dit Saïdha. Je lui fais une offrande afin qu'elle vous protège durant votre retour. Pendant qu'on vous reconduira, gardez le silence et prenez le visage d'un homme heureux. Si je vous appelle encore, ce ne sera jamais plus qu'un message d'amour.

Elle semblait triste. Ardent lui prit la main :

— J'ai du regret de vous quitter, Saïdha, dit-il.

Il vit une larme jaillir de ses yeux et rouler sur sa joue.

— Oui, murmura-t-elle, il y a quelque chose entre nous qui est plus fort que notre raison et qui ne se retrouvera plus jamais. Adieu, Ardent...

Il entendit marcher et se retourna. Derrière un massif de feuilles, il entrevit un homme qui s'éloignait rapidement. Il crut reconnaître la taille et le visage atroce de Malang.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria le chevalier. Que fait ici le confident d'Adenda ? Le connaissez-vous ?

Elle resta un moment sans répondre. Puis, elle rit, en haussant les épaules :

— Vous ne vous habituerez donc jamais à nos figures jaunes, Ardent ? A Flessingue, vous me preniez pour le sultan, ou le sultan pour moi. Ici vous confondez mes esclaves avec ceux du prince. Vous avez mal vu.

— Sans doute, dit le chevalier.

— Trouvez-vous toujours que je pourrais passer pour la sœur jumelle d'Adenda ?

— A tel point, reconnut Ardent, que je ne puis parler au sultan sans émotion.

— En vérité, dit Saïdha, il est mon frère. Mais mon frère à la mode de Java. Mon père avait deux cents épouses. Adenda n'est que le fils d'une de ses esclaves. Un obscur bâtard, dont la Hollande se moque et se sert à toutes fins. Mais voici Cornélius, il est l'heure de nous quitter.

Ardent aurait voulu poser d'autres questions. Saïdha mit son doigt sur ses lèvres.

Le docteur reconduisit Ardent au Krâton, dans la pirogue aux six rameurs. Durant le trajet, Cornélius essaya d'interroger le jeune homme. Ardent ne se laissa pas pénétrer. Il dit seulement au docteur en guise d'adieu :

— Si le destin nous favorise, docteur, et que nous sortions vainqueurs de la lutte qui se prépare, soyez assuré que je me souviendrai de vous et des beaux projets que vous aviez formés sur ma tête. En cas de réussite, je vous accorderai la récompense à laquelle vous avez droit.

— Quelle récompense ? demanda le docteur.

Ardent regarda la branche maîtresse d'un grand arbre qui passait par-dessus les murs du palais.

— Je vous accorderai, raila-t-il, la situation élevée à laquelle vous me semblez avoir droit.

Au regard que lui jeta le bon Cornélius, le chevalier comprit que la plaisanterie n'était pas goûtée.

Le lendemain, il reçut un pli du colonel Van Hoorn. Le colonel lui ordonnait de ramener son détachement au fort de Banjou-Birou. Ardent alla saluer le sultan.

— Allez en paix, dit Adenda. Vous annoncerez au colonel que tout est tranquille au Krâton et dans mes États.

Ardent fit un geste. Adenda le regarda fixement :

— N'êtes-vous pas d'accord ?

— Vous êtes, seigneur, meilleur juge de la situation que moi.

Le sultan lui jeta un regard railleur :

— Il est difficile, chevalier, de partager sa foi. Avez-vous appris qu'il y a quelques rassemblements dans les terres intérieures et sur la mer ? J'aurais dû penser que, quand vous montez la garde, mes ennemis ne sont pas loin et que vous êtes discret. J'imiterai votre exemple.

Ardent se redressa d'un air fier :

— Sultan, dit-il, si vos ennemis sont les nôtres, vous me verrez en face d'eux, pendant le combat. Pour le reste, je n'ai rien à démêler avec eux, ni avec vous. Ce qui se trame dans l'ombre n'est pas de mon métier. Nous autres, hommes d'Occident, nous portons des armes droites.

Le sultan sourit, la main sur le cœur :

— Si je vous ai offensé, protesta-t-il, c'est involontairement.

.....

Ardent revit avec joie les remparts du fort de Banjou-Birou. Il sortait de la forêt comme on

sort de la fièvre. Sur les hauteurs, l'air devenait frais et il retrouvait le ciel et les plantes des climats tempérés. Ses yeux reprirent l'habitude de la mesure, après les visions monstrueuses d'un trop long cauchemar grouillant de feuilles géantes, découpées dans la tôle, d'insectes, de reptiles, de tigres, d'hommes jaunes et de mille objets sans nom, hideux et menaçants.

Au fort, les troupes avaient repris leur vie de garnison. Les mousquetaires et les piquiers faisaient l'exercice tous les jours. Les artilleurs travaillaient à leurs batteries. On aurait pu se croire à Flessingue, n'eût été la présence de nombreux ouvriers chinois et des femmes javanaises attachées aux soldats. Ardent pensa qu'en cas de siège, cette foule serait bien encombrante. Mais y avait-il apparence que les Javanais, avec leurs kriss et leurs flèches, allassent s'attaquer aux murailles de la forteresse ?

Nul n'en avait l'appréhension. Une fois par jour, les officiers dînaient ensemble, à la table du colonel Van Hoorn. A part Roseline, d'autres dames assistaient au repas : la femme du capitaine Dewitte et celle du major saxon, celui qui avait failli expédier Ardent aux piques. Roseline continuait de traiter l'enseigne avec une grande froideur. Ardent devinait qu'il l'avait blessée et s'en désolait intérieurement. Il désespérait d'autant plus d'obtenir son pardon, qu'il s'en sentait indigne. N'avait-il pas ajouté une nouvelle infidélité aux précédentes ? Oui, il aurait mieux valu qu'il eût les mains nettes.

Quelques propos échappés au colonel avaient appris à Ardent que son chef était instruit en partie de ce qui se passait sur les côtes et dans les tribus insoumises. Mais lui, Ardent, possédait là-dessus des précisions qui eussent été utiles à connaître au défenseur éventuel de Banjou-Birou.

Mais comment les révéler, sans avouer des fautes qui, pour toujours, l'eussent perdu dans l'esprit de ses chefs et le cœur de Roseline? Il fallait donc attendre les événements, avec un secret qui pesait plus lourd qu'un remords.

Ardent s'en délivrait en partie en faisant son service avec beaucoup de zèle. Le colonel le tenait toujours à l'écart, non revenu encore, semblait-il, de ses préventions. Ludovic et le capitaine Dewitte le traitaient mieux. Mais Ardent n'osait point s'ouvrir à Ludovic des sentiments qu'il nourrissait pour sa sœur.

Le capitaine Dewitte s'occupait de la mise en défense de la place. Ardent l'accompagnait pendant qu'il allait inspecter le travail des terrassiers. Il suggéra au capitaine de faire construire un cavalier, pour battre les alentours, et de munir les caponnières de créneaux pour flanquer les fossés. Le capitaine l'approuva :

— On a utilisé ce système avec succès, dit-il, au siège de Groll.

Mais une paix si grande régnait dans l'île que bientôt les travaux furent abandonnés et que la vigilance de la garnison se relâcha considérablement.

Au printemps, le sultan vint visiter le colonel Van Hoorn en grande pompe. Pendant que son escorte campait sur les glacis du fort, Adenda prit part au repas des officiers.

— J'ai reçu, annonça-t-il, des messages de Sourabaya et de Sourakharta. Plusieurs chefs indigènes sont au Krâton, disposés à faire la paix. Il faudrait frapper leur esprit par la démonstration éclatante de mon alliance avec vous. Voilà l'objet de mon voyage.

Pendant qu'Adenda parlait, Ardent l'examinait avec curiosité. Soudain il reconnut l'arme que le sultan portait à la ceinture. C'était le kriss

de Saïdha ? Le kriss incrusté de rubis et de perles ? Du coup, tous les doutes qui ne l'avaient jamais entièrement quitté, se réveillèrent dans son esprit. Si, pourtant, Adenda et Saïdha étaient complices ? Ou même si... ? Non, cela n'était pas possible.

— Comment pourrions-nous agir ? demanda Van Hoorn.

— Dans huit jours, le Krâton sera en fête, répondit Adenda. Le sultan de Djokokarta y viendra avec ses filles. Peut-être prendrai-je une des princesses pour épouse ? Vous pourriez, colonel, par votre présence et celle de vos officiers, marquer que vous approuvez mon choix.

— Cela me paraît une excellente idée, dit le colonel en s'adressant aux convives, comme pour demander leur avis. Le sultan nous mènera à la chasse au rhinocéros.

Il rencontra les yeux d'Ardent. Ardent regarda le colonel d'une manière si expressive qu'il demanda :

— N'êtes-vous pas de notre avis, monsieur de Senneterre ?

— Je me suis tellement ennuyé au Krâton, dit le chevalier, que je n'ai aucune envie d'y retourner.

— Cela tombe à merveille. Il est nécessaire qu'un officier au moins reste au fort.

— Voilà qui n'est pas aimable pour moi, remarqua le sultan. On m'a pourtant assuré, chevalier, que vous aviez passé sur mon territoire au moins une nuit heureuse. Mais il paraît que vous ne vous souvenez guère de vos nuits ?

L'allusion était directe et terrible. Roseline pâlit. Le major saxon fit entendre une sorte de grognement. Ardent riposta du tac au tac :

— Vous portez, seigneur Adenda, un kriss

qui me brûle les yeux. Pouvez-vous me dire de qui vous le tenez ?

— Est-ce que je vous demande, répondit le sultan, d'où vient cette belle bague qui orne votre main gauche ? Contentez-vous de vos secrets et n'essayez pas de pénétrer les miens.

Le colonel Van Hoorn coupa court à la discussion naissante.

— Monsieur, dit-il à Ardent, vous parlez d'une façon inconvenante à notre hôte. Je vois avec déplaisir que vous n'êtes pas encore guéri de votre légèreté ni de votre présomption. Avant de nous donner des conseils, apprenez à avoir du jugement.

Ardent se tut, pour éviter un éclat. Après le dîner, il chercha Ludovic Van Hoorn avec lequel il espérait pouvoir parler librement. Le fort était encombré de Malais qui fraternisaient avec les soldats. Ils rôdaient dans les casemates et sur les remparts. Ardent se demandait s'ils ne méditaient pas un coup de main ? Il prit sur lui de veiller. Il appela le caporal Luiz, Lance et Ferro Capo.

— Que pensez-vous de ceci ? leur demanda-t-il.

— Rien qui vaille, dit Ferro Capo. Les Malais sont trop souriants aujourd'hui. Il faudrait interdire aux soldats de manger et de boire avec eux. Ils sont capables d'empoisonner toute la garnison.

— Le colonel est vraiment aveugle, murmura le chevalier. A tout hasard, don Luiz, rassemblez quelques hommes et gardez le réduit. A la moindre alerte, vous vous montrerez.

Tranquille de ce côté, Ardent continua à courir après Ludovic. Il le trouva dans la chambre du capitaine Dewitte. Celui-ci fumait sa pipe en finissant une bouteille de brandevin.

— Voilà notre beau chevalier, dit-il en riant.

Savez-vous, Ardent, que le colonel m'a conseillé de vous mettre aux arrêts? J'ai plaidé votre cause, mais le colonel est furieux. Il prétend que vous êtes une mauvaise tête et qu'on ne fera jamais rien de vous.

— C'est un parti-pris!

— Oh! cette fois, protesta Ludovic, il m'a paru que mon père n'avait pas tort. Nous n'avons rien compris à votre sortie.

— Ai-je eu le loisir de m'expliquer? Je doute de la fidélité du sultan.

— Ce qui vous manque, dit Ben Dewitte, c'est le calme. Vous êtes nerveux comme une femme, chevalier, ce qui ne vaut rien pour un soldat. Voulez-vous que je vous fasse un conte?

— Si cela peut être utile.

— Prenez un verre de cette liqueur. Dans une auberge de Hollande deux hommes fumaient la pipe, près du poêle. L'un s'appelait Hans, l'autre Kobus et ils ne disaient rien. Vers minuit un troisième personnage entra dans le local. Il prit sa pipe au ratelier et dit : « Bonsoir. » Il fuma dix pipes. Puis il se leva et s'en alla en répétant encore un fois : « Bonsoir. » Alors Hans haussa les épaules et, regardant la porte par où l'homme était sorti, il grogna : « As-tu entendu ce bavard? Je suis content d'en être débarrassé. »

— Cela signifie? demanda Ardent.

— Que trop parler nuit. Nous nous méfions des Malais plus que vous, car nous les connaissons depuis plus longtemps et mieux que vous. Mais la règle est de ne point le montrer. Pour dompter les tigres, il ne faut pas craindre d'entrer dans leur cage. Il faut éviter qu'ils vous surprennent de dos et qu'ils sentent que vous avez peur. Comprenez-vous, enfin? Alors, assez là-dessus et perdez la fâcheuse habitude de censurer vos supérieurs.

Toutes ces bonnes raisons ne rassurèrent Ardent qu'à moitié. Le jour suivant il vit partir avec chagrin le cortège des invités, auquel s'étaient joints Roseline et son frère. Comme officiers, seuls le capitaine Ben Dewitte et lui restaient au fort.

Ardent se montrait si soucieux qu'il finit par communiquer son inquiétude au capitaine Dewitte :

— Du diable ! dit celui-ci, c'est que j'ai ma femme là-dedans. Encore qu'elle soit quelquefois d'humeur difficile, je ne tiendrais pas à revoir sa tête, plantée sur un bambou. Qu'allons-nous faire ? Nous pourrions envoyer au Krâton un de nos Chinois ? Ces gens sont subtils et se glissent partout. Il nous rapportera des nouvelles.

— Excellent ! Je vais charger le caporal Luiz de nous en chercher un...

Une heure après, le Chinois se présentait devant les deux officiers.

— Drôle, lui dit Ben Dewitte, il y a cinquante gulden pour toi si tu parviens à t'introduire au Krâton, pour nous dire ce qui s'y passe. Cinquante coups de rotang si...

Le Chinois se mit à rire :

— Si je vous prenais au mot, capitaine, j'aurais de quoi boire !

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Dewitte.

— Mais c'est Ferro Capo ! s'écria le chevalier. Par exemple, voilà le plus beau déguisement que j'ai jamais vu !

— Alors, une paire de galons à ton retour, dit le capitaine. Va, mon brave, et ne te fais pas prendre. Ces coquins te feraient périr dans les supplices.

— Je connais mes clients, fit Capo. Au revoir.

Dewitte et Ardent passèrent deux jours dans une cruelle attente. A chaque instant, ils mon-

taient sur les remparts, pour voir si le messager ne revenait pas. Certains indices inquiétaient les sentinelles. Des troupes d'oiseaux chassés de leurs nids tournoyaient au-dessus des arbres de la forêt. Des bêtes fuyaient comme devant une gigantesque battue. Les habitants des « dessa's » voisins devenaient hostiles et, passant hors de portée des mousquets, ils montraient leurs armes avec des gestes menaçants. Alors, le capitaine Dewitte ordonna qu'on levât les ponts et que l'on se gardât de toute surprise.

Ferro Capo rentra un soir, après la retraite. Son seul aspect dénonçait qu'il apportait de désastreuses nouvelles. Le Krâton était occupé par une armée munie d'armes à feu et de canons. Le colonel et tous les siens étaient prisonniers, gardés comme otages.

Ardent jeta un cri de désespoir. Ben Dewitte fixa sur lui son œil bleu et froid. Il bourra sa pipe posément :

— Ce n'est pas le moment de gémir, dit-il. Je le répète, chevalier, vous manquez de calme. Apprenez-nous, Ferro Capo, comment les choses se sont passées ?

— Selon les usages, répondit Capo. A mon arrivée, il n'y avait encore rien d'accompli. Au Krâton, des visages souriants et des mains sur le cœur. La compagnie est allée à la chasse. Les Javanais ont manœuvré pour séparer tout le monde. J'ai vu rentrer les prisonniers. Les femmes étaient libres, mais les hommes avaient les bras liés et la corde au cou.

— Pas de morts ?

— Pas jusqu'ici.

— Où a-t-on mis les captifs ?

— Dans une fosse puante, derrière la cage aux tigres. Les femmes sont mieux traitées, dans le palais de la *Ratou*.

— Et que prétendent-ils avec leur complot ?

— S'emparer de la forteresse et libérer leur pays.

— Ils n'ont pas trouvé cela tout seul, dit Ben Dewitte en soufflant la fumée.

— Certes non, capitaine. Il y a parmi eux des blancs. Des Portugais, de Macao, je crois.

— Sont-ils nombreux ?

— Non, mais ils paraissent résolus et ils ont du canon.

— Monsieur l'enseigne, dit Dewitte en prenant le ton du commandement, vous rassemblez la compagnie, vous descendrez au *dessus* le plus rapproché du fort. Vous y prendrez tous les buffles et les vivres que vous trouverez. Puis vous mettez le feu aux maisons. Faites diligence et boutez ferme. C'est un ordre, jeune homme. Je ne badine plus.

VI

LA MISSION DE CORNÉLIUS

Lorsque le chevalier rentra au fort avec son butin, il trouva le capitaine sur les remparts, occupé à inspecter ses batteries. Ben Dewitte s'était mis en grande tenue. Les plumes de son feutre palpaient au vent et son baudrier d'or jetait des étincelles. En dépit du danger que courait Madame son épouse et ses amis, la guerre semblait le mettre en bonne humeur. Une main sur sa canne, l'autre sur son épée, on eut dit qu'il attendait avec impatience le moment de plastronner sous les flèches et les balles.

— Les quatre bastions sont gardés, dit-il, bien que je ne croie point que les Malais aient l'esprit de nous investir. Les sergents remplaceront les officiers absents. N'avez-vous rien vu pendant votre course ?

— J'ai vu de pauvres gens qui criaient grâce, répondit Ardent avec humeur. Nos mousquetaires n'y vont pas de main morte.

— Vous auriez dû m'apporter quelques têtes, dit Dewitte froidement. Je les aurais plantées sur le chemin de ronde.

Le caporal don Luiz apparut sur la banquette.

— Il y a un parlementaire, annonça-t-il.

— Blanc, jaune ?

— Blanc.

— Pendez-le !

— Ah ! capitaine, protesta Ardent. Il faut l'entendre. Songez qu'ils ont des otages.

— Soit, qu'on l'amène ici.

Ben Dewitte bourra sa pipe une fois de plus. Bientôt l'envoyé d'Adenda fut devant eux, entre quatre piquiers. Malgré son bandeau, Ardent n'eut aucune peine à reconnaître le docteur Cornélius. A son avis, le gaillard ne manquait pas d'audace.

— Otez le bandeau, ordonna le capitaine.

Il toisa l'homme.

— Bon, dit-il, un marchand de poudre et d'arquebuses. Savez-vous, l'ami que j'avais envie de vous accrocher là-haut, à un gibet de fortune. C'est le lieutenant de Senneterre, ici présent, qui m'en a dissuadé.

— Je lui en sais un gré infini, affirma Cornélius en s'inclinant.

— Quel est votre message ?

— L'empereur d'Insulinde vous ordonne de lui livrer la forteresse de Banjou-Birou et de quitter son territoire.

— Je ne connais pas d'empereur d'Insulinde. Me parlez-vous du sultan Adenda ?

— Il n'y a plus de sultan Adenda.

— Vous me parlez donc au nom de quelque chef pirate ou d'une bande d'insulaires insoumis ? C'est égal. Où prennent-ils l'audace de venir me sommer de rendre le fort et de m'en aller sans combattre ?

— Capitaine, dit Cornélius après un coup d'œil impérieux du côté d'Ardent, vous me prenez pour un autre. Je ne suis qu'un savant, un voyageur. Je ne suis le complice de personne et je n'ai aucun intérêt dans cette querelle. C'est par huma-

nité que j'ai accepté la mission que je remplis auprès de vous.

— Par humanité ? Contez-moi ça.

— C'est simple. Je me trouvais au Krâton, par hasard quand l'attentat s'est produit. Java est en feu et flammes. Les indigènes sont si sûrs de la victoire, qu'ils voulaient massacrer les prisonniers sur place. J'ai réussi à leur faire comprendre qu'il valait mieux vous proposer un traité.

— Vous passez donc pour un grand homme parmi eux ?

— Un peu magicien même, pourquoi le cacher ? Je suis médecin, je guéris leurs maladies.

— Moi aussi, je les guérirai, soyez-en certain. Mais quel est ce beau traité qu'on nous propose ?

— Après l'abandon de Banjou-Birou, y compris son artillerie et ses munitions, l'empereur vous restituera les otages et vous laissera gagner Batavia en paix.

— Comment, Batavia nous reste ?

— Provisoirement.

— C'est un vrai plaisir de causer avec vous, dit Ben Dewitte, vous ne laissez rien dans l'ombre. Et si je refuse ?

— On vous enverra tous les matins la tête d'un de vos amis, afin de vous décider. Les femmes seront livrées à la multitude. Et le fort n'en sera pas moins pris.

Le capitaine Ben Dewitte caressa ses belles moustaches et dit à Cornélius avec un aimable sourire :

— Regardez-moi, monsieur. Vous avez bien vu ? La prochaine fois que vous me verrez, ce sera pour mourir. Quant à celui qui vous envoie, annoncez-lui que je le défie d'oser entreprendre ce dont il me menace.

Et il ajouta :

— Chevalier Ardent, faites reconduire ce

gaillard à la poterne. Qu'il sorte de ma vue ou je l'attache à la bouche d'un canon et je le renvoie à ses amis par la voie des airs.

Quand ils se furent éloignés du capitaine, Cornélius dit au chevalier :

— Ce beau soldat est un sot vaniteux qui perdra tout.

Il parlait français pour ne pas être compris des piquiers. Ardent ne répondit pas, impatient de se débarrasser de cet homme noir, qui revenait toujours dans sa vie, et dont chaque apparition lui était funeste.

— Heureusement, murmura Cornélius, d'une voix insidieuse, que tous les hommes sont mortels. Surtout ceux qui flânent sous une pluie de projectiles. Si le capitaine Ben Dewitte vous passait le commandement, tout serait tellement plus simple.

— Taisez-vous, ordonna Ardent. Vous n'ouvrez la bouche que pour proposer des infamies ?

— Infamies ? Tout est relatif. N'avez-vous pas brûlé, ce matin, un village ? Vos mousquetaires ont tué des enfants. Est-ce que le crime dépend de la couleur de la peau ?

— Mais taisez-vous donc ? Je n'ai que faire de vos doctrines ?

— Ainsi, vous voulez, vous aussi, que le colonel Van Hoorn, son fils et sa fille soient assassinés ? Alors, que leur trépas, au moins, vous profite. Rendez la forteresse et l'île entière sera à vous.

— J'aime mieux mourir cent fois.

— La vérité, c'est que vous préférez la pâle Roseline à la brune Saïdha ?

— Jamais je n'aimerai une femme plus que mon honneur.

— Ha ! ha ! votre honneur, mais il n'existe plus votre honneur. N'avez-vous pas entendu ce

que j'ai répondu à propos du sultan? « Il n'y a plus d'Adenda. » Il n'y a plus d'Adenda depuis cette nuit que vous montiez votre première garde, à la citadelle de Flessingue. C'est avec Saïdha que vous avez navigué jusqu'aux Indes. Prouvez que vous ne le saviez pas. Niez le secours qu'elle vous a porté après le conseil de guerre. Niez la rencontre au temple des Cent Divinités.

— Taisez-vous, démon! dit Ardent. Taisez-vous ou je vous tue.

— Non, riposta Cornélius. Vous ne savez pas quelle partie nous jouons. Je suis venu ici avec deux traités, l'un pour ce paon ridicule, le capitaine, l'autre pour vous. Livrez le fort et Saïdha vous laisse libre de choisir entre Roseline et elle. Si le fort n'est pas rendu dans huit jours, Roseline et le colonel seront instruits de votre trahison. En attendant, nous commençons l'attaque, pour vous aider à mettre le capitaine hors cause et pour vous fournir des prétextes.

Ils étaient arrivés à la poterne de secours. Le docteur se glissa par l'étroite ouverture et franchit le fossé sur une passerelle, avant que le chevalier frappé d'effroi et de stupeur eût le temps de prononcer une parole.

VII

L'ATTAQUE DE BANJOU-BIROU

Les Malais ne se montrèrent qu'à la fin du jour suivant. Le fort était en état de défense, les ponts levés, ses remparts garnis de fascines. Sur les plates-formes des bastions, les artilleurs attendaient près de leurs pièces, la torche allumée, l'écouvillon au poing. Les mousquetaires gardaient les courtines. Le capitaine Ben Dewitte se promenait sur la banquette du cavalier, d'où il dominait tout l'ouvrage et ses approches.

Au pied du mont Banjou-Birou, la plaine se peuplait d'une grouillante multitude. Parmi les turbans, les sarrongs rayés, quelques uniformes européens faisaient tache.

— Sont-ce des Anglais ou des Portugais ? demanda Dewitte. Peut-être de simples coureurs d'aventures ? Mais, regardez donc, ils ont des mortiers, les Malais portent des échelles. Pousse-raient-ils la présomption jusqu'à vouloir nous donner assaut ?

— Je crois même, dit Ardent, qu'on leur a enseigné la guerre des tranchées. Ils creusent la terre ?

— Qu'ils viennent à portée, nous y mettrons bon ordre.

Une petite troupe isolée qui s'approchait du glacis attira leur attention. Bientôt le capitaine

et l'enseigne reconnurent que cette troupe entourait les prisonniers et venait les montrer à la garnison. A l'aspect de leur colonel, traîné à terre avec une corde au cou, les soldats se mirent à crier et à demander qu'on leur ouvrît la poterne, pour courir sus aux sauvages.

Derrière Van Hoorn qui semblait blessé, couvert de sang, les autres captifs marchaient les mains liées au dos, sous la menace des kriss et des javelots. Ardent, lui aussi, jeta son cri d'effroi à l'aspect de Roseline qu'il venait de reconnaître, à sa longue chevelure blonde dénouée.

— Risquons le tout pour le tout et faisons une sortie.

Ben Dewitte le regarda sévèrement.

— Pensez-vous, jeune homme, que nous jouions une partie de brelan ? Nous n'avons rien à risquer ici. Pas même notre peau.

— Mais ces monstres vont assassiner nos amis, ces pauvres femmes !

— Si vous étiez à leur place, voudriez-vous qu'on leur livrât le fort pour vous sauver ? Aucun prisonnier ni aucune prisonnière n'y pensent, monsieur. Assez là-dessus.

Le capitaine Dewitte salua les victimes en agitant son chapeau. Puis il descendit à pas lents du cavalier.

Les premières bombes commençaient de tomber. L'une d'elles éclata si près du capitaine qu'un éclat emporta une des plumes de son feutre. Aussitôt, Ardent se souvint du masque sardonique de Cornélius : « Un homme est mortel... » Cette pensée inavouable lui fit une telle horreur, qu'il souhaita d'être frappé lui-même à l'instant.

Le capitaine monta aux quatre bastions de la forteresse. Il fit manœuvrer les passerelles des caponnières. Il ordonna aux chefs des batteries de ne laisser près des pièces que le nombre

d'hommes indispensables pour soutenir le feu. Les autres se reposeraient dans les blindages, par équipes. Il donna des instructions semblables aux troupes d'infanterie échelonnées sur les remparts. Ardent admirait sa présence d'esprit. Il se rendit compte que, abandonné à lui-même, il eut peut-être compromis le sort de la place par quelque fatale négligence.

A mesure qu'ils montaient et descendaient les rampes, pour visiter les diverses parties du fort, le bombardement devenait plus intense. Ardent marchait à découvert, sans saluer les boulets. Un projectile ayant roulé à ses pieds, il regarda fumer la mèche, dédaignant de se mettre à l'abri. La mèche s'éteignit. Le capitaine Ben Dewitte haussa les épaules :

— D'aucune utilité, dit-il. Il faut faire ce qu'il y a à faire, pas plus, pas moins. C'est la première chose que l'on devrait enseigner aux jeunes officiers : « Surtout pas d'actions d'éclat. »

Quelques pas plus loin, il ajouta d'une voix adoucie :

— Vous ferez faire l'exercice aux hommes de piquet, tous les matins. Les autres assureront le service des corvées et confectionneront des grenades. Que les quartiers soient tenus très propres : en temps de siège, il faut craindre les épidémies.

Ils étaient arrivés au réduit du front de gorge. Ben Dewitte fit doubler les sentinelles de la poudrière et en confia la garde au caporal Luiz.

— Défense, rappela-t-il, de s'en approcher avec du feu, lanternes et pipes allumées. Ceux qui viendront chercher les barils seront pieds nus et sans armes. Une étincelle peut jaillir d'un sabre heurté. Cependant, caporal Luiz, procurez-vous des mèches, afin que nous soyons prêts à nous faire sauter si cela devenait nécessaire.

Ensuite, le capitaine inspecta les étables, où étaient enfermés les buffles enlevés le jour précédent aux *dessas* voisins, la manutention, la boulangerie où vingt diables blancs cuisaient du pain pour la troupe, l'infirmierie et les citernes, qu'il fit garder.

Il trouva la mère Siska dans sa cantine entourée de quelques femmes indigènes qui roulaient des bandages et faisaient de la charpie.

— Vous êtes un vieux troupier, dit Ben Dewitte à la vivandière. Pas besoin de vous apprendre votre métier. Songez à ménager le brandevin.

— Je vous ai préparé un repas, dit Siska. Quand le prendrez-vous ?

— Mais, après la retraite. Il n'y a pas de raison pour changer nos habitudes.

.....

Pendant toute la semaine qui suivit, le chevalier reçut les enseignements du capitaine Dewitte. Celui-ci tenait la barre d'une main ferme, comme un marin expérimenté dont le vaisseau est assailli par une tempête. Ardent lui enviait son calme et sa sûreté d'homme qui sait son devoir. N'eussent été les terribles menaces de Cornélius, l'exemple du capitaine lui aurait au moins appris la résignation.

Mais tous les matins en s'éveillant, il se demandait quel était le sort des prisonniers. Peut-être savaient-ils déjà qu'un traître se trouvait à la tête des défenseurs du fort ? Peut-être... !

Mais non ! Les Malais continuaient de promener leurs trophées vivants sous les yeux des assiégés. Parfois, raffinant sur le jeu cruel, ils faisaient mine de les transpercer de leurs lances ou de leur couper la tête.

Cependant Ben Dewitte se défendait avec

méthode et déjouait les entreprises de l'ennemi. Presque tous les jours, il réduisait les batteries javanaises au silence. Leurs épaulements trop légers sautaient en l'air. Leurs moindres tentatives d'assaut étaient accueillies à coups de mitraille, qui dispersaient les hordes javanaises comme un vol d'oiseaux au pied des esplanades. Jamais aucune attaque ne parvint seulement jusqu'au chemin de ronde.

Les Javanais d'ailleurs manquaient d'audace. Ils se contentaient d'investir le fort à distance. La nuit, ils tiraient des fusées et couronnaient leurs lignes de feux d'artifices, dans le but puéril d'épouvanter leurs adversaires.

— Ce sont des inventions chinoises, disait Ferro Capo qui, tous les soirs, venait saluer et servir le chevalier en compagnie de Lance. Les Javanais ne sont pas à craindre face à face, mais ils sont pleins de ruse et finiront bien par nous jouer quelque tour. J'ai appris à me méfier d'eux.

Un matin, le capitaine Dewitte constata qu'une des batteries javanaises tirait à boulets ramés. La batterie était si bien défilée qu'il ne put la démonter. Elle battait le cavalier d'enfilade. Ben Dewitte fit renforcer les traverses, mais perdit ce jour-là dix terrassiers, tués d'un seul coup. Les blessés commençaient à encombrer l'infirmierie. Les Javanais n'enlevaient pas leurs morts, dont les cadavres gonflés se putréfiaient au soleil. Dewitte redoubla ses précautions contre une épidémie possible. Il avoua que c'était la seule chose qu'il redoutait.

Ardent, toujours rongé d'inquiétude, horriblement tourmenté sur le sort des prisonniers, sentait naître en lui un obscur sentiment de révolte. Il n'était pas loin alors d'accuser son chef d'inhumanité et d'obstination. Malgré sa droiture, son

honnêteté, il sentait germer en lui les mauvaises paroles de Cornélius : « Un sot ! ce beau soldat avec son baudrier d'or et ses belles moustaches recourbées en croissant de lune sur ses joues vermeilles. » Pendant qu'on lui tuait son monde, il visitait les postes et s'intéressait à de vains détails avec une minutie de ménagère hollandaise inspectant sa cuisine : un canon était mal nettoyé, une batterie n'avait que cinq seaux au lieu de six, un soldat négligent avait laissé de la rouille sur son mousquet.

Il fatiguait les hommes de prises d'armes et de parades inutiles. C'était bien le moment, pensa Ardent, de faire manœuvrer les piquiers et d'apprendre aux chefs de file à s'aligner correctement et à garder leurs distances.

Un soir, après dîner, pendant qu'ils jouaient aux échecs chez Siska, Ardent risqua quelques observations là-dessus. L'explosion d'une bombe venait d'ébranler les voûtes de la casemate.

— Faites attention, dit Ben Dewitte. Au coup suivant, vous perdez la reine. Est-ce que le bruit du tonnerre vous émeut encore ?

— Ma foi, non, riposta Ardent, mais je pensais que nous laissons trop de loisirs à l'ennemi. Donnez-moi cinquante hommes et je me charge de bouleverser leurs travaux.

— Ce serait sacrifier une compagnie pour rien.

— J'ai fait mes premières armes sous le duc d'Enghien, poursuivit le chevalier. Le prince ne donne jamais à ses ennemis le temps de se reconnaître. A Rocroy, la bataille était perdue. Le duc s'en est tiré par un coup d'audace.

— Il n'avait plus que cela à faire puisqu'il s'était mis dans le cas d'être battu. Mais prenez garde qu'il a joué le destin de la France sur une seule carte.

— Nos capitaines français, dit Ardent avec

humeur, sont tous de cette école. Ils enseignent qu'il n'est de meilleure défense que l'attaque.

— Sans doute, répondit Ben Dewitte. S'il y a lieu d'attaquer et si l'attaque peut être soutenue jusqu'au bout. Savez-vous, chevalier, que vous maniez vos pions et vos tours avec beaucoup d'esprit ?

— Oh ! là, je ne suis pas de taille à me mesurer avec vous !

— Parce que vous ne pouvez pas vous résigner à rester sage. Il faut toujours que vous risquiez quelque chose. Vous vous aventurez. Vous comptez sur une distraction, sur une sottise, que votre adversaire se garde bien d'avoir ou d'accomplir. Votre offensive se termine par une déroute. Tout le monde peut être battu; les mauvais capitaines seuls se laissent anéantir.

Le capitaine se leva. Au dehors les tambours annonçaient la retraite.

— Une dernière ronde, dit-il.

— Ne prendrez-vous pas un verre de liqueur ? demanda la mère Siska. La nuit est fraîche.

Ben Dewitte parut hésiter. Mais il secoua la tête et répondit :

— Non, pas ce soir.

— Vous n'êtes pas souffrant, capitaine ? fit la cantinière inquiète.

— Positivement non, dit Dewitte. Je me sens un peu autre que d'habitude, voilà tout. Adieu, maman Siska.

— Tout est tranquille, insista Siska. Qu'avez-vous besoin d'aller regarder les feux d'artifice javanais sur le rempart ? Voulez-vous que je vous chauffe du vin avec des épices ?

— Eh bien ! c'est une idée. Nous serons là dans un instant.

Les deux officiers sortirent et firent lentement le tour de la forteresse. Tout était en règle : les

sentinelles à leur poste, les hommes de garde dormant dans les abris des bastions et des demi-lunes. De temps à autre, une lueur à l'horizon, puis un coup de canon. Les projectiles enflammés montaient haut dans le ciel et retombaient avec un sifflement lugubre. Parfois, c'était comme une étoile brusquement décrochée et qui s'abîmait sur le sol.

— Prenez donc garde, dit le capitaine. En voilà un qui vient droit sur nous.

Il prit Ardent par les épaules et le poussa contre le parapet. La bombe sauta à un pas d'eux. Ardent fut renversé et couvert de terre. Il se leva. Ben Dewitte était couché un peu plus loin. Il avait les yeux grands ouverts. Ardent s'agenouilla :

— Mon capitaine, mon capitaine !

— Ne criez pas, dit Ben Dewitte, j'ai mon compte. Je suis touché au bas ventre. Je m'y attendais depuis ce matin.

— Je vais chercher du secours.

— Absolument inutile. La troupe saura toujours la chose assez tôt. Bourrez-moi une dernière pipe, chevalier Ardent. Ça ne fera jamais qu'un Hollandais de moins.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! gémit Ardent, il n'est pas possible...

— Allons, vous êtes un bon jeune homme, continua le capitaine. Je vois que vous êtes capable de pleurer ma mort. Gardez la forteresse et n'aventurez rien. Où est cette pipe ? Bien, merci. Vous me ferez enterrer ici. Voulez-vous jeter votre manteau sur moi ? Voilà déjà un grand froid qui me pénètre.

— Si j'appelais ? répéta Ardent.

— Au nom du ciel, apprenez à obéir sans discuter, dit le capitaine. Si vous voulez adoucir ma mort, jurez-moi que vous ferez votre DEVOIR,

RIEN QUE VOTRE DEVOIR. Tout est là. Les hommes en font toujours trop ou pas assez. Ils sont traîtres ou rebelles. Traîtres par lâcheté, rebelles par orgueil, parfois par excès d'intelligence et de courage, Pourquoi chercher ? Il faut être honnête homme en son métier et puis c'est tout.

— Monsieur, s'écria Ardent, je vous jure que si jamais la forteresse capitule, c'est que je ne vivrai plus.

— Monsieur, le règlement vous prescrit d'épuiser tous vos moyens de défense. De ne pas vous rendre sans avoir une brèche dans vos remparts, noyé vos poudres et encloué vos canons. De ne pas sortir de votre place avant la fin du siège. De n'accepter aucune clause déshonorante et de ne pas séparer votre sort de celui de vos soldats. Restez-en au règlement, je vous en conjure...

Le capitaine Dewitte leva la tête et contempla un moment les étoiles. Son masque était livide et son front baigné de sueur.

— J'ai expédié, dit-il, un émissaire à Batavia. On viendra peut-être à votre secours si les vaisseaux n'ont pas été retenus en mer. Faites remplacer le pain par les biscuits. Au magasin d'artillerie, il y a des paquets d'étope qui peuvent servir à fabriquer des mèches. Veillez aux citernes. Faites porter les malades dans un local isolé, afin qu'ils ne propagent pas leur mal dans les compagnies. Ménagez les hommes. Nous avons déjà une trentaine de blessés... Faites le compte au bout d'un mois.

Le capitaine ferma les yeux et ne bougea plus. Ardent toucha ses mains. Elles étaient glacées.

— C'est fini, soupira le chevalier.

Mais le capitaine rouvrit les yeux et sourit :

— En effet, annonça-t-il, c'est fini. Totalelement fini. Je souffle la chandelle. A propos, chevalier,

je vous lègue mon baudrier d'or. Et puis je voulais dire, veillez à ce que les mousquetaires entretiennent bien leurs armes et leurs effets. Il ne faut pas tolérer qu'ils aient des habits déchirés et des trous dans leurs bas...

De nouveau le capitaine abaissa ses paupières. Il étendit les jambes et laissa aller sa tête à l'abandon. Alors son visage, tout à coup, cessa de sourire et s'immobilisa dans une expression étrangement hautaine et dédaigneuse. Il était mort.

Ardent se leva et se découvrit.

VIII

LE DÉVOUEMENT DE LANCE

— Monsieur, dit Lance en entrant dans la casemate où Ardent se reposait des fatigues de la nuit, l'ennemi envoie un parlementaire. Faut-il l'introduire ?

— Sans doute, fit le chevalier en se levant.

— Il faut savoir, ajouta Lance, que c'est encore cet infernal docteur. Cet homme-là doit tromper tout le monde, même ses amis. A votre place, j'en ferais justice. J'ai comme ça l'idée que tout ce qui nous arrive, et est arrivé de désagréable, vient de lui. Pendez-le et que cela finisse...

— Vous êtes fou, répondit Ardent. Oubliez-vous les otages ? Voudriez-vous sacrifier le colonel Van Hoorn, son fils, sa fille, et tous les prisonniers pour vous venger de ce misérable ? Il faut sauver les prisonniers et Cornélius est mon seul espoir.

— Tout ce qu'on obtiendra de lui, sera toujours payé trop cher. J'ai promis à votre père de vous ramener vivant, je ne lui ai pas promis de...

— Vous ne lui avez pas promis quoi ?

— De vous ramener sans honneur, dit l'écuyer en portant la main à son sabre. Si nous étions,

de ce côté-là, à toute extrémité, mieux vaudrait mettre le feu aux poudres et sauter en l'air tous ensemble. Je suis un homme simple et je me méfie de ce qui ne se fait pas au grand jour.

— Vous avez raison, accorda le chevalier. Mais faites venir le docteur quand même. Mon bon Lance, depuis hier soir, j'ai vieilli de dix ans. Cela doit vous rassurer.

Lance sortit. Au dehors, il fit signe à Ferro Capo qui l'attendait.

— Regarde bien l'homme, dit Lance à Capo. Il est facile à reconnaître. Noir et boiteux, le portrait craché de Lucifer. Le chevalier le laissera courir encore une fois. Mais souviens-toi des coups de bâton de Flessingue.

— C'est un trafiquant, assura Ferro Capo, à l'aspect du parlementaire qui s'avavançait escorté de quatre soldats. Ces gens-là sont la plaie des colonies. Ils ameutent les indigènes, rien que pour pêcher en eau trouble, pour leur vendre des mousquets et des canons. Ils sont à la solde de tout le monde et ils finissent ordinairement au bout d'une cravate de chanvre.

— Mais le chevalier craint les représailles ?

— Bah ! ils ne sont, en général, regrettés de personne. Et puis, il peut mourir dans son propre camp, d'un coup de kriss donné par le hasard. N'étais-je pas bien le jour que je me suis déguisé en Chinois ?

— Oh ! merveilleux, Ferro Capo !

— Cette nuit, le caporal don Luiz est de garde à la poterne. Je sortirai donc par là. Inutile d'en parler au chevalier.

Pendant ce temps, Cornélius s'entretenait avec Ardent.

— Que voulez-vous ? demanda celui-ci à l'envoyé des Javanais. Je ne pensais plus vous revoir.

— Vous m'étonnez ! s'écria Cornélius. Je

venais vous complimenter. Il me semblait que nous étions admirablement d'accord.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce bon capitaine Ben Dewitte vous a cédé la place bien à propos.

— Comment avez-vous su qu'il est tué ?

— Voyons, chevalier, c'est enfantin de me demander cela. Il faut bien que nous sachions où vous en êtes. Puis n'était-ce pas chose entendue entre nous ?

— Il n'y a jamais eu la moindre entente entre nous, protesta Ardent.

— Si vous voulez... Que m'importe, puisque le résultat est le même ? Je venais vous annoncer que nous comprenions fort bien que vous devez garder les apparences. Qu'un simulacre de défense vous serait utile. Aussi nous prolongeons le délai pour la reddition de la place d'une quinzaine de jours. Voulez-vous plus, voulez-vous moins ? Après la preuve de bonne volonté que vous nous avez donnée — ce brave Ben Dewitte était vraiment obstiné — nous ne demandons qu'à vous être agréable.

— Docteur Cornélius, dit le chevalier, partez et ne revenez plus sous aucun prétexte. Je vous ai écouté et je vous répons sans colère parce que, vos paroles n'étant jamais l'expression de vos pensées, il est inutile d'y ajouter un sens. Dites à vos alliés qu'ils prennent Banjou-Birou s'ils le peuvent et adieu.

— Cela me suffit, ricana le docteur. Vous avez trop d'esprit pour compter sur un miracle. D'ailleurs, une victoire vous priverait de votre poste de commandant et vous exposerait peut-être à des questions indiscrettes sur la fin du vaillant Ben Dewitte, dont le beau baudrier d'or fait merveille sur votre poitrine. Eh ! eh ! une médisance, cela court, cela court ! On a mis plus

d'un honnête homme sur la sellette pour moins que ça.

— Docteur, répéta Ardent en touchant ses pistolets posés sur la table, allez-vous-en, je vous en prie. Vous n'êtes point de ceux qu'un chevalier de Senneterre puisse tuer de sa main.

— Deux jours plus tard, Lance, qui guettait, aperçut un homme couché dans le fossé du fort. Il lui jeta une corde. L'homme fut bientôt près de lui.

— Eh bien ? demanda l'écuyer.

Ferro Capo ôta sa robe, sa perruque à longue tresse et montra son poignard.

— C'est fait, annonça-t-il. Les coups de bâton sont payés et le reste aussi.

— Ce n'a pas été trop difficile ?

— Un jeu, voyons, dans cette foule. Le docteur n'a pas eu le temps de tomber et j'étais déjà dans la forêt.

— L'as-tu touché à fond, au moins ?

— Pour cela, sois tranquille, c'est mon métier.

Au bas du rempart, ils rencontrèrent le chevalier qui faisait sa ronde.

— Pourquoi n'êtes-vous pas dans votre abri ? leur demanda-t-il d'une voix sévère. La retraite a sonné.

— Nous flânions, dit Lance.

— Le temps de flâner est passé, maître raisonneur. Il faut que chacun obéisse. Je vous mettrais, s'il le fallait, au piquet comme n'importe quel autre récalcitrant, sachez-le bien. Allez...

— C'est qu'il le ferait, dit Lance plein d'admiration, à Ferro Capo, dès qu'ils furent hors de portée. As-tu vu sa figure ? Il ne se ressemble plus. Si nous sortons de l'aventure, notre enfant sera devenu un homme.

— Oui, soupira Capo, un homme, un capi-

taine... Et nous, nous n'aurons plus qu'à nous mettre au garde à vous.

— Cela aussi, c'est notre métier, conclut Lance.

Les Javanais, qui constataient que leur feu était peu efficace et que les approches du fort étaient vigoureusement défendues, adoptèrent une tactique plus dangereuse pour les assiégés et plus conforme à leur nature perfide et habile en stratagèmes. Ils tentèrent d'empoisonner les eaux qui alimentaient les citernes du fort. La nuit, ils jetaient dans les fossés des immondices et des charognes. Un matin, ils lancèrent une horde de sauvages à demi nus, pauvres diables de la forêt sacrifiés d'avance, à l'assaut des bastions. Les canons du fort en couchèrent une centaine sur les glacis. Les Javanais se gardèrent bien de les enterrer.

— Bientôt, prédit Ferro Capo, nous serons comme des rats qu'on empeste dans leur trou.

Les vivres étaient encore suffisants, mais il fallut rationner la troupe par mesure de précaution. La maladie qu'on redoutait apparut. C'était une sorte de dysenterie, peut-être le choléra. Elle fit brusquement de grands ravages dans la garnison. Les fumeurs, qui manquaient de tabac, furent les premiers atteints.

Il devint nécessaire d'enterrer les morts hors de l'enceinte de Banjou-Birou. On les portait la nuit dans des tranchées creusées à la hâte sur la crête du chemin couvert. Les Malais, tous les matins, comptaient les tombes et brandissaient leurs armes en signe d'allégresse.

Ils continuaient de promener les captifs sous les yeux des assiégés. Ils étaient maintenant, hommes et femmes, tous en haillons, déchirés, sanglants, méconnaissables. Seule Roseline continuait de porter haut sa tête blonde. Comme le capitaine Ben Dewitte. Ardent ne pouvait que

se roidir dans la douleur et saluer les victimes en levant son chapeau.

Cependant, cette attitude passive à laquelle le sort le condamnait le transportait de fureur. « Ne suis-je plus moi-même ? » se demandait-il. Et il cherchait comment forcer les Malais à la retraite. Il rêvait de sorties foudroyantes, de moyens inattendus pour jeter l'épouvante dans leur camp.

Une nuit, il n'y tint plus. Oubliant les leçons de Ben Dewitte, il se jeta avec une cinquantaine de mousquetaires sur les postes ennemis. Les mousquetaires portaient des grenades incendiaires. L'attaque fut si soudaine et si promptement menée que les Javanais surpris fuyaient de toutes parts en jetant leurs armes.

Les soldats d'Ardent les poursuivirent jusqu'à la lisière de la forêt, culbutant les canons en batterie et mettant le feu aux abris. Tout le camp flambait et les mousquetaires renvinrent au fort avec des prisonniers et du bétail.

Pendant que la garnison fêtait ce succès et qu'un peu de confiance renaissait parmi les troupes exténuées. Ardent s'était retiré à l'écart et se désolait de son impuissance. Il venait d'en mesurer toute l'étendue. L'expédition lui avait coûté vingt hommes blessés et tués. La maladie lui en prenait une douzaine par jour. A ce compte, il serait bientôt seul à garder le fort, en admettant qu'il survécût à tous. Ce n'était pas une armée qu'il avait devant lui, mais un peuple.

— Comment, se demandait-il, sauver Roseline sans forfaire à l'honneur ? Le fort est perdu. Mais ne puis-je, par ruse, obtenir ?... C'est un cas de conscience.

Il s'achemina vers la cantine de la mère Siska.

— Je ne suis pas fâchée de vous voir, dit la

cantinière. Eh bien ! nous sommes tranquilles aujourd'hui. Vous leur avez cloué le bec pour quelques jours.

— Oh ! ils remettent déjà leurs canons en batterie. C'est une goutte d'eau dans la mer. Ces coquins sont bien dirigés, maman Siska.

— Cela vous plaît à dire. Voulez-vous du brandevin, un peu de tabac ? J'en ai encore une demi-carotte réservée à MM. les officiers.

— J'en veux bien de quoi bourrer une pipe. Gardez le reste pour les convalescents. Est-ce que papa Klaes est là ?

— Soyez tranquille, il dort dans un coin. Pour lui, temps de siège est temps de fête : l'ouvrage chôme.

— Je voudrais qu'il allât me chercher les caporaux Luiz, Lance et Ferro Capo. Je vais tenir conseil. Comme il n'y a plus d'officiers ici, je me contenterai de l'avis de quelques vieux soldats et du vôtre, si vous daignez me le donner.

— C'est trop d'honneur pour moi. Attendez que j'aie secoué mon fainéant d'époux.

Quelques instants plus tard, Luiz, Lance et Capo étaient réunis autour de leur chef.

— Savez-vous, leur demanda Ardent, où nous en sommes ?

— A deux doigts de la fin, répondit Ferro Capo.

— Vous le savez, tant mieux. Il ne nous reste donc qu'à faire des propositions à l'ennemi.

— Les Javanais ne respectent point les usages, intervint don Luiz. Ils nous massacreront dès que nous aurons quitté ces murs. Il vaudrait mieux faire une nouvelle sortie et tâcher de mourir tous ensemble, les armes à la main.

— Je voudrais délivrer les prisonniers, dit Ardent. Il faudrait que quelqu'un d'entre nous se dévouât pour porter une lettre au sultan ou

plutôt à la sultane de Banjou-Birou. Car notre ennemi est une femme.

— Ah ! ah ! fit Lance. Serait-ce une dame que nous connaissons ? La nièce du diable, votre ?...

— Précisément. Lance. Sa bague servira de passeport à notre envoyé, don Luiz ou Capo qui parlent le malais.

— Ce sera moi, proposa Capo. Je commence à connaître les lieux.

— Vous remettrez le message à la sultane et non à son confident le docteur Cornélius.

— Voilà qui me plaît, dit Capo. J'ai de mauvaises nouvelles du docteur. Il paraît qu'il est mort. Le bruit en est venu jusqu'ici.

— C'est trop beau pour y croire !

— Croyez-y tout de même.

— Soit, accorda le chevalier en regardant Capo dans les yeux. C'est là votre affaire. Maintenant, autre chose. Voici ce que j'offre à la sultane. Elle fera conduire les prisonniers à Batavia. Dès que j'aurai la preuve que le colonel Van Hoorn, Ludovic, Roseline et les autres sont en sûreté, je rendrai la forteresse sans conditions.

Les trois soldats eurent le même geste de surprise. La mère Siska mit ses poings sur ses hanches. Pour la première fois de sa vie peut-être, ses joues rubicondes perdirent leur éclat.

— Mais, continua Ardent, nous enclouerons nos canons et quand le vainqueur sera dans la place, je mettrai le feu aux poudres.

Les joues de maman Siska redevinrent roses. Et Lance donna, en signe de satisfaction, un coup de poing à Ferro Capo assez fort pour assommer un buffle.

— Mon ami, dit Capo à l'écuyer, tu as des plaisanteries de rhinocéros amoureux. Avant que

de m'estropier, songe que je suis chargé d'une mission auprès de la reine des îles.

— Méfie-toi d'elle, raila Lance. Elle est femme à t'épouser et tu serais perdu pour nous. Elle tient à ses maris comme la gale à la peau de nos canonnières.

— Cela suffit, intervint Ardent. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de sacrifier ce qui reste de la garnison en même temps que moi. Il ne faut pas être deux pour flamber la poudrière. La garnison pourra se retirer au moment de la reddition, pendant que les Javanais auront l'attention portée ailleurs. L'explosion vous donnera de l'avance.

— Cela me paraît d'autant plus praticable, opina don Luiz, que les issues sont mal gardées. Si nous dérobons une marche aux Javanais, ils hésiteront à nous suivre au delà des volcans.

— Il ne me paraît pas prudent, dit la mère Siska, d'abandonner le soin de la poudrière à un seul homme. Il faudrait tirer au sort et laisser là au moins une escouade. Ou peut-être quelques grands blessés pour qui la vie n'a plus de prix ?

— Le plus grand blessé sera moi, maman Siska, dit le chevalier.

— J'entends, vous voulez être absolument sûr de ceux que vous laisserez derrière vous. Je puis aussi me charger de la besogne, aidée de mon cher Jean Klaes. Il n'a pas encore pu se montrer pendant ce siège. Voilà enfin une belle occasion qui s'offre à lui.

— Ah! Jan Klaes, s'écria Ferro Capo, tu as une bonne femme, tu dois l'avouer! Au lieu de te rendre ridicule, ainsi que la plupart en ont l'appétit, elle ne songe qu'à ta gloire. Au lieu de cornes, elle veut te coiffer de lauriers. Tu ne regimbes pas, j'espère ?

— Aussi, dit le tailleur, j'aime trop Siska pour

allumer un brasier sous ses pas. Jamais je n'aurai le courage de l'immoler sur l'autel de la patrie.

— Cessez ces bavardages, dit Ardent en se mettant debout. Je vous ai expliqué mes projets afin d'éviter toute erreur de votre part. Ne soufflez mot à personne. J'ignore si l'ennemi n'a pas d'intelligences dans la place. Pour le reste, il est vain d'y vouloir changer quoi que ce soit. Si le fort tombe, je n'en sortirai pas vivant. Je ne crois pas que ma volonté faiblisse. Mais si elle faiblissait — l'homme peut être frappé de démence — savez-vous quel serait votre devoir?

— De vous remplacer, dit don Luiz.

— De vous empêcher de fuir, s'écria Ferro Capo.

— De vous tuer! dit Lance.

Le chevalier l'embrassa :

— Lance, s'écria-t-il, je ne savais pas que ton dévouement allait jusque-là.

IX

L'ADIEU DE SAIDHA

Ferro Capo rentra au fort porteur d'une réponse obscure. La sultane avait dit :

— Mon envoyé viendra seul et la nuit. Que le chevalier l'attende tous les jours entre minuit et une heure, comme il m'a attendue à Flessingue, au bastion de Nassau.

Il ne parut point que cette promesse dût avoir des suites. De nuit comme de jour, les glacis du fort restaient déserts. De part et d'autre, le bombardement avait repris. Les escarpes du fort s'écroulaient dans les fossés et menaçaient de faire brèche. Les bâtiments intérieurs étaient en ruine.

Ardent avait fait transporter ses malades dans les casemates du réduit. Leur nombre était si grand qu'il restait à peine assez d'hommes pour assurer le service des remparts.

Ce service était particulièrement pénible quand le soleil à son zénith surchauffait la terre et le ciel. Les canonniers se démenaient autour des brasiers où chauffaient les boulets, le torse nu, le front ceint de linges humides. Parfois ils répandaient sur leurs membres fumants l'eau destinée au lavage des canons. C'était comme une troupe de damnés dansant et grimaçant dans un tour-

billon de flammes et de fumées. Comme Ardent ne voulait plus rien ménager, il redoublait son tir et ne quittait plus la ligne de feu. Banjou-Birou ressemblait à un volcan en furie.

Un soir, l'envoyé de Saïdha se présenta à l'entrée du fort. Ardent le reçut sur le parapet, à l'endroit même où était tombé le capitaine Ben Dewitte.

Dès que l'émissaire fut près de lui, Ardent reconnut, malgré son ample manteau et l'écharpe qui voilait son visage, Saïdha. Elle parla la première.

— Renvoie ces soldats. Je veux rester seule avec toi.

Ardent fit signe aux hommes d'escorte qui s'éloignèrent. Puis il dit :

— Ce sera donc comme à notre premier rendez-vous. Voici l'affût d'un canon pour nous asseoir. Le ciel est plein d'étoiles. Si vous méditez un nouvel attentat, l'heure est propice.

— Je suis venue pour savoir exactement ce que tu veux.

— La vie des prisonniers.

— Que me donneras-tu en échange ?

— Le fort, comme convenu.

— Non ? s'écria Saïdha, incrédule.

— Donnez-moi la certitude que le colonel Van Hoorn et les siens sont à Batavia et j'ouvre les portes de Banjou-Birou. La mort des captifs n'ajoutera rien à votre victoire.

— Et que deviendras-tu après la chute du fort ?

— Cela me regarde.

— C'est-à-dire que, plus que jamais, tu refuses mon alliance ?

— Je ne peux trahir ceux que je sers.

— Et que me proposes-tu donc ! s'écria Saïdha, sinon une trahison ? Pour moi, rien. Mais

tu es prêt à tout donner, et l'honneur et la vie, pour cette fille blême, aux cils blancs. Elle n'est même pas belle! Va, je la donnerai aux orangs-benouas. Ils en feront une esclave. Elle portera les fardeaux. Elle traînera la charrue. Elle fera la litière des pourceaux et des buffles tous les matins.

— Saïdha, vous vous trompez, dit Ardent avec douceur. Je ne me rends pas pour sauver Roseline. Je me rends parce que ma défense est à bout. La dysenterie me tue mes hommes l'un après l'autre. Je ne survivrai pas à la chute du fort. Alors j'ai pensé que ce qui nous unissait jadis n'était pas de la haine. J'ai pensé qu'avant de mourir, Ardent pouvait demander une grâce à Saïdha.

Il lui prit la main. Elle détourna la tête.

— Votre cause n'est pas injuste, continua le chevalier. Si je l'avais connue avant d'être engagé ailleurs, j'aurais pu combattre pour elle. Je vous aurais donné de meilleurs conseils que ceux que vous avez suivis. Il faut rester humain, même dans la guerre.

— Comme si c'était possible! protesta-t-elle. Celui qui a pitié est vaincu!

— Il ne s'agit point d'avoir ou de n'avoir pas pitié. Il s'agit de ne pas employer des moyens plus nuisibles à vous-mêmes qu'à l'ennemi. Si les vôtres ne voient jamais l'exemple d'une action noble et généreuse, comment se comporteront-ils dans l'adversité? Il fallait nous emprunter autre chose que nos armes. Vous avez compté, pour nous vaincre, sur des faiblesses et des défaillances qui sont rares parmi les soldats d'Occident. Il fallait compter sur vos vertus et non sur nos vices.

Saïdha courba la tête.

— Je sais bien que je n'ai été qu'un instru-

ment dans des mains maladroites. Voilà pourquoi j'ai voulu espérer en toi. Mais tu as tout perdu.

— Comment un obscur soldat a-t-il pu nuire à de si vastes projets ?

— Je n'ai cessé de te protéger. Tu t'es jeté en étourdi dans un immense filet tissé avec art par les ennemis de la Hollande. Cornélius était impatient d'agir. L'équipage du *Waetergeus*, la garnison du fort étaient dans nos mains quand la confiance régnait encore entre Van Hoorn et le sultan Adenda. J'arrêtais les complots de peur de te compter parmi les victimes.

— Les entreprises déloyales ne mènent jamais loin.

— Pourtant tu y as parfois recours. N'as-tu pas fait assassiner Cornélius ?

— Non ! Mais il est donc mort ?

— Il a été poignardé par un inconnu. La trahison engendre la trahison. Mon camp en est infecté. Je suis lasse, Ardent. Mieux eût valu ne pas nous rencontrer.

— Ou de nous rencontrer plus tôt.

— Cela n'était pas possible. Ils m'ont pris tout enfant. Ils m'ont dressée à jouer leur partie pendant que les Hollandais dressaient Adenda au jeu contraire. Une fatale ressemblance me vouait à ce rôle.

— Comment avez-vous pu tuer votre frère ?

— Savais-je qu'on allait le tuer ? On me parlait d'un enlèvement. Adenda et son serviteur ont été poignardés par Malang. On a emporté le corps. Je suis restée là et j'ai donné l'alarme quand les assassins étaient hors de portée.

— Et nul ne s'est douté ?...

— Grâce aux vêtements du sultan, à la présence de Malang, aux fards qui brunissent le teint et agrandissent les yeux, cela n'était pas possible.

— Mais qu'ont-ils fait du cadavre ? demanda Ardent.

Saïdha haussa les épaules :

— Lombok, murmura-t-elle.

Le chevalier resta un moment rêveur.

— Je comprends, dit-il, qu'on n'épargne rien ni personne pour délivrer un peuple de l'esclavage. Cependant, je le répète, il faut s'élever au-dessus de l'astuce et des traîtrises. Je ne rendrai le fort qu'en ruines, sa poudrière détruite, ses canons hors d'usage. Moi, je ne serai plus. Je vous demande, pour la dernière fois, la vie des prisonniers .

— Non, dit Saïdha en se levant. Tu aimes Roseline, c'est assez pour que je la condamne.

— Elle m'a toujours traité avec indifférence.

— N'étais-je pas avec vous sur le pont du *Waetergeus* ? Pendant un mois, vous m'avez infligé le supplice de votre tendresse !

— Roseline, depuis le soir où cette bague est tombée à la mer, s'est détournée de moi. Si elle m'a aimé, elle ne m'aime plus.

— Elle t'aime plus que tu l'aimes ! s'écria Saïdha. Elle t'aime comme aime une femme avec le sacrifice total d'elle-même. Sais-tu que, pour elle, je suis toujours le sultan Adenda ? Eh bien ! Adenda a vu la fière Roseline à ses pieds. Comme toi tu me demandes sa vie, elle me demandait la tienne. Seulement elle, Roseline, n'en marchandait point le prix !

— Taisez-vous, protesta Ardent. Je vous en supplie, taisez-vous.

Une flamme brilla dans la nuit et un coup de canon ébranla les airs.

— On s'inquiète de moi, dit Saïdha. Adieu,

— Reprenez donc votre bague, dit Ardent, puisqu'elle ne m'est plus d'aucun secours. Songez, Saïdha, que j'emporterai de vous une triste

image. Puisque, après tout, vous êtes mon seul souvenir, j'eusse aimé — à l'heure dernière — que ce souvenir fut doux.

— Je n'écoute rien, murmura Saïdha, en s'éloignant.

Ardent la suivit, muet. Elle s'arrêta :

— Tu ne devines donc pas, s'écria-t-elle, que je te provoque ? Il ne sortira donc pas un cri de colère, une menace de ta bouche ?

— A quoi bon ?

— Je suis en ton pouvoir, garde-moi, tue-moi !

— Vous aviez ma parole. Vous partirez comme vous êtes venue.

— Oui, dit Saïdha à voix basse, c'est là votre force. Je me souviens de ce que tu disais au Krâton, croyant parler à Adenda : « Nos épées sont droites. » Le kriss est tortueux et empoisonné et finit par frapper celui qui s'en sert. Va, sois en paix. Je t'accorde la liberté de Rose-linde. Mais quand tu sauras ce que cela me coûte, tu regretteras, si tu as du cœur, de me l'avoir demandé. Adieu !

X

LA DÉLIVRANCE

Ardent passa les jours suivants dans une mortelle inquiétude. Un matin, il s'aperçut que le camp ennemi était en rumeur. Redoutant une attaque, il ordonna aux tambours de battre la générale.

Pendant que les compagnies couraient aux armes, le pitoyable groupe des prisonniers s'approchait des remparts. Quelques Javanais poussaient devant eux les captifs qui semblaient délivrés de leurs liens. Le cœur d'Ardent tressaillit. Saïdha tiendrait-elle parole ?

Quand il vit les Malais conduire les otages jusqu'au chemin de ronde, puis se retirer, il ne douta plus de la délivrance du colonel Van Hoorn et des siens. Roseline était sauvée !

On transporta les prisonniers à l'intérieur du fort, où ils reçurent les soins que leurs blessures et leur fatigue réclamaient. Maman Siska s'empara des femmes. Discrètement, Ardent s'était tenu à l'écart. Mais le sourire lumineux de Roseline le récompensa de loin.

Le même jour, le colonel Van Hoorn manda le chevalier à son chevet :

— Monsieur, dit-il, vous avez montré une grande fermeté dans l'accomplissement de votre

devoir. Je vous remercie. Pouvez-vous me rendre un compte exact de notre situation ?

— Le fort est intact, répliqua Ardent. Nous ne manquons ni de vivres ni de munitions. Mais la dysenterie ravage la troupe. Si le blocus continue, nous serons à bout des ressources d'ici quinze, vingt jours. Je dois ajouter, mon colonel, que tout l'honneur de la défense revient au capitaine Ben Dewitte. Je n'ai fait que suivre son exemple et me conformer à ses instructions.

— Comment est-il mort ? demanda le colonel en fronçant les sourcils.

— En héros...

— Je n'en doute pas. Mais je voulais savoir de quelle blessure ?

— D'après le rapport de notre chirurgien, le capitaine a été frappé de deux éclats de bombe au ventre.

— Ah ! et dites-moi encore : qu'auriez-vous fait en cas de reddition ?

— J'aurais mis le feu à la poudrière. Toutes les dispositions sont prises.

— Y auriez-vous mis le feu vous-même ?

— Mais naturellement, monsieur ! s'écria Ardent. N'était-ce pas mon droit ? J'espère d'ailleurs que la garde des poudres me restera confiée ?

— Je ne crois pas, assura le colonel, que nous en venions à cette extrémité. Le siège sera levé bientôt. Déjà, la discorde règne au camp javanais. Les Portugais se retirent. Seul l'enlèvement du fort par surprise pouvait leur assurer le succès. Les troupes de secours ne tarderont pas d'arriver. La guerre va s'allumer entre les frères d'Adenda. Dans ma fosse, où j'étais entouré de bêtes comme le prophète Daniel, j'avais des yeux et des oreilles. Un des rebelles est venu m'offrir son alliance en secret.

— Mais, objecta Ardent, il n'y a pas de sultan Adenda. Il y a une femme, une princesse, nommée Saïdha...

— Ah! ah! vous savez cela? dit le colonel d'un air singulier.

Ardent courba la tête. Allait-il traîner toute sa vie une conscience trouble? Tromper ses chefs avec des réticences, de demi-aveux? Garder pour lui des secrets qui ne lui appartenaient pas?

— Mon colonel, s'écria-t-il, j'aurais dû vous révéler depuis longtemps certaines circonstances auxquelles j'ai été mêlé, malgré moi, et qui sont la clef même de tous ces mystères. Veuillez m'écouter avec patience.

Et Ardent raconta au colonel tout ce qui lui était arrivé depuis son entrée en Hollande jusqu'à sa dernière entrevue avec Saïdha.

A la fin du récit, le colonel déclara :

— Vos aveux ne m'apprennent rien. Mais je suis content de les avoir entendus de votre bouche. Celui qui brigue la succession d'Adenda m'a tout dévoilé, au Krâton. C'est un homme cruel et fourbe. Il vous a même accusé de l'assassinat du capitaine Dewitte. Heureusement, nous avons la preuve certaine que ceci est un infernal mensonge. Mais voyez quelles conséquences peuvent avoir une folie, une vantardise, une fanfaronnade? Si Ben Dewitte avait été frappé d'une balle de pistolet ou d'arquebuse, vous étiez perdu. Je ne suis pas sans reproches dans ceci. Je n'aurais pas dû exposer votre inexpérience à de si grands dangers. J'aurais dû vous traiter avec moins de rigueur. Mais sachez, chevalier, que j'agissais ainsi selon les instructions du marquis de Senneterre et du baron de Sirot.

Ardent tenta un dernier effort pour tirer Saïdha de la main de ses rivaux, décidés sans doute à la perdre? Il proposa :

— Ne pourrais-je aller au Krâton pour traiter avec la sultane? Elle a été trompée. Elle a reçu la même éducation qu'Adenda et pourrait devenir une alliée fidèle. Elle vaut certes mieux que ses frères...

— Non, non! Ils ont allumé l'incendie, le sort des armes décidera entre eux.

— Cependant...

— Non, trancha le colonel. Plus un mot là-dessus. J'ai promis de faire de vous un soldat. Je demanderai pour vous le grade de capitaine. Mais plus de politique? Ce jeu ne vous vaut rien. Vous êtes trop..., trop ardent. On y perd la pureté du cœur. Votre jeunesse réclame d'autres soins, du reste. Allez où vous avez affaire et laissez-moi dormir un peu. Ces canailles jaunes m'ont roué de coups.

Les Javanais cessèrent leurs attaques. Cependant les salves de mousquets et les coups de canon continuaient de gronder de leur côté. Selon les prévisions du colonel Van Hoorn, la guerre était au Krâton.

Après une semaine de combats et d'incendies, un cortège s'approcha du fort de Banjou-Birou.

En tête, assis sur un éléphant, venait Malang, coiffé du turban impérial. Il était entouré de mandarins, de guerriers et de danseuses. Un nain portait son «payong», à quadruple étage, brodé et frangé d'or. Les flûtes, les cymbales et les cithares du *gammelang* emplissaient l'air d'un vacarme à la fois mélodieux et discordant.

Le colonel Van Hoorn, entouré de ses officiers, reçut le nouveau sultan sur l'esplanade du fort. Malang avait mis pied à terre et vint s'incliner devant le gouverneur. Ardent contemplait son horrible visage avec épouvante.

— Que veux-tu? demanda le colonel durement.

— La paix, répondit Malang avec un hideux sourire. J'ai renvoyé les étrangers et ordonné à mon peuple de rentrer dans le devoir.

— Qui es-tu et de quel droit agis-tu en souverain?

— Je suis le frère aîné d'Adenda. Sa succession me revient.

— Tu le servais pourtant, comme un esclave?

— Je me suis instruit en même temps que lui dans vos usages. Je saurai le remplacer.

— Quel gage me donneras-tu de ta fidélité?

La face entière de Malang se rida, comme celle d'un tigre qui flaire le sang. Il fit signe à un des mandarins. Celui-ci dénoua un paquet. Une tête coupée, livide et encore sanglante, roula sur le sol. Ardent jeta un cri :

— Saïdha!

Il voulut bondir sur le Malais. Mais le colonel Van Hoorn l'arrêta d'un geste impérieux :

— Silence, capitaine de Senneterre. Sur votre vie, pas un mot.

Puis il dit à Malang :

— C'est bien. Retourne à ton Krâton. Tu me livreras toujours les armes à feu, vingt otages et cent travailleurs pour réparer le fort. Je fixerai le montant de l'amende plus tard. Qu'on prenne cette tête et qu'on la plante sur un pieu, à l'entrée de Banjou-Birou.

.....

— Oui dit Lance le même soir, pendant qu'il fourbissait les armes du chevalier, c'est assurément une triste fin. Mais quoi, cette diablesse n'a que ce qu'elle mérite. A-t-elle eu pitié du jeune Adenda? Nous en sommes délivrés, mon maître

Il n'y a pas lieu de s'en affliger, comme vous le faites.

— Lance, fit Ardent, vous m'agacez, allez bavarder ailleurs.

— Peut-être, continua Lance, ne pouvez-vous souffrir le triomphe de Malang. C'est en effet chose déplorable que de voir le vice récompensé. Mais si ce scélérat vous gêne, il y a remède. Nous pouvons lui envoyer Ferro Capo. Il n'est rien que Ferro Capo ne fasse pour vous être agréable. C'est lui, nous pouvons bien l'avouer maintenant, qui a expédié cet excellent docteur Cornélius. Si vous voulez...

— Taisez-vous, infernal bavard, protesta le chevalier. Allez plutôt ouvrir la porte. On frappe.

Ayant obéi, Lance recula de trois pas et s'effaça devant Roseline Van Hoorn.

— Vous ? s'écria le chevalier.

— Il faut bien, dit-elle, puisque vous m'abandonnez. Et je pouvais être malade. J'ai été plus généreuse, quand vous souffriez de la solitude, dans la cale du *Waetergeus*.

— Je n'osais pas venir, avoua le chevalier.

— Demain, annonça la jeune fille, je pars pour *Buitenzorg*, près de Batavia. J'y conduis M^{me} Dewitte, dont l'état réclame des soins.

— Y resterez-vous longtemps ?

— Plusieurs mois, sans doute.

— Hélas ! soupira le chevalier, je vous retrouve pour vous perdre.

— Mais non, dit Roseline. Nous aurons une escorte et c'est vous qui la commanderez. Mon père en a décidé ainsi. *Buitenzorg* est un endroit délicieux. Nous passerons là, j'espère, des jours plus tranquilles qu'à Banjou-Birou.

Les traits d'Ardent s'assombrirent. Roseline lui prit la main :

— J'ai également obtenu de mon père, dit-elle

à voix basse et en pâissant un peu, qu'il fit enlever du rempart cette pauvre tête coupée. Notre vivandière Siska, l'a entourée d'un linceul et lui donnera une sépulture convenable.

Ardent tomba à ses genoux.

A la fin de l'année 1644, un cruel accès de goutte retint le marquis de Senneterre loin des armées pendant que M. de Turenne se couvrait de gloire en Allemagne.

Vers la Noël, le baron de Sirot passa quelques jours au château de son ami.

Un matin, pendant que les deux gentilshommes se chauffaient à un beau feu de bûches, en parlant des dernières campagnes, le siège de Gravelines, la conquête du Rhin, le valet de chambre du marquis lui présenta un visiteur singulier.

L'homme avait l'œil vif, le teint basané et des anneaux d'argent dans ses oreilles. Il expliqua qu'il était matelot, à bord de la *Coquille*, navire marchand commandé par M. de Balleny, capitaine au long cours. La *Coquille*, qui revenait des Indes, avait fait relâche à Batavia. M. de Balleny y avait reçu des lettres d'un gentilhomme français nommé Ardent. C'étaient ces lettres que lui, Jean-Marie, dit l'Eveillé, apportait sur l'ordre de son capitaine, au marquis de Senneterre, avec mission de les remettre en mains propres et d'en demander décharge, par écrit.

— Comment, s'écria le marquis, des lettres de

mon fils ! Donnez vite, mon ami. Avez-vous vu ce gentilhomme français, comment se porte-t-il ?

— Je l'ai rencontré à notre bord, monsieur, florissant de santé et de belle humeur. Il avait près de lui une jeune dame qui est bien la femme la plus blanche et la plus blonde que j'ai jamais vue, bien que j'aie fait le tour du monde deux fois. Je suis également chargé de vous saluer de la part d'un nommé Lance. Ce Lance m'a provoqué à boire un peu plus que de raison.

Le marquis dit à son valet de chambre :

— Conduisez ce brave marin à l'office et qu'on ne ménage rien. Vous prierez ensuite le majordome de lui compter six écus d'or, pour sa peine. Allez, Jean-Marie, dit l'Eveillé. Ne quittez pas le château sans prendre congé de moi.

— Ma foi, avoua le baron de Sirot, je brûle de connaître le secret de ces missives.

— Commençons par le chevalier, dit le marquis en rompant les cachets.

Il lut à haute voix :

Une heureuse circonstance me permet d'espérer que vous ne terminerez point cette année sans recevoir de mes nouvelles. A l'heure où je vous écris, ma santé est bonne et ma situation prospère. Mon seul regret est d'être si loin de vous et de notre beau pays de France.

L'île de Java n'est pas entièrement conquise par les Hollandais. Les territoires insoumis appartiennent à des princes indigènes, les uns nos alliés, les autres nos ennemis. Comme vous le pouvez bien penser, ce système ne va point sans intrigues et sans soulèvements. Pendant une de ces révoltes, j'ai eu l'occasion de me distinguer au siège du fort de Banjou-Birou. Le colonel Van Hoorn a demandé pour moi, au gouvernement

néerlandais, un brevet de capitaine qui m'a été octroyé.

J'ai été chargé depuis de différentes missions. Entre autres, de détruire les comptoirs et de disperser les troupes d'un parti portugais établi sur la côte Est, près de Sourabaya.

Le colonel Van Hoorn m'a accueilli et traité comme si j'étais son propre fils. Reçu dans sa famille, j'ai senti naître en moi une vive inclination pour sa fille, Roseline. Si cette union vous paraît convenable, le colonel n'y mettra aucun obstacle. Mais il m'a commandé expressément de vous en écrire, afin d'obtenir votre consentement.

Je vous serais bien reconnaissant, monsieur, si vous vouliez nous donner votre avis là-dessus. Si vous daignez envoyer votre réponse par la Hollande, en la recommandant aux bons soins de la compagnie des Indes, il n'est pas douteux que nous l'ayons au commencement de l'été prochain. Le colonel m'obtiendrait alors un congé, pour me permettre de conduire ma fiancée en Europe. Nous serions bientôt dans vos bras. Avec l'espoir que vous inclinerez vers une décision favorable, je vous supplie de croire, mon père, à mon respect et ma parfaite obéissance.

PHILIPPE-ARDENT DE SENNETERRE.

— Oui dà ! fit le marquis. Voyez l'apôtre : « Mon respect et ma parfaite obéissance. » Il me veut conduire par le bout du nez.

— Allons, dit le baron de Sirot, laissez-vous faire douce violence. Aussi il est temps que vous soyez grand-père. Sinon votre château s'endort comme celui de la Belle au Bois.

— Mais ces Van Hoorn... ?

— Excellentes gens et des meilleures maisons

qui soient. Le vieux Van Hoorn est comte de Büren. Une certaine vertu républicaine fait qu'il cache ses parchemins. Il est fort riche.

— Vous êtes donc d'avis que je signe le contrat ?

— Des deux mains !

— En stipulant toutefois que les époux viendront vivre auprès de moi.

— Ils ne demandent pas mieux. Mais vous avez une deuxième lettre... ?

— Elle est de Lance, l'écuyer d'Ardent. Ne vous souvenez-vous point de l'homme ? Il était à Rocroy, où vous le comparâtes à un éléphant carthaginois.

— Comment, ce géant écrit ? Montrez-moi le style d'Héraklès.

Ecoutez donc :

Monsieur le marquis, mon maître et mon seigneur, ayant rencontré à Batavia un matelot ivrogne mais complaisant, nommé Jean-Marie dit l'Eveillé, et qui s'apprêtait à faire voile pour la France, je l'ai chargé de la présente lettre pour vous présenter mes compliments et respects. Grâce à Dieu, nous nous portons bien, le chevalier et moi. Nous avons failli périr en mer, mourir empoisonnés, plus de cent fois, et être tués par le boulet, le mousquet et les flèches et nous espérons de vous pareillement. Nous avons eu beaucoup d'ennuis avec une sultane, appelée Saïdha, à laquelle le chevalier avait fait un brin de cour. Cette sorcière a mis le siège devant le fort de Banjou-Birou rien que pour conquérir le chevalier dont elle s'était coiffée. Mais la révolte s'étant mise dans sa troupe, nous en avons été déliorés. Le chevalier, pour sa belle conduite pendant le siège et autres combats, a été nommé capitaine. Quant à moi, je suis sergent; ce qui

— toutes proportions gardées — est une charge considérable dans l'armée des Indes.

Pour l'instant, le capitaine de Senneterre est aux pieds de Roseline Van Hoorn. C'est une belle et honnête demoiselle, à laquelle il a les plus grandes obligations. Car elle lui a sauvé la vie, au moins deux fois.

Le chevalier est devenu bien calme et bien sage, au point que vous ne le reconnaissez plus. En ce moment, l'île est tranquille et nous goûtons les félicités de la paix. Nous allons à la chasse. Ici on tire la panthère qui est un gros chat sauvage et le rhinocéros qui tient le milieu entre le cheval, la vache et la licorne.

Soyez assuré, mon maître, que vous devez donner à Ardent la permission de se marier. Sans femme, l'on ne saurait durer aux colonies. Moi-même, bien que déjà un peu sur l'âge, je songe à convoler avec Mâtha-Wamarouh, une beauté du pays. Cette aimable personne m'a déjà donné un fils. Elle est fort docile et dure au travail. Je songe à la ramener en France et à l'installer dans cette petite métairie que j'attends de votre générosité, quand sonnera l'heure de venir planter mes choux. Celui qui vous salue et vous baise les mains.

GASPARD PIÉDELOUP, DIT LANCE,
sergent aux mousquetaires de Van Hoorn.

Horace Van Offel.

1928.

Vincennes.

FIN

Edition exclusive à :
LIBRAIRIE DE BELGIQUE
7, rue Willems, Brux.

Les Anc. Imprimeries
VAN GOMPEL, S. A.
2, rue de la Roue, Brux.





